ABDEL HAFED
BENOTMAN
LES POTEAUX
DE TORTURE
RIVAGES/NOIR

ABDEL HAFED BENOTMAN

Les poteaux de torture

Collection dirigée par
François Guérif

Rivages/Noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

© 2006. Éditions Payot & Rivages

106, bd Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN 10 : 2-7436-1574-5

ISBN 13 : 978-2-7436-1574-1

ISSN : 0764-7786

Table des matières

1. Cover
2. Page de Titre
3. La fosse de l’aiguilleur.
4. Fleur de vermine
5. L’obèse aux pigeons
6. L’œuf de pierre
7. Un coup de soleil dans la pupille
8. Le cœur sous le pied
9. La théorie du ouistiti
10. Le Maître des mots (Dehors)
11. À la ramasse
12. L’oubliette
13. L’objet du délit
14. D’Angers
15. Le menton bleu
16. L’œil du porc
17. Mort pour la France
18. Le Maître des Mots (Dedans)
19. Gangrène
20. L’homme de paille

À maître Christian Saint-Palais

Un véritable *conseil*… d'Ami !

« Pourquoi un petit marginal comme moi irait-il se réinsérer dans une société aussi grandement criminelle que la vôtre ? Pour participer à vos crimes collectifs ? Non merci ! »

AHB

La fosse de l’aiguilleur.

À Hyant Zavtoim, comédienne

Que faisait-elle parmi eux ? Pourquoi n’était-elle jamais descendue dans notre petite gare ? Elle m’aurait parlé j’en suis sûr. Pas grand-chose. Un renseignement peut-être. L’heure. Une direction. Au mieux elle m’aurait souri, d’un vrai sourire, pas comme les autres. Un sourire pour deux parce que moi je ne peux plus. Je lui aurais porté ses bagages et elle se serait laissée faire en souriant encore. Bien sûr, j’aurais refusé la pièce de monnaie en disant une bêtise et elle aurait ri. D’un bon rire qui fait du bien même si on se tient la gorge de ressentir une petite douleur.

Que faisait-elle parmi eux ? Elle serait descendue en regardant droite/gauche comme un chat méfiant. Serrant son sac contre sa poitrine. Pressant le pas et la bouche pincée. Au pire, elle aurait ouvert la porte du wagon et, de me voir sur le quai, l’aurait refermée net comme une condamnation. Je l’aurais vue courir de fenêtre en fenêtre comme une diapositive affolée dans son chargeur pour sortir à l’autre bout du wagon.

Elle m’aurait vu et je ne suis pas beau à voir. Pas du tout plaisant à regarder. Du tout. Elle aurait posé les yeux sur moi, m’aurait balayé d’un coup de cils et expulsé d’un soupir loin d’elle en haussant les épaules. Elle serait entrée dans le hall de la gare pour téléphoner et, sa communication établie, elle aurait jeté un œil vers moi en chuchotant dans le combiné. Là, tous les wagons auraient ri de leurs petites bouches dentées de rideaux. Oui, là-dedans ils auraient ri tordus. Dans cette casserole écrabouillée. Ce chaudron défoncé. Cette marmite pour ma faim.

La faute à l'usine. L'usine de jouets qui faisait vivre toute la région et qui, depuis quelque temps, fermait son immense portail de fer forgé au nez des ouvriers et ouvrières. Et les camions, l'incessant va-et-vient des camions de l'usine à la décharge. Basculant de leur benne d'énormes tas de poupées nues et roses. Des milliers de morceaux. Boucherie de bras, jambes, troncs et de têtes aux crânes lisses. Tout ce celluloïd dégoulinant. Ce magma que j'observais du poste d'aiguillage dont j'ai la charge depuis mon retour. Gros nœud plat d'un nid de rails enchevêtrés sous mes pieds. Je commandais tous les trains du haut de mon perchoir. De ma cabine juchée sur le pont. Tous ces trains entre mes cuisses et le plus beau qui ne s'arrêtait jamais dans *ma* modeste petite gare, l'EXPRESS. L'Express Paris-Berlin. L'Express qui fonçait sans un arrêt. L'Express aujourd'hui arrêté. Vraiment. Taureau au pied du bourreau. L'Express couché sur le flanc après avoir creusé sa propre fosse et la mienne.

Un trou. Un immense trou pour ma mémoire. Un trou dans lequel je pouvais enfin refléter mon visage absent. Cette figure ramenée de là-bas. Cette gargouille qui faisait frissonner de rire. Cette demi-gueule à moitié paralysée. Cette tronche héroïque que les services sociaux avaient cachée loin de la cruauté des enfants. Loin du centre-ville. Dans un wagon désaffecté et aménagé sur une voie de garage toujours en partance pour l'enfer au lever du soleil. Ce tableau de chair cubique que l'Amicale des anciens et la mairie sortaient de son anonymat une fois l'an pour l'exposer et le célébrer, comme je le glorifiais aujourd'hui en descendant de mon perchoir. Droit, digne, médaillé sur le blanc diaphane rayé de noir pâli de mon habit de ténèbres.

Les poupées dans la décharge. Les passagers prisonniers de la ferraille. Et moi, moi, encore une fois moi pour ramasser les corps et les balancer dans le néant. Ces corps d'hommes, d'enfants et de femmes… surtout de femmes.

Ça gesticulait. Ça se désarticulait dans le vide avant le *floc* affreusement mou du sac de peau contenant les os. Toutes ces

jambes ouvertes. Ces fesses asséchées. Ces sexes fanés. Ces poitrines squelettiques où, ballottant, le souvenir des seins jouait le mystère de leur érotisme macabre. Ces femmes offertes malgré elles dans toutes les positions imaginables au hasard de leur chute, cette fresque de bas-reliefs d'un obscène Kamasutra. L'orgie morbide des corps mêlés, entremêlés… et ces bouches pitoyablement ouvertes semblant réclamer l'air comme une dernière bouchée de nourriture. Cette mort, gouffre noir aspirant l'avenir sur des milliards d'années, traçant dans le temps pour des siècles et des siècles une épouvantable traînée de néant. Ces hommes, ces femmes, ces enfants qui n'auraient jamais de descendance. Le père jamais de filles, la mère jamais de fils, l'enfant jamais d'amour. Ces lignées gâchées pour des millénaires d'or ou de boue, qu'importe ! ils avaient tous le droit d'ÊTRE. Et qu'importe moi-même, moi qui du haut de mes seize ans affamés de tout veillais sur eux tous et moins sur eux que sur elles. Moi l'adolescent vierge qui dans un dernier *han* s'arrachait les bras, les yeux, le ventre jusqu'aux lamies pour un adieu à chacune. Adieu et pardon. Oui, pardon pour la torture indicible de bander au-dessus de ce trou d'horreur. Pardon pour cette absurdité sans fin où je voyais, pour la première fois, l'amour.

Que faisait-elle parmi eux ? Sûrement sa mère ou sa grand-mère. Oui, elle allait voir sa grand-mère. Une vieille dame gentille qui la reconnaîtrait, à l'inverse de la mienne. La mienne, maman qui ne m'avait pas reconnu. Qui ne voulait pas. Ma mère les bras serrés refusant à ma métamorphose le refuge de sa chaleur. Ma mère qui devait me laver de ses pleurs. Évidemment une mère ou alors un être plus cher encore vers qui elle se rendait pour lui sauver la vie. Ça ne pouvait être que cela. Elle était dans l'Express pour une question de vie ou de mort. Sinon, elle n'aurait pas été parmi eux. Il n'y aurait pas eu cette injustice-là.

À travers un rideau d'étincelles, entre les ciseaux de lumière bleue tranchant le rouge de l'incendie : ELLE. Elle, allongée contre le flanc du train, presque sous l'amant

monstrueux. Personne ne me dérangeait et je ne gênais pour une fois personne. Ni les pompiers ni les gendarmes ni les infirmiers, tous ces secours, chef d'orchestre au milieu de ceux qui donnaient là un opéra de chagrin. Ces doigts, ces mains, ronces qui s'accrochaient à moi, à mes jambes, à ma face sans aucune prise. J'ai marché sur tout cela. J'ai marché vers elle. Marché sans me soucier de rien d'autre qu'elle. J'ai fait comme eux avaient fait lorsque j'étais revenu défiguré de la guerre. Illuminé par les feux d'artifice jaillissant des lapidaires sciant le fer comme un vulgaire tissu pour m'habiller de gloire, j'allais vers elle. Que de couleurs autour de moi ! Que d'étoiles ! Que de musique ! La chanson, la même chanson de pitié et de mort hurlée, criée, suppliée, sanglotée… Ce chœur dont l'unique cantatrice, seulement visible de moi, se tenait, ombre au-dessus d'elle, muette.

Toute pâle, avec son visage de cire palpitant des paupières aux narines. Petit animal piégé, mais confiant, elle respirait comme on goûte un vin délicat. Sous la blancheur de sa peau, les veines bleutées s'entrecroisaient… et je surveillais ce fin réseau de rails qui, de sa tempe à son cou, me faisait voyager dans les tunnels de ses vêtements déchirés et noircis jusqu'à la cascade sanglante de son ventre ouvert. Je la scrutais comme on prie, les genoux scellés de pitié. Elle ne portait pas de bijoux comme le gros homme hagard, debout, hypnotisé par sa propre main par terre baguée d'or et cerclée au poignet d'un bracelet rubis. Elle n'était pas absente non plus comme cette femme souriante, assise, jambes écartées et sa jupe de tailleur retroussée, sur le pouf farci d'organes d'un caniche royal. Non, comme la fillette un peu plus loin là-bas, elle était belle et moins morte. Les cheveux noirs coupés court se laissaient gentiment coiffer par ma main. Dans un gazouillis de bulles rosées, ses lèvres acceptaient l'eau avare distillée par le bout de torchon me servant de mouchoir. Mi-clos, ses yeux s'ouvraient lentement pour prendre ma vilaine gueule sans m'effrayer. La prendre en elle et me la rendre neuve et jolie, réparée. Juste refaite un instant pour que le dernier humain vu

soit un cadeau. Un léger masque le temps de lui parler. Minuscules, les bulles ont éclaté. Ses lèvres ont frémi et j'ai guetté le premier cri, le premier mot. Seule ma mère m'avait vu nu. Ma mère et les bourreaux. Du regard elle m'a dénudé et je l'ai laissée m'ouvrir sans rien dire, sans me recroqueviller dans ma grimace. Elle m'a regardé partout, entièrement. Dedans. Dehors. Dans le passé et le présent. Elle a tout vu. Tout, même le futur. Cet avenir si proche, terrible, que je ne voulais pas qu'elle devine, mais que je ne pouvais pas cacher. De toute façon, elle qui était toute béance savait déjà tout. J'ai sursauté quand d'une voix abominablement claire, sans timbre, anesthésiée, elle a affirmé :

— Vous saignez.

J'ai regardé la flaque chaude que ses yeux questionnaient et nos regards se sont mélangés dans une même noyade. Comme elle savait déjà le pire, j'ai osé dire :

— C'est un peu le mien aussi.

Elle a souri douloureusement pour me faire comprendre que nous avions aussi mal l'un que l'autre, mais de n'en être pas tout à fait sûr, j'ai ajouté :

— Si vous le voulez bien.

Je n'ai pas su si sa permission m'était offerte, mais ça n'a pas eu d'importance en dehors de ma figure laissant sourire mon ancien visage. Dans le gâchis de ses habits, son prénom et l'initiale de son nom étaient calligraphiés en fil bleu sur la laine gris perle de son pull…

Agnès b.

J'ai posé mon doigt sur les lettres pour les suivre une à une et j'ai soufflé :

— Agnès ? Moi c'est Gilles…

Elle a écarquillé les yeux et j'ai hurlé. Appelé à l'aide, mais pas un son n'est sorti de ma bouche. J'ai crié au secours sans entendre ma voix. Non ! C'est avant que j'essaie de gueuler

qu'elle m'a éclaboussé du vert de ses yeux. Ce vert magnifique d'espoir assassiné. Ma bouche muette, fermée, serrée, close, que je n'osais pas, plus ouvrir de peur qu'on vienne y jeter des morts. Des cadavres d'hommes, d'enfants et, s'il vous plaît miséricorde mon Dieu de grâce, de femmes surtout de femmes.

Un livre battait des pages, feuilleté par des courants d'air, il était là posé, et j'ai photographié sa couverture blanche et la bande de photos dupliquées montrait le même visage, un poète. Une flammèche, comme une phalange, désignait en l'éclairant un texte…

Le marathon des femmes
Le sprint des hommes
Sans aucune arrivée autrement possible
qu'un départ

La Terre ne garde pas l'horreur
en elle…
… en elle
ne s'enterre que la pitié

Treblinka 43

Bouche, décharge, fosse… Les pompiers recouvraient d'une bâche de plastique noire la fillette morte un peu plus loin. Quand son menton, sa bouche, ses yeux, son front, ses cheveux ont été recouverts par la bâche, au moment où des mains hystériques tâtaient le sol à la recherche d'un nez d'enfant, à l'instant où la poupée de celluloïd a basculé dans une fosse où il n'y avait de la place que pour elle… À ce moment précis, mon dernier cadavre est devenu mon premier amour.

J'étais encore sur elle, en elle lorsqu'il a plu. Quand les coups sont tombés avec les cris d'horreur. Des chocs et des voix que je connaissais bien, familiers, qui m'accompagnaient depuis mon retour des camps, qui rythmaient mes pas avec, à mon bras, l'insulte comme un second prénom, un surnom

connu de tous, impossible à ne pas entendre même chuchoté au fond des maisons, même pensé, l'insulte pareille à un titre :

— MONSTRE !!!

L'insulte bienvenue. Moi qui étais nu, je retrouvais la force de mon armure, de ma carapace.

J'ai eu du mal à m'arracher du ventre froid d'Agnès, du mal à me basculer sur le dos pour m'offrir aux coups des fantômes ressuscités de la fosse, ceux qui penchaient sur moi des visages identiques au mien. Ils ont frappé longtemps. Cherché patiemment leur coupable. Ils ont fouillé en moi pour trouver leur victime… Ma virginité.

Dans le froid d'une morgue, dans la salle d'attente en partance pour le chaud de la terre, Agnès emporte en elle le peu qu'il me restait à donner.

Mais que faisions-nous parmi eux ?

Fleur de vermine

Les gendarmes sont venus à la zonzon pour m'extraire, comme on dit. À savoir me foutre dans un camion cellulaire et me menotter, solo, dans une mini-cage. Juste de quoi poser mon cul, caler mes épaules, les genoux cognant la porte mi-Plexiglas mi-fer grillagé contre laquelle le large dos du gendarme s'appuyait. À l'avant, le chauffeur et le chef. Trois pandores pour un petit malfrat de rien du tout. Direction le Palais de justice de Rouen où m'attendait la cour d'appel pour voir à rapetisser un trois piges de galère ferme en un dix-huit mois avec ce qu'ils voudront en sursis. Pas que trois carats me fassent des sueurs, mais rapport à un autre procès où j'en risquais dix à la clef et sous verrous, c'était de l'inconfusionnable et, treize, c'est pas un bon chiffre comme je les aime. Surtout quand on compte en années. Je ne suis pas bouddhiste moi, j'ai qu'une vie et je la dépense chichement vu que j'ai pas un crédit de siècles à la banque des réincarnations. J'allais donc sur Rouen. Je savais pertinemment qu'ils avaient cramé Jeanne d'Arc là-bas, j'espérais qu'ils allaient pas me griller… Brûler une sainte ? Z'étaient capables de tout ces pourris ! Quoique la Pucelle et son acouphène dans l'esgourde, quand on sait que son meilleur pote, maréchal de France le Gillou, avait une tendance à jouer au bilboquet avec des minots, je me demande si elle était pucelle de partout la Jeannette. Ça mériterait une thèse en histoire une question pareille. Quoique en dix piges, je vais peut-être me mettre aux études ? J'inviterais Jean-Marie à ma soutenance… J'aime bien ce mec, moi. Je le niquerais bien un peu s'il voulait se laisser faire. C'est que j'ai plein d'amour pour lui… Je le trompe jamais ni avec *Penthouse* ni avec Canal+. Le poster du Jean-Marie dans ma cellule, il enrage les matons. Hé oui, un beur qui se paluche sur la tronche de leur idole… Ça leur

retourne les glaouis ! Ça vaut et le pêne et la serrure qui va avec de les faire chier politiquement. C'est marrant ce qui peut venir en tête quand la mangeuse d'hommes vous rote un moment sur l'extérieur. Le problème avec la prison, c'est que les conneries qu'on ne peut plus faire, on les dit… Ça soulage ! À propos, j'avais pas le droit d'en fumer une.

Lorsqu'ils m'avaient vagué avant de grimper dans le fourgon, j'ai tenté de la leur faire à l'envers, histoire qu'ils ne me chopent pas d'autorité en grippe. J'ai blagué un peu en me dépoilant :

— Foutu comme moi à quarante piges, j'ai pas la honte de faire un strip-tease…

J'ai levé les bras au ciel histoire de leur filer un coup de parfum de chez Aisselles dans les narines. À deux douches hebdomadaires de dix minutes chacune, j'raconte pas la fauverie. Ensuite j'ai grand ouvert la bouche en leur tirant une langue blanche dans ma banlieusarde haleine de brouillard comme ce matin de novembre. Puis, style peep-show, leur tournant le dos, j'ai levé une patte puis l'autre pour leur faire lire la double page de ma ligne de vie… Rapport que le diable me l'a écrite à cet endroit de la plante des petons vu que j'ai toujours été bon à la course et que ça m'a comme qui dirait plus d'une fois sauvé la mise. Pour preuve, si Vil Coyote fléchait avec moi, les Bip-Bips feraient pas long feu ! Là où le rapport humain d'eux à moi s'est corsé un chouïa, c'est quand le mino de service m'a demandé de me pencher en avant et de tousser un coup voir un peu l'clin d'œil de mes sphincters. Ça ? je peux pas me plier ! Pas que je n'aie pas confiance, j'peux pas. J'ai souri en lui disant à la rigolade que mes hémorroïdes n'étaient pas présentables, mais l'a rien voulu savoir. Un maton qu'était là surplace zieutant la scène a bougonné que :

— Même à nous y refuse ce client-là.

Le perdreau chef a gueulé un :

— Allez ça va comme ça… On est déjà à la bourre !

Alors le petit trou du cul qui voulait en voir un autre a laissé choir en boudant et m'a presto tendu ma sape pour que je me reloque. C'est son dos à cette bordille qui cachait la vue de la route. Le pandore galonné a voulu s'affranchir en tenant le crachoir sur mon pedigree. J'ai une nature modeste moi, un profil bas comme on dit et j'ai un vieux proverbe que m'a légué mon dab mort d'un accident de travail à la sortie d'une banque : « Pense comme eux, mais avant eux. » C'est pas tombé dans l'oreille d'un orphelin. J'aimais beaucoup mon papa et ses amis. Il guerroyait la société, mais avec classe, c'était presque un politique mon daron. Une fois, après un arrosage dans la rue, y a eu du poulet fumé ! Eh bien le paternel a fait ni une ni deux, il a revendiqué au bigo en condamnant fermement la *bavure délinquante* et en précisant que, de son gang, l'auteur du coup de feu involontaire avait été muté direct aux services des machines à sous et faux papiers. Mon papa ? Une merveille d'homme… Qu'est-ce qu'on s'est marrés quand *Libè* a titré BAVURE DÉLINQUANTE… Si je sors pas trop pourri de ce guêpier je me ferai tatouer sa devise réactualisée. *Pense avant eux et mieux qu'eux.* Après mon papa, j'ai continué à raconter ma vie à mon escorte de gendarmes. J'ai expliqué les enfants que je n'avais pas et qui m'attendaient. Ma femme qui s'était fait la valise, genre valoche R.T.L., avec mon meilleur pote sous prétexte que, contrairement à moi, lui ne se levait jamais du pied gauche et était de bonne humeur dès le matin. Facile depuis l'amputation de sa jambe gauche et la greffe du million de francs versé par l'assurance tuture sur le compte de Lady ma moitié. À un million lourd la gambette, je me fais cul-de-jatte moi ! Je dis pas les fers à repasser en or que je m'offre ! Mes chiens Julot et Hareng, pure race qu'avaient viré pédés alors que je comptais sur leurs couilles pour redorer les miennes avec leurs semences enrichissantes et embourgeoisantes, et ces étalons de mon cul qui me la faisaient à la *faut comprendre qu'on s'aime*. Je tenais bien mon sketch et j'ai continué, enchaîné… que tutti

quanti, l'un dans l'autre, cause et effet, j'avais, la mort dans l'âme, décidé après mûre réflexion de ne pas revenir de cette permission de sortie que monsieur Leverbe dans sa grande bonté m'avait octroyée après que j'avais fait le beau et employé moult techniques fellatoires, diverses tactiques masturbatoires pour aller à l'enterrement de ma daronne qui, sans avoir jamais fumé un clope de sa vie, venait de casser sa pipe de chagrin. Voilà comment je m'étais retrouvé de l'autre côté du mur pour une permission exceptionnelle de six heures. J'ai laissé Carl Lewis, un codétenu baptisé comme ça, derrière moi et j'ai doublé les Bip-Bips, je vous dis pas ! Bref ce monsieur Leverbe à qui j'avais sollicité sa haute bienveillance a pris la mouche quand ma mère l'a appelé en te le savonnant grave de grave pour savoir où j'étais et en lui demandant pourquoi on m'avait laissé sortir et, par-dessus le marché, elle lui a appris de source sûre que mon certificat de travail était encore plus faux que moi, et elle l'a balancé texto au juge, que la seule fois où j'avais, tire-au-flanc, dû aider à un travail c'était le jour où elle me mettait au monde et que ce jour-là elle aurait mieux fait de chômer. Faut dire que ma génitrice c'est de la vraie viande de femme qui s'est longtemps défendue dans la rue en tenant le mur à l'angle de la rue Tiquetonne et de la rue Saint-Denis et que pour ce qui était de mourir de chagrin comme toutes les mères… elle ressuscitait toujours. Le mino au trou de balle a ricané à l'évocation du métier de ma mère et ses collègues se sont foutus de sa gueule quand je lui ai dit qu'il était jaloux parce que sa mère à lui devait être trop vilaine pour faire ce taf ! Je mettais de l'ambiance dans ce fourgon de chiottes…

Voilà pourquoi on allait à ce putain d'abattoir judiciaire pour une évasion alors qu'en fait c'était rien d'autre qu'une fugue et que, dixit un pote qui fait dans le littéraire théologique, *Dieu créa Leverbe, mais il aurait mieux fait de s'abstenir*. Ce rajout-là m'avait certainement valu une pigette de rabiot puisque le président de la Cour correctionnelle et le

juge d'Application des Peines se trouvaient être le même bonhomme. Quand l'huissier avait annoncé :

— La Cour…

Je n'avais pas pu m'empêcher de m'annoncer aussi par un tonitruant :

— Le jardin !

Au théâtre on n'aime pas forcément le guignol puisqu'on vient y voir une tragédie. Je dois tenir quelque chose de mes parents avec cette maladie génétique de pas savoir fermer ma gueule dans les crises. Les lardus étaient morts de rire, même le sodomite du regard. Bouches grandes ouvertes, anus dilatés, ils s'en payaient une bonne tranche ce qui m'a permis de les empapaouter bien comme il faut. Faut être sérieux quand on bosse en pro, messieurs. Moi je suis quelqu'un de crédible, y a que la bouche qui rigole ; pas les yeux ! Pour l'improvisation, en cas de douze ou d'embellie, il faut être prêt paré surtout quand on se la joue perso ! Là, d'embellie, il y en a eu une belle. Un des bracelets pouvait glisser en coagulant mes doigts les uns aux autres, bien en pointe, comme pour le *fist-fucking* que je comptais leur mettre. Rigolez mes poules, le *one wolf show* commence à peine ! Marrez-vous bande d'enflures, le petit comique arrive avec sa bille de clown.

Une sacrée putain d'envie d'allumer une clope. Assis là avec cette menotte qui glissait en m'arrachant un peu les poils, ma salive pour lubrifier et cet anneau d'acier qui tassait le pouce, le rentrait de force dans l'intérieur de la paume, continuait son bonhomme de chemin jusqu'aux ongles, jusqu'au chuintement et le mini épouvantable *clic* lorsque, appuyant trop fort, un cran chanta dans le vide. J'avais une patte de libre. La porte de la cellule à roulettes n'était pas fermée, mais claquée… *clic*... encore un, mais étouffé par un bon toussotement de fumeur de mégots, symbole universel de la pauvreté du taulard ! *Clic !* encore un dans le brinquebale du fourgon. J'essayais de passer tous ces cliquetis un à un jusqu'à ce que la pointe de la menotte s'affinant à son extrémité puisse

entrer dans le carré de la serrure. Ces ploucs, sûrs d'eux, n'avaient pas bouclarès la sécurité de la porte. Ces neuneus ne m'avaient pas non plus privé de mes lacets. Gaffe sur gaffe = baffe sur baffe ! Dixit papa.

Mon âme pour une cibiche. À rester assis sur le petit banc casse-cul, les reins devenaient douloureux et, quelque part dans le ventre, des gargouillements mi-excitation mi-pétoche commençaient à me prendre grave de grave. Ma jambe gauche clignotait de tous ses nerfs et la bloblote m'envahissait. Le poltergeist de Parkinson venait me maronner en me possédant. Je ne pouvais même pas crier un bon coup pour soulager la tension. Même pas soupirer fortement pour me dégager les bronches. J'essayais de respirer par le ventre comme nous l'avait appris l'intervenante théâtre de la prison, il me suffisait de penser à une libellule qui rentrait dans ma narine droite, passait partout puis ressortait par mon oreille gauche en jouant de la harpe sur mes nerfs et tendons. En vrai, j'aurais préféré me faire passer un tapir par le fondement pour qu'il bouffe le milliard de fourmis qui me galopaient partout dans le corps. Moi qui aime les cartoons, je me faisais pas rire du tout, putain !

La tige crantée de la menotte pénétrait au poil l'orifice de la lourde et c'est en tournant que j'ai senti le picotement au coin de ma lèvre. Une légère brûlure. À l'avant le chauffeur ne quittait pas la route des mirettes et à la place du mort, nuque cassée sur l'appuie-tête, le patron des archers somnolait. Plaqué sur la porte de mon cachot roulant, ma conserve de mitard concentré, le dos du troisième cerbère. Ce mannequin ne bougeait pas d'un pouce alors j'ai tout tué en moi et j'ai fait comme la prof de théâtre disait : à l'écoute. J'ai zappé ces absurdités d'insectes thérapeutiques pour ne laisser place qu'à ma folie, mon obsession : l'arme.

À l'écoute ! Chut… Dans le ronron du moteur m'est parvenue la douce musique du souffle du gradé qui ronflotait. J'ai fermé les carreaux et n'ai laissé entendre que ma respiration, calquant mon rythme sur le sien et là, miracle, la

contagion a eu lieu. Le poulet a posé ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains après s'être décapsulé de son képi. Je n'avais plus contre cette saloperie de porte à demi vitrée de Plexiglas que le bas de son dos et les deux bourrelets de son gros cul. Heureusement il n'était pas assis dans le sens du strapontin qui l'aurait positionné de profil à moi, il fallait que je me débarrasse d'abord de tout ce que j'avais en tête. Comme un leitmotiv, une saleté de belle phrase me vrillait la cervelle : *« Évasion ! Mot-clef ! Paradoxe ! On ne peut être libre qu'en risquant sa vie et on ne peut risquer sa vie qu'en étant libre de le… fers ? »*

Saloperie d'aphorisme ! Le seul mot valable était : MAINTENANT !

Poussant, j'ai ouvert, entrebâillé la porte et laissé passer le temps qu'il fallait, un temps millimétré. J'ai regardé son calibre, comme si mes yeux devenaient des aimants et que l'arme allait d'elle-même s'approcher de moi. Je me sentais télékinésiste. Son flingue, son pétard, son 9 mm Beretta, enfin ce que j'imagine en être un vu que j'ai toujours chagriné au pompe, le bon vieux douze à canon scié. Mais quoi que ce soit, à coup sûr, une vache d'arme de poing automatique. Ne pas oublier de tirer de suite la première cartouche, celle des sommations, la balle à blanc. Ceux qui avaient omis cette précaution n'avaient pas eu le temps de doubler. Il était là dans le cuir, prêt à se transformer dans ma mimine en prince charmant pour ma cendrillonesque cavale. J'ai glissé la pogne, l'autre retenant la porte. Surtout pas de choc, même léger. Le corps désarticulé, tordu, l'épaule quasiment déboîtée jusqu'à l'aisselle stoppée par le chambranle, le bout de mes doigts aux empreintes dilatées touchait déjà la crosse en caresse d'araignée. Une seconde, juste une seconde pour ce pile ou face.

Le coin de ma bouche cramait de plus en plus. Le mal de dos, de reins, les lèvres sèches et l'impossibilité de me dégourdir la fourmilière tant que je n'aurais pas le feu vert de la délivrance. J'allais me remettre au monde ! À la liberté !

Tout seul comme un grand ! Un peu aux forceps, mais bon… Pour l'instant, à m'essorer ainsi le squelette jusqu'à la moelle, je perdais mes eaux. Je ne ressentais aucune haine pour le trio militaire… *Pim Pam Poum.*

À moi de jouer. J'ai vite calculé : treize ans moins les remises de peines faisaient bien dix ans grosso merdo. Avec mon passif je pouvais arrondir à onze et merde aux mathématiques ! Merde aux calculs d'épicier ! Merde aux blablateries d'avocat… Pourquoi je me mettais soudainement à penser à mon baveux ? Rien à attendre de lui ! Rien à cirer ! Déjà que notre premier entretien au parloir du lazzaro s'était hyper mal goupillé. Comme je tirais un quarante-cinq de cellule disciplinaire après mon serrage de cavale, je lui ai fait le coup des mains sales :

— Excusez-moi Maître, mais je ne vous serre pas la main… Au mitard y a pas d'hygiène vous comprenez ?

On a causé une bonne demi-heure et à la décarrade après m'avoir demandé trois unités de provision pour ouvrir le dossier, je lui ai tendu la main. Ce battant m'a pris à deux doigts le pouls au poignet. Je l'ai maté droit dans les rétines, il a rougi et vinaigre m'a pris les *fingers* à deux mains. Hé, un baveux qui ne veut pas s'encrasser les ongles ça la fout mal ! Bonjour ! À chaque fois je leur fais le test sartrien des paumes. Ça le culpabilise et le rend moins oublieux du dossier, l'avocat. Ah, pour être bon, il est bon de chez pointure, le ténor ! Il avait des défauts comme tout le monde, déjà un poteau à lui bébébophile notoire de l'intelligentsia littéraire… Mais bon je ne suis pas procureur et puis, s'il avait prêté serment au barreau une main levée et l'autre doigts croisés dans le dos pour conjurer le mauvais sort en favorisant sa baraka, cela ne regardait que sa conscience. De la conscience il n'en manquait pas et j'avais même lu dans les journaux qu'il s'identifiait tant à ses clients qu'il les défendait comme si c'était sa propre peau qui se jouait. Ouais, façon serpent, il devait muer souvent cézigue en pelant bonbon au soleil d'outre-mer. J'avoue que ça ne retirait rien à son talent de

plaideur. Dès qu'il l'ouvrait, il sensibilisait à tous les coups au moins un des jurés vu qu'il y en a toujours un qui a quelque chose à se reprocher. Aux assises, avec ses effets de manches, on pouvait le confondre avec Batman le sauveur alors que nous autres, du box où on a quand même une vue imprenable, on le voyait plutôt comme Dracula le suceur.

Bordel, pourquoi je me mettais à démonter mon menteur, moi ? Comme si j'allais le remonter et me rassurer après. Qu'il crève l'affreux ! Appel ? Cassation ? Que des conneries, le seul recours c'est l'évasion et basta ! Qu'est-ce que c'est que ces aigres rêvasseries ? Manque de cran ? Tant qu'y a de la vie y a de l'espoir peut-être ? Putain de merde… C'est pas mon avocat que je dégonfle, c'est moi la baudruche… Faut bouger mon petit voyou, il y a la gueule d'un canon dans sa muselière qui n'attend que toi pour aboyer… Pourvu que ce soit un pitt et pas un york…

Bon, il ne reste plus qu'à poser ma main sur cette crosse et à tirer un grand coup vers le haut avec un léger rétro du poignet comme au billard. Voilà ce qu'il faut faire, que je dois faire et point final. Oui ! Maintenant. Tout de suite. Ne pas attendre. Allez mon pote vas-y… Ben qu'est-ce que j'attends donc ? Rien ! J'y vais, je tire le flingue de son étui. Je fous cette sous-merde de flicard à genoux sur son strapontin, ma rotule bien cagneuse sur ses reins, le canon sur la nuque et je jacte en sniffant la cordite de la Number One ! Je cause, je jaspine, j'argumente méchant au chauffeur et à son p'tit giton à côté. Leur niquer le réflexe, paralyser la gamberge ! Je leur laisse le choix. Vous expliquerez pourquoi j'avais mes lacets, pourquoi vous ronfliez, pourquoi la sécurité de la porte n'était pas mise, pourquoi la menotte a glissé, pourquoi le pourquoi du tout et de l'et cetera. Et il ne faudra pas répondre un effronté *« Parce que »* à votre hiérarchie. En plus, si ça tourne pétarade, il faudra bien expliquer à la veuve du mate rectum pourquoi elle a une médaille et pourquoi vous l'avez, vous ses chers collègues, condamné à mort pour m'empêcher d'accoucher de ma liberté ! Hé oui, la question c'est justement

celle-là : ma vie ou la sienne ? C'est pas compliqué ça. Ça remet les pendules de la justice à l'heure de la vie ! Moi mon taf c'est celui du bourreau, c'est vous qui prononcez la condamnation ! Rien que d'accepter vos paies c'est que vous êtes O.K. avec le sursis que la société vous donne, merde de merde. Moi je m'en lave les battoirs !

Faut juste détacher vos ceinturons, l'un s'occupant de l'autre, me balancer tout l'attirail à l'arrière et se garer gentiment sur le bord de la route. M'ouvrir la porte latérale :

— Toi tu laisses tes mains bien à plat sur le volant mon chéri…

Voilà voilà, moi je descends et lui il continue à faire son caca en marchant, s'il vous plaît merci. On se pousse, on ne me regarde pas comme ça avec tant de haine. Moi tout ce que je veux, c'est me barrer sans faire de mal à personne. Merci pour les chargeurs. Oui, toi tu attaches lui à lui qui se menotte à toi. Parfait. Vive la discipline de l'armée ! Vive l'obéissance militaire. C'est ça c'est ça, je suis un criminel… Mes amis assassins amateurs sont en prison tandis que les vôtres, meurtriers professionnels, défilent tous les 14-Juillet sur les Champs-Élysées. Je ne vous insulte pas moi, alors l'enculé tu te le gardes au tiède pour ton mari ce soir en rentrant à la maison… Si tu rentres !?

Gonflé à bloc, sûr d'avoir raison, j'ai tiré un coup sec sur la crosse et zob ! une garce d'envie de me gratter le coin de la bouche qui, d'un coup, a pris feu. Un picotement incandescent ! Mon cul ! Le flingue est sorti jusqu'à la queue de détente et le bouton-pression hyper dur a résisté ! A collaboré plutôt ! J'avais le bras dehors et l'endormi a fait rapidos pour balancer tout son poids sur la lourde. Il pesait, le chien ! Pris, le tentacule du malfaisant… Ça allait être ma fête…

— Rentre ton bras !

— Qu'est-ce qui se passe bordel ?

— Gare-toi putain de Dieu…

Le petit camion s'est garé. Je me suis rassis et je suis resté là tout sourire, l'ironie aux lèvres. Me moquant gentiment de moi-même comme un joueur qui perd des millions sur une seule carte. Calme comme un iceberg. Mon porte-flingue a fermé la porte et ils sont descendus tous les trois pour se regrouper devant la porte latérale, coulissante, ouverte. C'est fou, l'un tremblait sur ses jambes en me tenant en joue tandis que l'autre me braquait avec des yeux de con. Le mac chef, bras tendu, la moitié du corps dedans, a délourdé avec des précautions de dompteur en me hurlant dessus :

— Tourne-toi, viens vers nous à reculons !

Ils avaient l'arme au poing et la peur au ventre. Mauvais ça ! Il m'a serré les menottes genre garrot, comme si j'avais une autre hémorragie que celle de la liberté. Il m'a poussé, pinces dans le dos dans ma petite cage, et il a claqué la porte pour, cette fois, fermer à double tour la serrure de sécurité :

— Ça va te coûter très cher !

Alors, doucement, je lui ai fait la liste de ses erreurs et il a gueulé encore plus :

— Je dormais pas ! C'est pas vrai !

— Si ! Tu roupillais et c'est même moi qui vous ai endormis bande de nazebroques !

On a roulé sans un mot, juste une dernière phrase :

— Fais marcher ta tête, réfléchis mec.

Le nez du fourgon sniffait sa ligne blanche en pétant son oxyde quand le Gendarme-Chef a dit au chauffeur de s'arrêter et, se tournant vers moi :

— Écoute, c'est un nouveau dans la profession et il risque un blâme. C'est mauvais pour lui en début de carrière, alors nous on dit rien et toi tu fermes ta gueule ! O.K. ?

Je me suis marré doucement un brin et j'ai répondu :

— J’fumerais bien une toute cousue…

Le patron et moi on s’est regardés dans les yeux et, dans les siens, une lueur d’amicalité est passée. Il a fait un signe d’acquiescement au grand étonnement du perdreau anal. Perplexe, le jeune militaire a attendu l’injonction de son chef et, en désespoir de cause, a ouvert la porte. Les lèvres serrées, il s’est fadé d’une cigarette de son propre paquet et me la coinçant entre les lèvres l’a allumée. Il tremblait sans réussir à maîtriser ses mains. La cigarette a brûlé mon œil et ma bouche retitillée. Le jeunot a souri et avec une voix d’enfant qui a encore le contre-coup des jetons :

— T’as un sacré herpès au coin du bec…

— Une fleur de vermine ?

On s’est fait le procès tranquillos. Tous, nous avons eu le sourire lorsque le président m’a demandé quelle différence je pouvais bien faire entre une évasion et ce que je m’entêtais à nommer une fugue ? J’ai failli lui dire que si je le chopais là maintenant par l’oreille en lui enfilant six pouces de canon bleuté dans la bouche jusqu’à la glotte et que, ensemble, en amoureux, moi collé à son cul en bandant un peu, on sortait du tribunal, peut-être verrait-il une différence ? Pas sûr !

La peine de trois ans a été confirmée après que le procureur a eu radoté mon C.V. et mon C.J. – casier judiciaire – sans omettre de préciser qu’il n’avait pas le droit d’en parler puisque, présumé innocent, je n’étais pas encore jugé ; j’encourais une vingtaine d’années pour un hold-up en cours d’instruction. Ceci dit, la magistrature du jour ne me fit pas de cadeau. Avec mes poulets, nous sommes retournés au bercail avec cette fois toutes les consignes de sécurité observées, faites, refaites et vérifiées. En me désincarcérant pour me refiler aux matons de la taule :

— T’as des couilles toi !

— Ouais c’est ça, j’suis coté en bourses… en testicules ! Un vrai dur d’homme.

Encore un qui ne savait pas qu'il est plus agréable de pisser assis en vivant debout que le contraire. J'ai rien dit de plus sauf que j'ai pensé qu'avec ce froid je devais les avoir toutes bleues et qu'il était possible que je ne les retrouve pas au fond de mon slip tant elles avaient dû se recroqueviller. En tout cas, je restais persuadé que ce bleu-là appartenait à tous les petits garçons multicolores révoltés de cette foutue planète. Comme un aveugle, ma cavale avortée, je réintégrais les entrailles de la prison tout en captant entre le Gendarme-Chef flicard et le Surveillant-Chef maton un regard d'intelligence. Chose dont je me foutais, le coup n'était pas gratuit, mais il n'y aurait pas d'ardoise… J'avais retenu quelque chose d'essentiel dans leur panique : ils étaient pleins de bluff, de vrais lâches face à un homme seul qui se risque sans bras ni jambes… Qu'avec la gueule pour se défendre. Au coin de ma bouche, je léchai un bon coup de poison pour m'envenimer un max les glandes. Prêt à mordre pour la prochaine, la fleur aux dents ! *In vitro !*

L’obèse aux pigeons

Parfois, il mange l’un d’entre nous. Le plus con souvent. Celui qui se laisse attraper. Quand il a faim de nous ou d’autre chose, son sourire gêné effraie. Il regarde à droite et à gauche pour détourner l’attention des badauds assistant à notre repas quotidien. Lorsqu’il se lève en soufflant comme un éléphant de mer, qu’il tourne le dos à la rue et à la foule, là on sait qu’il y a du danger et qu’on va avoir chaud aux plumes du croupion. Hop ! celui qui se fait prendre n’a pas le temps de faire *glou* qu’on perçoit le *crac* de son cou brisé net puis son corps mou, sa nuque d’équerre, le tout se ratatine au fond du sac kaki que le gros porte en bandoulière. Il est là tous les jours que fait le ciel. Il descend de Belleville la rue du Faubourg-du-Temple qui conduit au canal et il stationne toujours sur le même banc du square quai de Jemmapes. Moins de trente ans, il en fait pourtant cinquante avec sa grosse barbe et ses vêtements. Un survêtement sous un anorak et aux pieds des chaussures de cuir noir trouvées dans une poubelle. Il ne lave jamais ses habits, je le sais, car j’ai chié dessus plus d’une fois et mes fientes ont laissé leurs empreintes. Il ne lave ni l’extérieur ni l’intérieur d’ailleurs. Ce n’est pas de la médisance, je suis bien placé pour le savoir puisque d’en haut j’ai une vue parfaite. Comme l’autre en pierre qui, de mémoire de pigeon, n’a jamais bougé d’un pouce. Un vrai chiotte celui-là, mais, contrairement à l’autre, plus propre quand l’orage le douche.

Quand il n’a pas son mauvais œil d’enfoiré de crève-la-faim, nous venons par centaines autour et sur lui. Il est drôlement fier de nous lorsqu’il pose pour les touristes admiratifs qui ont la chance d’avoir un appareil photo. Moi, je l’aime assez bien et je sais même où il habite puisqu’il m’arrive parfois de voler jusqu’à sa fenêtre sous les toits d’un

immeuble pourri de la rue de la Fontaine-au-Roi. Même la nuit je le suis quand tous les autres dorment engourdis, la tête sous leur plumage maladif. Je sais qu'il me reconnaît à mes couleurs, je suis un p'tit de la campagne. Pas un de ces volatiles parisiens picoreurs de mégots, buveurs de crachats. Je suis sain et il le sait. La nuit, je suis au-dessus de lui et parfois je marche devant. Je n'ai rien à craindre de lui parce que la nuit, je travaille avec et pour… lui. Il a besoin de moi.

Il fait les poubelles et ramasse tout ce qui pourra servir. Il remonte tout ça dans sa chambre misérable en crevant tant c'est haut. Moi, je vole directement à sa fenêtre et je l'attends sagement. Quand il arrive enfin, il s'installe à sa table et là il émiette le pain sec pour nous autres ses petits potes ailés. Je n'aime pas trop quand il sort un de mes collègues de son sac et qu'il le cuisine en me jetant des regards de vautour fou. Je ne le juge pas, faut bien qu'il mange aussi. Et puis, il a quand même son bon côté, à nous arroser de mie de pain. Il fait ça avec une sorte de tendresse. C'est bon. Il a, je crois, de l'amour pour nous. C'est rare, car il n'aime personne et surtout pas les enfants… Des fois il tue l'un d'entre eux. Le plus con, celui qui se laisse attraper. Mais ça, il n'y a que moi qui le sais par nos balades nocturnes. Partout où il va, je vais. Il me sent derrière lui, au-dessus, à gauche, à droite. Il aimerait bien m'apprivoiser, mais je suis déjà domestiqué. C'est mon secret. J'ai un passé, moi. Je ne suis pas un vulgaire pigeon ! J'ai été et je reste un voyageur. Un porteur de messages. Je suis très intelligent et le fait qu'il ne m'ait pas encore mangé le prouve.

Le dernier petit garçon qu'il a cassé en deux et caché dans le chantier d'un immeuble en construction vers la porte de Montreuil, c'est à moi qu'il le doit. J'étais sur son épaule et le petit naïf s'est approché pour me regarder de plus près… encore plus près… un peu plus… voilà… Il est gentil, car il l'a laissé me caresser avant de lui faire *couic*. Je me suis posé sur son épaule et j'ai laissé l'enfant me toucher pour deux raisons. La première c'est qu'il avait mangé un de mes congénères avant de sortir et la seconde c'est qu'il n'aurait pas laissé

l'enfant me faire du mal. C'est étrange et amusant comment il tue les enfants. D'une main, ses gros doigts poilus serrent les joues du gosse jusqu'à ce que la bouche s'ouvre en cul de poule et là son autre main, doigts en pointe, plonge dans l'orifice, le force comme une oie qu'on gave et, chose extraordinaire, bien que les commissures des lèvres craquent en un geyser de sang, il continue à plonger sa main puis son poignet et enfin quasiment la totalité de son bras dans la bouche distendue. L'avant-bras dans la gorge, l'enfant mort gigote comme un pantin. Petit Pinocchio ! Quand il ressort son poing ensanglanté, il tient quelque chose dedans. Je n'ai jamais su quoi puisqu'il l'avale vite et goulûment. Ça semble sacrément bon vu les bruits de bonheur qui sortent de ses tripes. Il gémit de plaisir en regardant le ciel. La première fois que je l'ai vu faire, j'ai cru que c'était pour empêcher l'enfant de hurler, mais non… C'est uniquement pour le dessert qu'il chope ces petits sacs de viande épouvantée. Tous les mois il s'offre cette petite joie. Oh, il y en a eu des gosses, mais bon… hein ?… Enfin, qui se laisse attraper…

De retour chez lui, moi à ma place sur le rebord de la fenêtre, il sort un petit carnet à spirale et il écrit dedans en souriant et en se pourléchant les babines. On dirait qu'il griffonne un menu pour se le commander ensuite.

Même s'il laisse la fenêtre ouverte, je ne m'aventure jamais plus loin que le rebord. Pas fou ! Je le regarde de mes froides petites billes intelligentes et noires en dodelinant de la tête et lui fait de même en hochant sa grosse gueule avec un regard par en dessous. Ses yeux pris dans la graisse des paupières ressemblent aux miens. On pourrait se voir dedans l'un l'autre. Il ne comprend pourtant rien à rien quand j'essaie de lui parler et je crois qu'un jour il se fera prendre à cause de ça. Il se fera attraper ce gros con-là. Celui qui l'aura pourra le manger tranquillement et en aura pour sa faim.

Avec mon expérience, je peux le suivre partout et longtemps. J'arrive même à prévoir où il va. Il est toujours à pied. Heureusement, car je hais les voitures presque autant que

les chats. Les chats et les bagnoles, je déteste ! J'aimerais bien qu'il bouffe un chat ou une auto un jour. Juste comme ça pour rigoler. *Gloups !*

Il hante tout Paris et ce saligaud de traître donne parfois notre pitance aux cons du Luxembourg ou de Notre-Dame. À sa démarche, je sais s'il va chasser ou pas un dessert dans un corps d'enfant. Il fait sa course en prenant son temps, il choisit avec délicatesse et tue au ralenti. Contrairement aux autres de mon espèce, sur le rebord j'ai parfois droit à des graines. Il les achète pour moi et quand il y a graine pour moi il y a haine pour lui. Ce soir on sort ? Il parle avec moi de temps en temps comme moi avec lui, mais moi, je comprends tout ce qu'il me baragouine :

— Viens mon petit… Petit. Petit. Petit. Glouglouglou c'est tout ce que tu peux glouglouter putain de machine à fiente ?

J'ai du mérite à entretenir le dialogue :

— Glourouourou…

Quand il n'a pas le dernier mot, il se fâche et me claque la fenêtre au bec, mais comme il n'a pas de rideau je continue de l'observer et je cogne la vitre mieux qu'un pivert un arbre. Ça le rend dingue de rage, il fonce sur moi et, trop tard… Je suis déjà haut dans le ciel dans la majesté de mes loopings. Il adore me voir dessiner des performances dans le ciel. Peut-être note-t-il mes acrobaties aériennes dans son carnet.

Hier, dans le jardin public, j'ai failli y passer. Il ne m'a pas reconnu de suite. J'aurais pu être le con du jour, mais il n'a réussi qu'à me tordre une patte cette enflure de salopard. J'ai eu mal, très mal, mais l'ordure ne perd rien pour attendre. J'ai tourné trois fois autour de sa tête comme une malédiction et je lui ai chié dessus. Les gens se sont marrés et lui aussi, mais entre les bourrelets de ses paupières, meurtrières, j'ai vu la mort.

Les beaux jours commençaient et la chaleur aidant, il a laissé sa fenêtre ouverte. D'un coup d'aile je suis entré chez

lui pour ma vengeance. J'ai chié partout dans sa chambre en insistant bien sur son carnet de merde !

Stéphane Azdrubal

Né Anne-Marie Maillard

G.S. : 0+

Adresse : 56, rue de la Fontaine-au-Roi-75011 Sexe : ?

Notes

La petite friandise est là emballée dans un blouson de similicuir marron avec un col de fourrure synthétique et une salopette de couleur bordeaux. Elle joue au ballon, chaussée de baskets rouges et noires, donnant des coups de pied boudeurs. Elle se régale d'une barbe à papa qui lui sucre la langue et coule, salive mielleuse, dans la gorge, nappant l'intérieur du corps. Parfumant, par les pores, la peau douce.

Le soleil cuit la gourmandise à feu doux. Son jeu la fait tournoyer doucement sur elle-même, presque chancelante. Mignon rôti bientôt à point.

Le pigeon est là. Il marche en petit bagnard traînant le boulet qu'est la curiosité du gamin derrière lui. La gaminerie le suit jusqu'à l'angle du bosquet où je me tiens. Moi, le gastronome !

Il ne s'asseyait pas comme tout le monde sur son banc. Non, il se posait comme un balai de cantonnier oublié là. Il restait pratiquement debout, ses fesses sur le bord du banc. Droit, ses omoplates sur le dossier. Trop gros pour plier les jambes et ses hanches ne s'articulaient presque pas. Les

pigeons battaient des ailes autour de lui, la cacophonie envahissait tout le square. Nous étions nombreux. Colloque de pigeons ! Il y en avait de partout, sûrement même de la place Saint-Pierre. Sur son ventre, sa tête, ses épaules ! Les plus audacieux mangeaient à sa barbe ! Les plus téméraires directement à sa bouche. Il souriait de les voir si près de ses dents cariées. Les plus cons ? Dans ses mains ! C'est entre les deux, mi-audacieux mi-téméraire, qu'il a tenté de me choper avec ses putains de pognes. Il m'a tordu une patte… J'ai failli finir amputé comme les trois quarts de ces crétins de parigots. J'aimerais lui crever les yeux à coups de bec ! Sale con ! J'ai mal. Je suis retourné chez lui alors qu'il était dans le square. Il m'a vu remonter la rue de la Fontaine-au-Roi. Il a compris, je jure qu'il a compris ce que j'allais faire. Son carnet ! La prunelle de ses yeux… Il est arrivé trop tard. Chez lui, il a tout cassé en envoyant valser le lourd comme le léger, plume et papier. Il cherchait son carnet désespérément au point de se mettre nu… nue… Fouillant ses poches, ses ourlets, hybride d'ourse et de gorille. Il passait du rire aux larmes. Ses seins velus tressautaient de colère et de chagrin. Il tordait entre ses gros doigts son minuscule pénis, tentant de l'enfoncer dans la fente ouverte sous ses semblants de couilles rabougries. Assis par terre, il a allumé une bougie et a commencé à se goinfrer de tout. Le rouleau de papier-toilette. Des allumettes. Tout ce qui lui tombait sous la main, même une assiette qui lui a ensanglanté la gueule. Il répétait sans cesse en criant comme un fou :

Une pour maman
Une pour papa
Une pour tata
Une pour tonton

Il *tamtamait* en frappant à la tordre une grosse louche en fer sur le sol. Comme j'aime la musique *glourourou* je l'ai accompagné en tapotant la vitre de mon bec, enfin, pas tout à fait, puisque je tenais le carnet dedans. Quand il m'a vu, j'avais la flamme de la bougie dans les yeux et je lui jetais un

regard d'enfer. Il s'est levé pour foncer sur moi. Il a failli passer par la fenêtre, mais il ne m'a pas eu. Il a râlé en mordant son poing. J'aurais aimé qu'il l'avale et s'étouffe avec. Moi, je ne suis pas assez con pour être attrapé alors hop, un battement d'ailes et au revoir. J'ai regardé vers lui. Dans le carré misérable de la fenêtre, bras levés bouche ouverte, il hurlait, mais j'étais déjà trop loin pour comprendre ses vociférations. Le soleil se couchait sur les toits de Paris et sa figure comme une gargouille bavait dans la gouttière en postillonnant à éclabousser la rue. Pigeon voyageur dans l'âme je ne me suis pas attardé et j'ai grimpé haut dans le ciel, droit au rond rouge sang du soleil.

Le petit garçon à qui j'appartiens m'a fait une énorme fête, tout heureux de me savoir de retour. J'ai retrouvé mes frères dans le pigeonnier et j'ai posé le carnet souvenir de mon voyage. Le petit garçon a appelé son papa et ensemble ils ont pris le butin de ma mission. L'homme l'a feuilleté de la première à la dernière page. Il l'a lu aussi scrupuleusement que le gastronome l'avait écrit. À travers la fenêtre de la maison, j'ai vu l'homme, blanc comme un linge, décrocher le téléphone… *Glouourourou*... Moi, je n'ai pratiquement plus mal à la patte. Sale con va !

L’œuf de pierre

À Delphine

Je sais, mais je ne dirai rien.

Ne t’inquiète pas je maîtrise le silence lorsqu’il faut enfouir profondément un secret. Je ne sais pas pourquoi cette voix chante en moi jusqu’à me briser le cœur d’un aigu insupportable. Je ne dirai rien. Qu’est-ce qu’il y a à raconter dans cette forêt où je me promène ? *La solitude est telle qu’il m’arrive parfois, après toutes ces années de béton, de m’imaginer amoureuse d’un arbre*[1]. La forêt m’ouvre ses bois comme autant de portes, autant de rideaux derrière lesquels je peux jouer ma vie. Je sais, je suis folle. Et alors ? D’abord, il y a eu mon ventre incompréhensible. Ma peau qui se distendait de façon anormale et encore cette voix qui chantait son petit opéra.

Comme elle jouait à la maman
Personne pour jouer le papa
Alors elle a toute cassé sa
... Poupée !

Quels mots terribles ! À s’ensanglanter la voix tous ces « *i* » poussés au paroxysme. Maman ne voulait pas d’enfant et pourtant je suis là. Elle me l’a dit un soir après la rupture, quand l’homme est parti en riant et qu’elle a couru après dans la forêt avec son gros ventre roulant vers l’avant comme une pierre, un rocher dévalant une colline. Aujourd’hui c’est moi qui dévale, c’est moi qui deviens boule et, la perdant, dégringole au plus profond des gouffres. Oh, j’aime cet arbre-là, sa hauteur et sa branche qui tend son long doigt de bois d’arthrose vers je ne sais quel coupable. Quelle coupable ?

Je ne sais plus où j'ai garé la voiture, une petite Austin, un jouet d'enfant, une auto à pédales… Je perds souvent les miennes et c'est la chute. Enfant, je faisais du vélo en rêvant à l'homme tenant le guidon, transpirant de peur que je ne tombe. Il n'y a jamais eu d'homme à mes côtés pour me guider de tour de roue en tour de roue.

Comme elle jouait à la maman
Personne pour jouer le papa
Alors elle a toute cassé sa
... Poupée !

Maman m'a inscrite au conservatoire de musique. Ils ont tout de suite dit que j'étais faite pour le chant. L'agonie du cygne et dans mon ventre, l'oisillon mort. L'Austin ressemble parfois à un petit cercueil. Maman est à côté et me redit sans cesse qu'elle sait, mais qu'elle ne dira rien. J'aurais aimé que ma meilleure amie soit là pour me tenir la main pendant que j'essayais de vider ce magma de sang, de chair, d'os… Toute ma gélatine mauve, rouge, violette. Oh, je trimballe tout mon souk à l'intérieur et c'est un étal de boucherie.

J'ai de la viande à vendre moi. J'ai du fœtus contre la mort et la vieillesse. J'ai des cosmétiques à prendre en perfusion, à profusion. J'ai mal, mais l'arbre me tient debout. Il grandira encore plus avec tout ce que j'ai à vomir à son pied. Tout ce qui vient de l'intérieur de la souffrance fait croître le monde. J'ai souvenir de ces volcans accouchant des statues de lave. J'ai mal bien sûr, car je suis seule à la vie… Il n'y a pas de fées ici, ni elfes, ni trolls, ni ogres, ni lutins, ni sorcières ni rien. Il n'y a que de l'humain végétal. De l'humain minéral. Elles s'en moquent les choses, d'être ! Elles s'en foutent et il n'y a que moi pour les ennuyer avec l'idée d'existence. Je dis à l'arbre qu'il existe et il s'en contrefiche. Tiens, un peu d'eau, un cours, un ruisselet pour me laver le ventre. Fille ou garçon ? je ne sais pas. Je n'ai pas voulu voir lorsque de mon ventre il est tombé sur le carrelage des toilettes. Il m'a poursuivi quand en hurlant j'ai fui vers la cuisine et que j'ai pris le couteau ! *Chlac !* Un grand coup ! De mon sexe à son

ventre, un grand coup de sabre ! Un grand coup de faux. Je n'ai pas regardé, je ne pouvais pas, mais j'ai vu dans mon miroir le visage de maman qui une fois de plus a murmuré qu'elle savait, mais qu'elle ne dirait rien.

J'ai garé l'Austin sur le petit chemin de terre avant de m'enfoncer dans les bois, dans le feuillage. Oh, j'aurais aimé un regard de louve aimante à travers les taillis. Oh, j'aurais voulu une ourse qui me prenne dans ses bras pour me bercer. Oh, j'appelais de toutes mes forces un arbre qui ouvrirait son flanc pour me laisser m'enterrer en lui et refermer sur moi son écorce. Maman s'est tue dans ma tête et la chanson aussi disparaît doucement.

Comme elle jouait à la maman
Personne pour jouer le papa.
Alors elle a toute cassé sa
... Poupée !

L'homme est parti en rigolant. En postillonnant son alcool. Son eau-de-vie plein mon ventre. Maman n'a rien dit et durant neuf mois le silence a grossi, enflé en moi… C'est dur. Très dur. Aussi dur qu'un sexe d'homme, d'avoir quinze ans. J'ai une belle photo avec le père Noël. J'ai garé ma voiture à pédales sur l'estrade du supermarché et je regarde l'objectif. *Clic !* La photo prise, la fillette prise. Qu'est-ce que j'ai mal dans mon ventre. Maman ne sait pas que je sais conduire l'Austin. J'ai pédalé comme une folle jusqu'à la forêt. J'ai beau hurler dans la mousse, je ne trouve pas de trou… Je ne veux pas creuser avec mes doigts de princesse aux ongles longs et faits. J'avais une belle panoplie réversible, un côté Cendrillon et l'autre princesse. Un côté souillon et l'autre princesse. Un côté ouvert et l'autre défoncé. Il m'a fait mal le rire de l'amant de ma mère. Il y a neuf mois que j'ai vieilli de mille ans. Un tronc mort puant la putréfaction des feuilles. Un tronc mort percé comme une poubelle. Chut maman, ne dis rien de ton savoir de femme. Chut maman, ne dis rien de ta science de mère. Le trou déborde de larmes et à force de pleurer dedans, j'en ferai un ventre de bois, une peau d'écorce

pour le petit mort-né. Je sais que le coffre de l'Austin m'appelle. Pourquoi les taupes de la forêt ne viennent-elles pas m'aider ? Juste me creuser un labyrinthe jusqu'au feu de la terre pour un jour voir l'adulte né de moi rejaillir en statue de lave pétrifiée ! Un immense volcan le cracherait au monde comme l'Antéchrist ! Qu'il les tue tous ! Mais je saigne encore ? La voiture m'ouvre sa porte. La voiture ouvre son coffre et il est là, Maman. Ce petit de nous. Ce petit Janus offrant ton profil gauche et mon profil droit. Viens, petit, dans ton berceau de bois, dans ton œuf de pierre… La terre entière t'attend pour ton dodo.

Comme elle jouait à la maman
Personne pour jouer le papa
Alors elle a toute cassé sa
... Poupée !

L'infanticide

Je ne sais pas pourquoi la forêt tourne son manège de cimes. Je m'endors tranquillement autour de mon petit elfe… Dodo, l'enfant do… J'ai rêvé la mort ? Dis-moi que j'ai juste rêvé la mort… s'il te plaît mon bébé. Chut, je sais, mais je ne dirai rien.

Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas

Oh, oui cette chanson ! Oh, oui cette rengaine ! Oh, merci merci. Je farandole en tenant les arbres par la main… Non, je ne veux plus jouer à la poupée ! Prête-moi tes petites voitures ! À cent à l'heure ! À cent à l'heure !

---

1. Idoïa Lopez Riano, prisonnière politique basque *(Correspondances*).

Un coup de soleil dans la pupille

Je sais qu'elles sont dehors de juin à octobre avec leurs petites chattes suintantes du miel de l'été. Leurs jupes courtes et leurs petits débardeurs pour nombrilophiles. Moi, je ne sors plus durant ces mois de chaleur, car j'entends leurs eaux faire *chouic-chouic-floc !* lorsqu'elles marchent dans les rues, lorsqu'elles défilent sur les trottoirs avec, en main, des cornets de glace, balayés à coups de langues. Je ne me mets même pas à la fenêtre quand il arrive que l'infirmier soit en retard. Je ne le guette pas, car, en dessous, elles passent et mes yeux tombent dans leurs corsages, sur leurs moulages. Je reste chez moi, fenêtres et volets clos, dans la pénombre. J'ai fait installer des doubles vitrages de peur même d'entendre monter un de leurs rires. Les rires d'été, de soleil, de chaleur, les rires nerveux qui me torturent. De juin à octobre, pour moi, c'est la souffrance absolue. C'est terrible, car j'arrive parfois à les sentir. Leurs aisselles, les plis au niveau des coudes, des genoux, du cou, toutes leurs articulations s'ouvrent en flacon de parfum, se déplient en pétales de fleurs. Je crève moi là-haut ! Je crève dans mon lit, dans le noir, sans oser allumer la télévision de crainte de voir une publicité. Je hais les savons, les shampooings, les gels douche… tout ce qui touche au corps ! Au point que je ne me lave plus. Mon odeur âcre et musquée parfois acide couvre jusqu'au souvenir olfactif de mon enfance. L'odeur de la trousse, du crayon, de la craie, de l'encre, il n'en reste rien ! Je ne respire que moi. Je ne sens que moi et lorsque je ne peux plus me sentir, que je me bouche le nez, que je me voile la face, que je suffoque, que je commence à gémir de douleur parce que mon ventre me fait mal, alors j'entends le miraculeux coup de sonnette.

Dringgg.

J’ai ma façon bien à moi d’ouvrir ma porte, j’essaie de ne pas faire de bruit et pour cela j’ai collé des grosses éponges sous mes chaussures, ce qui me permet d’approcher de la porte sans faire grincer le parquet puis de regarder par l’œil-de-bœuf. Si ce n’est pas Xavier l’infirmier, je n’ouvre pas. Dans ma cuisine j’ai cent cinquante boîtes de conserve. De tout. Ratatouille, raviolis, cassoulet, choucroute, petit salé aux lentilles, etc. J’ai une assiette, une poêle, un verre, un couteau… Deux couteaux, je n’ai pas eu le courage de jeter mon Opinel n° 24… J’ai gardé cette habitude de ne pas vouloir être entendu quand j’approche d’un lieu ou d’une personne. Ça date du temps où j’étais criminel, avant d’être sauvé par la piqûre hebdomadaire de Xavier. J’aime beaucoup Xavier, lui et moi avons beaucoup parlé. On s’amuse bien tous les deux, lui assis sur le lit et moi à plat ventre la fesse à l’air. Un jour il m’a dit que je vivais comme un vampire et, là, on s’est fâchés fort entre deux piqûres. Pas que je sois susceptible, mais j’ai pas aimé sa poésie : *« Dernière volonté du vampire ? Un coup d’soleil dans la pupille ! »*

Xavier sait pourquoi je reste dans le noir alors il n’a pas à ramener le soleil dans nos conversations. J’ai failli le dénoncer à l’hôpital pour incompétence, mais l’assistante sociale me l’a déconseillé, car il m’aurait fallu aller à la poste faire un envoi avec accusé de réception. Aux P.T.T. elles sont trop nombreuses. Même accompagné de Xavier quand je fais mes courses trimestrielles, j’évite la poste. Elles sont trop, trop, trop dangereuses pour moi. Xavier n’aime pas la crasse et il essaie souvent de m’aider à faire le ménage, mais je ne veux pas. Même mon assiette je ne la nettoie pas, si ça colle après avoir séché, je racle. Parfois le coton blanc imbibé d’alcool devient noir juste au contact de ma peau, ça fait une tache rose comme, parfois, sur les babines des chiens ou des vaches, un rosâtre. C’est à quatorze heures qu’il sonne et j’ai mal depuis neuf heures. Doliprane, Efferalgan, Di-antalvic, Propofan, j’ai pris de tout, un cachet tout les quarts d’heure. J’ai chié un

liquide noir comme le vin que je bois. J'ai trente cubis. Chouette ! Hibou ! Genou ! Caillou !…

Xavier ne devrait pas tarder, j'ai encore remonté le réveil. Les ressorts, les organes de son petit mécanisme interne me semblent toujours aller trop vite. Plus je descends moralement plus je le remonte. Il ne me trahirait pas, mais dans le doute, je tords sa petite clef jusqu'à ce qu'elle se bloque, rassasiée de remontrances. Deux heures avant, je pose le réveil sur la table, je m'assieds en face et je ne le quitte plus des yeux. Je connais par cœur son tic-tac, la façon dont la grande aiguille va sèchement marquer la minute passée. J'aimerais que Xavier soit là… maintenant !

Dringgg.

Je vais tout de même regarder dans la cage d'escalier s'il arrive. Peut-être que je m'inquiète pour rien et qu'il est déjà au premier ou deuxième étage ? Mais si c'est le cas pourquoi regarder ? Le temps d'ouvrir les verrous, il sera là et nous tomberons nez à nez. Lui non plus ne fait pas de bruit, il est martiniquais. Les gens des îles ont gardé de leurs ancêtres africains cette faculté de se déplacer en silence comme les prédateurs et les proies. Je n'aimerais pas jouer à cache-cache avec lui ou à colin-maillard, il doit être redoutable. Ça y est, ça commence. Mes yeux brûlent. J'ai des gouttes pour ça. Pour voir. Mes yeux me piquent et à un moment, je ne vois plus rien. Que du flou et il faut que je tâtonne. Tout se tord, le lit, la table, le chambranle des portes. Il n'y a que le réveil qui reste rond, visible, solide. Mais je ne sais pas si c'est vrai où si je l'ai tellement en tête que je le vois normalement. Parfois, lorsque la grande aiguille et la petite font l'éclipse, dans le rond cerclé d'aluminium je vois un visage comme dans les médaillons pendentifs qui renferment un portrait. Des fois même, le médaillon s'ouvre et balance comme un pendule et j'entends l'horloge parlante au téléphone. *Il est douze heures cinquante et une minute et quatre secondes*… Il est… Il est… Il est… Le visage va sortir une nouvelle fois du réveil et

Xa… ? Xa… Comment il s'appelle déjà ? J'ai (…) un (…) blanc (…) dans (…) la tête…

Sophie ne voulait pas de moi, c'est vrai. J'avoue qu'elle n'était pas consentante. Oui je l'ai violée et tuée. Oui j'ai caché le corps. Oui il puait quand ils l'ont trouvé. Mais c'est du passé et maintenant avec la piqûre que Xavier vient me faire toutes les semaines je vais bien. Je ne bande plus, je mange et je grossis. Je grossis et je mange. Des fois je ne mange pas et pourtant j'enfle, je gonfle. Mais je ne bande plus sauf quand j'ouvre l'Opinel et que je mets la bague pour ne pas aller trop loin parce qu'il faut le dire, je suis monté comme un âne. Vingt-quatre centimètres ce n'est pas rien. L'Opinel bande et jouit rouge. Je ne vois plus rien d'autre que tic-tac… C'est bon Tic-Tac, c'est à la menthe, les filles en raffolent parce qu'elles croient toujours sentir de la bouche. On rigolait bien avec cette blague des cachous et des hommes en imperméable – coucou ! – à la sortie des écoles. Le petit oiseau va sortir. Petit à petit l'oiseau fait son nid… sauf le coucou. Tiens, l'oiseau sort du réveil, il fait peur avec son bec. Je n'ai plus mal à la tête. Pas à dire, le Doliprane 1 000 mg, rien de tel. Je vois mieux aussi, je vois clair et c'est vraiment difficile puisque j'ai les yeux fermés. C'est étrange de voir les paupières closes. L'horloge parlante me dit qu'il est temps. J'entends le réveil sonner, il danse sur ses petites pattes tordues, arquées. Hé hé. Il est trop drôle ! Il me parle ?

Que dis-tu petit réveil de conte de fées ?

Hi hi… C'est vraiment rigolo ce qu'il fait. Il joue avec ses aiguilles. Pouf, la grande dans l'œil… ha ha. Voilà qu'il re-sonne. Mais c'est qu'il n'est pas content l'enculé ! Je vais lui montrer moi comment on crève un cadran ! Hop, un bon coup d'Opinel dans son rond chiffré. Ça va mieux comme ça ? T'as fini de me faire chier la vie ? Te voilà bien maintenant ! Tu vois ce que tu me fais faire… Agonise !! Crève ! Bien sûr c'est pas toi qui as sonné ! Toujours à mentir, à nier, à minimiser. Toujours innocent hein ? Jamais coupable. Évidemment c'est

l'autre. J'ai la mémoire pleine de Tipp-Ex qui sèche sur les prénoms. Qui (…) s'appelle (…) qui ?

Xa (…) Sophie va venir ou merde, il me faut ma piqûre dans le cul. L'autre salope là avec son pendentif qui me demande l'heure. Heure d'été heure d'hiver ! Qu'est-ce que j'en savais moi s'il fallait perdre une heure ou la gagner, hein ? Je demande l'heure aux gens moi ? Non ! Et son poème à la con pour me guérir…

Fasse qu'en lui le soleil se lève
comme en mon ventre
comme en mon centre
la lune commande aux marées liquides de mon sexe

On n'a pas idée d'écrire des saloperies pareilles et après de dire non. Oui, putain, j'ai signé le reçu, les aveux, j'ai tout signé pour l'internement. Elle était consentante Sophie la poétesse lorsqu'elle m'a dédicacé son recueil et que je l'ai suivie et que je l'ai… Putain de réveil il sonne, sonne, sonne… Quoi la porte ? Mes éponges, vite mes éponges… L'œil-de-bœuf ne s'ouvre pas. Ouvre-toi bordel. Il ne veut pas me laisser voir le palier… saloperie d'œilleton. Il faut que j'ouvre mon œil. Bon pied bon œil, j'ai une Spontex sur la rétine. Qu'est-ce que c'est que ce négro ?

— Monsieur Cueto ouvrez ! C'est moi Xavier ! Ouvrez, bon Dieu ou j'appelle la police.

— Piqûre ? Piqûre hein ?

— Oui monsieur Cueto, j'ai la piqûre… Ouvrez. Ma collègue stagiaire s'est trompée de patient. Ouvrez monsieur Cueto.

— J'suis tout seul… Tout seul… Tout seul…

— Mon Dieu, j'entends sonner son portable chez vous. Ouvrez, il est peut-être encore temps. Je vous en prie. Brigitte ? Brigitte ! Vous m'entendez ? Mon Dieu…

Il veut défoncer ma porte ? C'est ma porte avec mes verrous. Je veux pas que le soleil entre… Je veux pas que le soleil entre chez moi… Je veux pas que les rapaces pénètrent par la fenêtre. Y a trop de soleil messieurs les pompiers… Y a le feu dans ma maison et des flammes dans la rue, des flammes habillées à ras la moule ! Salopes !! Salopes ! Ça m'crâme ! Je brûle !

— Lâchez-moi !

Ils vont encore disséquer mes poèmes… ces cons ! J'en ai marre ! C'est quoi ce bordel de ratatouille sur mon lit ?

Le cœur sous le pied

J'étais entre la vie et l'amour lorsque mon portable s'est mis à vibrer. Je n'ai pas décroché et j'ai continué à discuter dans le petit café de la Butte Montmartre où Marianne et moi buvions un pot. Je savais ce que c'était et je savais aussi que j'étais incapable de quitter ce moment de vie pour aller voir mourir, assister dit-on. M'excusant, je me suis levé de table et, frôlant le bar d'une longue caresse, j'ai demandé à Sofiane la serveuse de nous remettre la même punition liquide tout en m'éclipsant vers les toilettes pour écouter tout de même, en bon masochiste, ma messagerie. C'était bien le vieil ami Pluton que j'envoyais se faire voir chez Hadès.

La voix bourrue de mon frère Yann m'informait – il me laissait libre de décider – qu'il fallait faire vite, car la vieille femme raciste et antisémite qui était ma mère se mourait à l'hôpital. Je ne pouvais pas répondre, car je ne voulais pas expliquer que ma vue serait pour elle une torture semblable à l'apparition d'un ange noir accusateur entre les deux mondes. Celui auquel elle croyait et celui qu'elle allait quitter dans la terreur. Elle n'avait plus de souffle, mais encore toute sa tête. Je savais aussi que les médecins allaient abréger sa peur en douceur. Ma mère et moi partagions un secret. Je n'avais aucun désir de la voir mourir, mais aucune envie non plus qu'elle endure davantage l'existence. Elle souffrait moralement d'une terrible culpabilité que la moindre réminiscence transformait en damnation. Cela faisait trois mois que je ne l'avais pas vue, non par indifférence, mais à cause de ce secret et de cette envie farouche de la prendre dans mes bras et de la serrer fort contre mon cœur jusqu'à ce que le sien s'arrête. J'étais capable de ça et de tant d'autres choses…

Ma mère avait, de toutes les façons, à son chevet ses deux préférés. Mon frère insista avec deux ou trois messages supplémentaires. Il aurait chantonné *La Mama* d'Aznavour que ça n'aurait rien changé à ma décision d'absence. J'allais, comme à mon habitude, souffrir seul. De retour, souriant à Marianne qui me regardait d'un drôle d'air sans me poser de question, j'ai retrouvé le fil de la conversation. Prenant le relais, une de mes sœurs, la petite Lisa, a appelé et laissé elle aussi un message. Elle m'attendait dans la rue pour me conduire à l'hôpital sans perdre de temps. Plus tard, dans la nuit, autour d'une bouteille de vin elle me confierait en pleurant l'affreuse pensée injuste qui l'avait assaillie à mon encontre et qu'elle avait honte de ce qu'elle avait éprouvé à l'annonce du décès. À savoir que je lui avais volé la mort de notre mère.

Normalement lâche, elle ne pouvait se résoudre à l'idée que je lui avais fourni un prétexte, une excuse, un alibi pour se dérober à l'ambiance de la chambre où, dans le ronron du poumon artificiel, voletaient les conflits anciens, valsant silencieusement avec les nouveaux. Je n'avais pas pu dire à ma petite sœur qu'elle m'avait attendu pour ne pas se trouver dans la chambre avec la mourante sous le regard stupide et larmoyant des deux autres, aliénés par les rites et les codes sociaux, entamant le travail de deuil dans une peine mode d'emploi aussi classique que les frais et les rituels de l'enterrement qui suivrait. Je souriais à son accusation en taisant l'évidence qu'à quarante-quatre ans, j'étais assez grand pour trouver une chambre dans un service de pneumologie où j'avais déjà porté des fleurs à plusieurs reprises ces deux dernières aimées, et où j'avais suivi plus d'une fois le Samu avec la maman en apnée qui serrait ma main d'effroi.

Plus tard, chacun expliquerait sa désertion avant l'agonie maternelle en accusant Lisa qui avait accompagné seule durant trois mois en cohabitant chez elle la fin de vie de la maman. Le frère aîné lui disant violemment qu'il ne rendait pas visite à sa mère pour ne pas la voir elle et qu'il la soupçonnait d'avoir

accéléré la dégradation de sa santé. Puis, le ventre noué de haine triste, il irait jusqu'à lui reprocher d'avoir précipité sa fin en la torturant de sa tyrannie d'aide-soignante bénévole et hargneuse. Les déserteurs jugeaient l'insoumise. Lisa n'était pas revenue à temps pour assister à l'inutile. Une piqûre, et la vieille femme s'était endormie. Moi, insomniaque, j'avais plus d'une fois vu maman dormir. Hospitalisée dans un centre en pleine montagne, je lui avais rendu visite et nous avions partagé un peu de bonheur en riant de son fauteuil roulant métamorphosé en carrosse de Reine Mère puis en Formule 1. J'avais pris des photos aussi, dans l'odeur enivrante des chevaux du haras voisin de la clinique. Nous avions essayé de parler, de dialoguer elle et moi, durant ce moment de promenade ensoleillé.

À un quart d'heure du centre hospitalier, je la stationnais sous un arbre puis, agenouillé à ses pieds que je massais à la limite de la chatouille, essayais sans succès de lui arracher des confidences sur ce qu'elle avait été. Elle parlait en feuilleton télé. Mal doublé. Dégâts du cathodique sur les foules avec d'irréversibles séquelles pour les plus faibles, les enfants et les très anciens. Elle m'assurait qu'elle m'aimait en ajoutant des « mon chéri », d'avoir tant vu de ces mauvais scénarios où les gens arrivent enfin à se parler à une minute du générique de fin. De la bouche ridée de réprobation, pincée de jugements à l'emporte-pièce, fripée de médisance de ma mère sortaient les phrases les plus dures à entendre que le pire avocat général des Cours d'Assises n'aurait pas osé me dire. Parfois son sourire la maquillait en fillette méchante. Pour mon bien, elle refaisait sans cesse mes procès et quand parfois elle rabâchait ce « je t'aime » de série américaine, qu'elle jouait tellement mal, je m'apitoyais sur moi-même de rester à l'écouter en souriant. Ma sœur Claire avait égaré l'appareil photo jetable. Celle qui, muette de rage blanche, me reprocherait du regard mon inhumanité. Comme si la fin d'un être pouvait appartenir à quelqu'un au-delà de l'enveloppe vide des souvenirs. Même des juges condamnant à mort n'avaient pas ce pouvoir et le

mourant lui-même ne s'appartenait plus, tout à sa peur d'espérer le miracle d'un mort venant le remplacer. Claire s'arrogeait le droit de juger mon rapport personnel à la mort et laissait sous-entendre à qui voulait prêter l'oreille combien je devais, d'après elle, regretter de n'avoir pas assisté au dernier souffle de la maman. La culpabilité avait encore de bonnes éternités devant elle. Quel intérêt de voir mourir ceux qui nous sont chers ? Être là pour respecter leur dernière volonté après avoir méprisé leurs désirs de vivants ? Serait-ce la crainte d'un au-delà où nous passerions l'éternité dans le reproche avec nos morts qui nous ferait renier cette conviction profonde, certitude intime que nos cadavres se portaient tout vivants dans le cœur et ne s'enterraient au grand jamais que lorsque nous devenions nous-mêmes le cercueil osseux de nos propres mémoires… et puis merde ! Les cannibales avaient plus de dignité que nous autres chieurs nécrophages pseudo-civilisés.

J'ai apporté à la table mes pensées et deux demi-panachés servis par Sofiane pour reprendre la conversation avec Marianne qui, questionnement envolé, a continué à me parler de sa vie et de la vie tout court.

L'affreux secret que ma mère avait lâché et qui, à chaque rencontre, chaque visite, sortait de ses yeux en un torrent de larmes comme une malédiction antique et mythique concernait ma nièce Émilie. La pauvre n'avait pas été gâtée tout en l'étant affreusement. Gavée. Enfant du divorce et héritière d'une haine incommensurable, elle avait été habituée à se taire. Son père, un homme de pouvoir qui se croyait un don Juan pour avoir séduit une secrétaire harcelée de crédits et craintive du chômage, ne lui avait pas rendu visite à l'hôpital quand, frappée par une pancréatite aiguë, cette jeune fille de vingt ans pesant cent dix-sept kilos avait failli mourir. Il avait dit, thérapie imbécile, qu'il ne la verrait que lorsqu'elle aurait maigri de vingt à trente kilos, pas moins. Il ne lui ouvrait pas même sa porte lorsque, la nuit, ayant raté le dernier métro, elle venait frapper chez lui toute vêtue de noir gothique et torturée de piercings. Elle portait un peu partout sur le corps les

scarifications de la grande et très ancienne tribu primitive de l'adolescence. Émilie était belle, très belle, et moi, son oncle, qui n'avais rien pu faire, car absent durant toute son enfance, je ne pouvais que penser en lui souriant : « Comme il doit être triste d'être toi… »

Son père avait une honte terrible d'elle. Lui qui aimait les femmes ne pouvait même pas se flageller comme tous les papas en imaginant sa fille offerte à un jeune garçon. Ce fantasme paternel caché depuis des siècles sous celui, miroir arrangeant et menteur des hommes, du complexe d'œdipe. Là où la fille rêve, le père enfouit sous une carapace de fierté ses érections transférées au petit copain. Émilie ne faisait pas bander son papa par personne interposée. Il ne pouvait jouer avec elle au jeu pervers de laisser croire aux passants mâles que l'œuvre d'art à son bras n'était peut-être pas sa fille. Chair de sa chair, sang de son sang, il rêvait de pouvoir la dire ADN d'un autre.

L'amour de sa vie l'avait trahi en demandant le divorce pour cause d'un égoïsme, d'un égocentrisme qu'il ne pouvait nier. L'argent, le succès, le pouvoir avaient rendu cet homme adultère et, de guerre lasse, sa femme avait fui en lui laissant tout. C'est à ce moment que tout s'écroula pour lui, autour de lui, sur lui. Sa femme étant le pilier central soutenant sa vie, il le remplaça par l'échafaudage bancal de l'amour maternel. D'enfant il était passé, via le rôle de fils, au stade de garçon. S'arrêtant là, sans jamais atteindre le statut d'homme, de même que des gamines deviennent et restent à jamais des filles sans se douter de ce qu'est une femme bien qu'elles en revêtent la panoplie.

Cette honte du père faisait mal à la grand-mère qui ne supportait pas que son grand subisse une telle injustice génétique. Elle avait reporté de sa bru à sa petite-fille ses souhaits mortifères. Enfermée dans ce mépris, la petite Émilie rendait coup pour coup, tout ce qu'il fallait pour s'autodétruire. Menteuse, sale, voleuse, vulgaire, fouilleuse et – le pompon – à la mode. Sa vieille grand-mère catholique se

signait en la voyant possédée, jouant à la sorcière, se tirant les cartes et les runes dans l'éclairage jaune de bougies de cire rouge et noire. Dans la rue, son père marchait soit devant soit derrière elle, mais au grand jamais solidaire et aimant à ses côtés. Petite, suite au divorce, il l'avait confiée à la grand-mère et oubliée entre deux jeux débilitants qui le lassaient dès la première demi-heure. Il la fuyait et ne revenait que pour les anniversaires. La mère ayant fait barrage à sa volonté d'abandon en assuma les conséquences en élevant la gamine avec le concours de Claire, son aînée et tante d'Émilie. Les deux, tante et nièce face à la télévision, se régalaient des après-midi entières de feuilletons sur des hospices et des prisons, des asiles et des orphelinats en engouffrant tout ce qui leur arrivait sous le nez, porté avec amour par la mère et la grand-mère. La nourriture fit office de lien social et le sucre de sentiments. Attendant son père, la gosse mangeait tous les après-midi les lapins qu'il lui posait. Sa mère la ramassait en la fouillant du regard à la recherche du chèque de la pension… alimentaire.

C'est en ma présence que la vieille femme qui était ma mère avait lâché quinze jours avant le drame son abomination à propos d'Émilie :

— J'aurais préféré qu'elle meure à la naissance.

À quarante-six ans, ma grande sœur mettait au monde un enfant mort-né. Accouchait de l'horreur navrée d'un petit cadavre, expulsait le rêve du petit Benjamin, son premier enfant. Sa première tentative d'amour vrai. Le regard que ma mère m'avait jeté restait gravé en moi ainsi que sa malédiction détournée vers le nouveau mort-né de sexe mâle. La vieille croyante, pratiquante, restait persuadée d'avoir une ligne directe avec le divin et, encartée V.I.P., d'être favorisée auprès du Mystère de Dieu. De ce jour, elle se mit à mourir de suffocation en ravalant dans ses larmes infinies le sort jeté. Elle me regardait pour m'effacer la mémoire, pour que je passe l'éponge. Elle savait que je savais et que j'étais le seul à savoir l'innommable de son cœur de pain noir.

J’avais été longtemps, très longtemps absent de cette famille qui était bon gré mal gré la mienne, avec toutefois ce recul froid forgé par dix ans de prison. Je voyais les choses et les êtres sous un autre angle et mon état d’esprit me donnait ma vision du monde.

Bourgeoise coquette, ma sœur aînée s’amusait à chaque rencontre dans l’appartement maternel à me dire en fronçant drôlement le nez :

— Tu pues !

Elle ne supportait pas l’odeur de fumoir que je trimballais partout avec moi, sur mes fringues. Je riais de bon cœur avec elle jusqu’au jour où la mère souriante et vipérine lâcha un humoristique :

— Tant qu’il ne sent pas autre chose !

Je les regardai toutes deux éclater d’un rire gras. Ma compagne du moment était africaine :

— Heureusement qu’il ne sent pas autre chose.

Plus que la phrase, ce fut le rire qu’elles partagèrent et l’insupportable de ce rire, car, dans notre famille, aucun n’était français pure souche. Tous de première, deuxième et troisième générations. Notre immigration datait, mais elle était bien là sur nos faciès. Nos naturalisations n’étaient qu’un papier peint cachant une misère historique. Une seconde couche nous faisant blanc cassé.

À ma libération, ma sœur aînée – je n’avais vu aucun d’eux pendant dix ans – m’avait assuré de son honnête dégoût quant à mes actes et expliqué qu’il fallait voir là la raison du mensonge familial qui perdura et fit que je ne pus être d’aucun secours à ma nièce : elle me croyait à l’étranger. J’avais écrit aux enfants de mes amis, donnant de ma cellule le peu que je pouvais dans des échanges de correspondance. Ils avaient privé l’oncle et la nièce d’un lien épistolaire et peut-être d’un parloir où elle m’aurait visité pour me laisser jouer le rôle adulte d’un ami. Du sien et, à l’époque, peut-être du seul. Cent

dix-sept kilos m'attendaient à la sortie ; et un regard triste de se dévoiler ainsi à l'oncle sorti tout droit du bidonville d'une Amérique latine qu'elle avait imaginée hollywoodienne. Mes actes me faisaient grincer des dents. Un hold-up chez un riche particulier du VIIIe arrondissement de Paris qui avait mal tourné. À l'affût dans le noir d'une cage d'escalier, à l'arrêt sur le palier. J'avais forcé la porte d'entrée éclairée par la faible lumière de l'ascenseur. Ma victime rentrait chez elle au même moment. Un vieux monsieur, grand et fort dans l'obscurité, mais terrorisé dans l'éclair de lucidité qui me flasha la conscience. Le mal était fait et j'acceptai la peine en me consolant de cette fausse évidence qu'on ne pouvait avoir vingt ans de carrière criminelle derrière soi sans commettre au moins une fois dans sa vie une bavure délinquante. Cette affaire avait brisé en moi toute ambition de devenir un caïd de la pègre malgré mes relations et mes compétences. D'excellent voyou j'avais viré pauvre mec triste malgré la sincérité de mes regrets non exprimés durant le procès. En fait, de m'être cassé le moral tout seul m'avait rendu indifférent à moi-même. On m'avait reproché un crime alors que je m'accusais d'un péché. L'agression, quand bien même qualifiée juridiquement de tentative sur une personne d'un certain âge, restait une tache indélébile sur mon casier judiciaire, curriculum vitæ marginal, comme une balle perdue dans la tête d'un enfant. L'irréparable !

Je jugeais le rire complice de ma mère et de ma sœur aînée comme une saleté encore plus grande. La bêtise méchante de la vieille femme pouvait être pardonnée, mais celle, cruelle et encore plus, car inconsciente, de ma sœur me resta en travers de la gorge, inexcusable. Je me mis à la regarder, de cette distance carcérale qui était devenue mienne depuis des années, comme une inconnue. Avec les autres, mes rancunes commençaient toujours par cette phrase que mes amis redoutaient d'entendre, la connaissant bien :

— M'oblige pas à être dur avec toi… S'il te plaît.

Sans violence physique, je pouvais être impitoyable, d'où l'insulte lapidaire :

— Je regrette de t'avoir connu… triste con.

Je pouvais croiser la personne en question. Je ne pouvais pas même dire son nom, m'étonnant d'un « On se connaît ? » contre toute tentative de réconciliation.

Ma sœur aînée Claire et son mari Jean tenaient un restaurant chic. Collectionneur de véhicules anciens et fanatique d'armes à feu, il me parlait autour d'un verre de l'une et l'autre de ses passions. Un de mes amis tout juste libéré de vingt-six ans purgés sur une perpétuité avait dans le garage de sa concubine une moto Honda Bol d'Or premier modèle qui rouillait depuis l'âge de fer. Il me demanda de l'en débarrasser, m'en faisant cadeau suite à mes confidences quant aux passions de mon beau-frère. La bécane était au nom d'une autre relation vivant à l'étranger. Le changement de carte grise devenait au jour le jour problématique, car il éveillait la paranoïa de mon beau-frère qui se mit à regarder la routière dans son garage comme s'il recelait un cadavre. Il soupçonnait un vol et s'imaginait déjà en garde à vue, résistant quelques secondes entre balancer le nom de son beauf ou inventer une histoire fleurant bon la mise en examen au parquet, menottes aux poignets. Rien n'était pire que l'avidité d'un honnête homme.

Les périodes de guerre le démontraient historiquement. Aussi doué comme mécanicien que comme cuisinier, Jean remit la machinerie en état au bout d'un an en travaillant dessus chaque jour de congé, me harcelant d'une demande de régularisation qui faisait de moi le tourmenteur de mon pote impuissant lui-même à contacter l'ami étranger. Je me doutais que son empressement cachait un marchandage pour la revente de la Honda Bol d'Or en catimini. Un sou était un sou ! Claire, en bobonne, accompagnait son bricoleur d'époux et tous deux discutaient de mécanique. Moteur et pistons pour lui. Piqûres et embryons in vitro pour elle. Le bon sens normand de Jean

tentait de donner la primeur à la nature, mais Claire, bourgeoise installée dans les certitudes de ses lectures de magazines féminins, ne jurait que par la science et la médecine des dossiers spéciaux de *Marie-Claire* et *Elle* et les bienfaits du chocolat. Suivie par un grand gynécologue starisé, la vie ne lui avait pas appris qu'il ne fallait pas se vanter de quitter un généraliste pour la grandeur d'un spécialiste recommandé qui aurait pignon à enseigne d'argent sur rue dans un quartier huppé, comme le soulignerait une carte de visite estampillée à l'or fin. Quitter un médecin de quartier pour un Savant était un signe de déficience évidente. De danger. Le Snobisme devenait porteur de faire-part.

Ayant réussi avec brio sa vie sociale, elle tentait d'aboutir en plaçant la dernière pièce du puzzle de l'image des succès : l'enfant qui la souderait jusqu'à la mort à son homme. Avoir dans les bras, porté haut, le trophée, la coupe, la flamme olympique de sa dernière ligne droite d'existence. Elle le perdit à huit mois et demi sur la ligne d'arrivée. Trop de science livresque avait tué dans l'œuf son espoir de maternité. Faisant confiance au progrès médical, elle se fit sourde aux messages de son corps qui enflait par à-coups. Je crus que cet affreux malheur lui donnerait une vision humaine proche de la mienne ou du moins compatible avec la compréhension de mes silences et de mes violences. Elle s'humanisa avec l'aide d'un psychologue conjugal, le temps de faire le deuil, pour récidiver dans un dressage impitoyable de ses ovaires.

Moi, je pensais à la grand-mère maudissant les entrailles de sa belle-fille pour estourbir Émilie avec vingt ans de retard. Dieu avait pris bonne note et, hélas, s'était trompé d'agenda pour le rendez-vous saint au calendrier des prières. La malédiction de la vieille femme retomba sur sa fille préférée, sa Fierté, saccageant son ventre et le durcissant en tombe. La vieille maman tomba malade de la peur de Dieu qui l'attendait pour lui demander le pourquoi d'une telle prière qu'il avait exaucée. Un vœu par personne et par existence, la dot divine, cadeau inclus dans le contrat de baptême !

La maman commença de crise en crise à mourir et, pour ne pas la faire souffrir par ma présence, je ne lui rendis plus visite. Qu'elle meure en paix avait été mon souhait tandis que Sofiane me remettait la même punition. Je me saoulais tranquillement avant d'aller rejoindre mon autre sœur qui attendait en larmes dans un bistrot de Denfert-Rochereau.

Il fallut un an pour changer la carte grise et la moto fut prête. Sous prétexte de mon casier judiciaire et de mon fichage au grand banditisme, mon beau-frère me demanda alors divers services. La crapule s'encanaillait. Il voulait des armes de poing. Je répondis O.K. et lui en vendis une. Une fois. Une arme ou plutôt un hameçon pour ma crédibilité vis-à-vis de lui. Ma sœur Claire ne savait rien de nos arrangements virils, mais elle commença à se poser des questions quant à la colère rentrée que Jean dégageait à mon encontre. J'avais commencé à arnaquer cet homme qui, sous l'appellation « La Famille », semblait vouloir me renvoyer à la case zonzon. Il se mit à me parler contrat. Un de ses serveurs sans papiers l'avait volé et, au bout de quinze jours, Jean avait estimé l'avoir assez exploité et décidé d'en changer. Il me donna ses coordonnées et, plissant les yeux, me conseilla de lui briser les dents pour lui apprendre un peu à tenir sa langue et éviter d'ameuter la populace en hurlant que le Patron embauchait des sans-papiers et ne les payait qu'au lance-pierre. Je lui pris mille euros pour les trente-deux dents avec l'idée de lui livrer un dentier de vampire en plastoc à un euro chez un marchand de farces et attrapes.

Je partageai cet argent avec mon ami qui avait offert le deux-roues et payé de sa poche les trois sous du changement de carte grise. Il ne voulait plus voir cette bécane depuis qu'il était tombé avec. Non, pas un accident, mais tombé en taule. Elle lui rappelait de bien mauvais souvenirs et il l'expliqua à mon beauf :

— Vous êtes des escrocs ! avait-il rigolé en nous offrant cinq centimes d'euro sur un kir d'une grande pâleur lorsque

mon ami de perpète lui avait courtoisement posé la question, mi-sérieux mi-taquin, du remboursement de la carte grise.

Qu'il mette en doute la réalité des frais n'était pas grave, mais cette insulte pour mon ami et moi qui venions de dîner à la carte en payant le prix fort sans que Jean en remerciement ou clin d'œil pour la moto ne mette une de ses bonnes bouteilles, de celles qui scellent la camaraderie, sur la table, nous offusqua. Du fait d'avoir trimé un an sur la Honda Bol d'Or, Jean avait le sentiment que c'est nous qui lui devions quelque chose. Mon ami était de nouveau en activité et son temps de liberté déjà compté tant il était, comme moi d'ailleurs, lucide :

— C'est une bordille ton beauf !

Je ne pouvais lui donner tort, alors je baissai mon nez alourdi d'un minuscule reste de syllabe du mot Famille. Nous nous levâmes de table et le regard de mon pote qui avait coupé en deux un gendarme foudroya Jean. Nous étions des escrocs ? O.K. Alors paye !

Faire l'amour c'est être dans l'amour et donc, parler, dire, faire, rire, manger, dormir, partager tout cela… ensemble, à deux ou à mille. Quant au lit ? À mon sens, ce grand objet n'était pas pour l'amour, mais pour la baise ! Échanger joyeusement, dans un troc consentant de beurkeries, un tas de saloperies contre un paquet de cochonneries. Je n'étais pas vicieux, mais, chien, j'aimais le cul et je savais que les femmes partageaient mes goûts pour le dégoût rigolo. Comme un jeu où les gages seraient d'oser relever le défi des dégueulasseries à fous rires. Rien ne m'était sale et, sans être assassin pour deux gages, j'avais autant de sang sur les mains qu'ailleurs d'avoir repeint plus d'une fois en rouge indisposé un amour de rencontre qui passait du carmin émotion à la gêne écarlate. Voilà en quoi je faisais beaucoup l'amour avec des femmes que je ne baisais jamais. Je continuais à jouir de ma discussion avec Marianne, l'invitant à boire, rire et manger, la régalant elle et d'autres en dépensant les… euros arnaqués à

mon beauf. Ancré à ma belle Africaine, je vivais des amitiés amoureuses, faisant mon petit stock de souvenirs pour les jours froids des prisons. Marianne chantait mes louanges en assurant que n'aimer ni les voitures et pas plus le football faisait de moi une très bonne copine, jusqu'à inclure ma préférence enfantine pour la boule de neige à celle, plus sérieuse, de pétanque.

À bonne école, garce et un peu salope – en un mot féministe –, j'agissais vis-à-vis des hommes comme une femme et continuais à traire mon petit Jeannot qui bandait devant les voyous. Pour une carte d'identité, une toc, une balourde qui le couvrirait en cas de contrôle sur son aide-cuisinier, clandestin sans papiers ? No problème : cinq cents euros ! Paye ! J'avais une bonne affaire, un calibre automatique suisse de marque Sig quinze coups ? Oui. O.K. Mille euros. Jean sortait les billets et plus il en sortait, plus il attendait des livraisons qui tardaient, car, ma foi, dans l'illégalité rien n'est simple et il faut plutôt espérer qu'attendre ! Oui. On cherchait le serveur qui avait scandalisé la voie publique. On n'allait pas tarder à le serrer et à lui défoncer le crâne :

— Si si Padrino, on t'amènera ses couilles emballées dans ses oreilles de chou, mais une rallonge s'impose : Paye !

Il était aux anges tandis que je lui jouais la musique du *Parrain* n° 12. Je ne l'arnaquais pas plus que nécessaire, lui laissant le temps de comprendre lui-même – s'il en avait les capacités – la leçon. S'il n'avait pas été de la Fa-mi-lle, il serait nu à l'heure d'aujourd'hui, même drapé dans sa fausse dignité ! Je lui prenais du fric en dilettante comme un argent de poche pour les clopes, gardant pour du plus sérieux mon professionnalisme. Un mari cocu nous avait versé un acompte de vingt mille euros pour descendre sa femme et son amant. Nous les avions tous deux descendus dans le sud de la France avec cinq mille euros en poche dans un trois étoiles en guise de planque, leur conseillant de faire les morts… Une partie du prix du sang fut transfusée dans un lot de trois mille tickets de

jeux à gratter cambriolé dans un bar-tabac, et mon pote et moi passâmes une nuit entière à gratter les sommes pour ne découvrir sur le lot entier aucun ticket ne dépassant les vingt euros alors qu'ils promettaient tous des mini-casses du siècle. Finissant par dire pouce, nous ne rentrions même pas dans nos frais. De dépit, l'idée du braquage nous revint naturellement pour faire la rime. Mon beau-frère me sortait de la tête tandis que je hantais la sienne. Derrière son comptoir, ma petite sœur m'apprit qu'il tenait des discours sur le rétablissement de la peine de mort sans citer de nom. Ce con focalisait sur une histoire d'argent sans savoir que j'étais du genre à clouer moi-même Jésus sur sa croix plutôt que de le vendre, quel qu'en soit le prix.

À l'enterrement de ma mère, mon beau-frère, après avoir subi la bise et l'accolade de ma part, me voyait sans me regarder. Ne supportant plus ma présence, son envie de me foutre son poing dans la gueule transparaissait au point qu'il ne vint pas pour le casse-croûte mortuaire, invoquant du travail et la réservation d'une longue tablée pour un dîner de cons. Claire et mon frère m'ignorèrent et ma nièce resta plantée, sculpture funéraire, au-dessus du trou que rebouchaient à grandes pelletées les hommes en bleus de terrassiers. Elle composa un poème que j'eus plaisir à lire et je le lui dis. Elle en perdit quelques grammes, allégée d'un beau sourire. J'étais sincère et, de nouveau en taule, je le relis souvent puisqu'il est là, avec sa photo, accroché à l'opposé des barreaux de ma cellule.

Les hommes en bleus d'ouvriers, géants juchés

sur l'ocre tas marron de sainte terre puante

balaient à coups de pelle

les mottes et les caillasses de glaise noyée d'égouts

Plus le trou s'emplissait plus je rapetissais

au bord des choses.

De la chose morte

dans la boite

en bas du fond

La mère froide enterrée dans l'odeur de sueur

des terrassiers au casse-croûte, manœuvres du bâtiment.

Ces hommes aux mains calleuses creusent le cendrier

le mégot à la bouche

Comblent les fondations de tous les souvenirs

La pogne ouverte au pourboire où je versais ma larme

Une croix plantée dans le cœur de la terre

saigne une fin d'automne pour transfuser l'hiver

qui met ce rouge aux joues d'une foule tapant du pied

chacun caché derrière un masque de buée

20 novembre 2003

Au cimetière, j'avais enterré toute ma tribu et mis à égalité mon père et ma mère, puisque incarcéré au décès de ce dernier, personne de la Fa-mi-lle n'avait cru bon de m'informer que je venais de perdre mon papa. Je ne faisais pas le cadeau empoisonné, à mon frère et à mes sœurs, du secret maudit de la mort douloureuse de ma mère et savais, intérieurement, qu'il en était mieux ainsi. Bientôt ce serait mon tour dans un « Au suivant ! » et un fantôme viendrait bien me murmurer à l'oreille, comme l'entendit Richard III : « Désespère et crève… »

Cela aussi je pouvais l'encaisser debout par amour des miens. Cet amour étrange qui me ferait mourir seul et jusqu'au dernier moment curieux de moi-même et de la vie. Tranquille et serein, dans ma cellule, j'attendais patiemment mon troisième infarctus en discutant avec papa et maman de choses et d'autres. Bien qu'athée absolu, j'égrenais dans une prière païenne le chapelet des prénoms de gens – hommes, femmes, enfants – aimés sans oublier ceux des chiens, chats, lapins,

hamsters, oiseaux, rats, chevaux, ânes qui avaient un temps accompagné ma vie. Je leur confiais à tous et toutes dans un jeu à voix haute mes soucis cardiaques, et lorsque la porte de la cellule se refermait pour la nuit sans possibilité de l'ouvrir de l'intérieur, je me préparais au serrement d'une douleur dans la poitrine. Je le faisais tous les soirs, car, d'expérience, je savais qu'il faudrait au personnel de garde entre trois et quatre heures pour me découvrir mort et plus d'une heure pour intervenir si j'arrivais à les faire prévenir d'une manière ou d'une autre. Ce cache-cache avec la mort sous les yeux invisibles de mes parents m'offrait au quotidien des fous rires musclant mon palpitant. Je faisais bien attention à ne pas être découvert, sexe en main, pétrifié en pleine masturbation et, spray de trinitrine à portée, je surveillais la montée de mes éjaculations comme s'il m'était possible de jouir de la nitroglycérine. Le matin m'étonnait de son accueil et je rejouais ces attaques pour me distraire de l'ennui de vivre ici et de la tristesse d'exister là. La souffrance m'avait fait danser à secouer mes bras, à me lover entre eux, à me tendre et détendre, à jouer la toupie et ma respiration était passée du souffle brutal au sifflement, du gémissement au cri pour finir par la seule note plaintive d'un chant de mort. Je ne reconnus pas ma voix cette nuit-là qui se répéta douze jours durant, la médecine pénitentiaire croyant que je m'évadais déjà dans la simulation. Depuis, je vocalise souvent l'imitation de cet étrange chant de baleine, à la recherche de ce qui m'était sorti du cœur par la bouche. Le sentiment initiatique de la mort, d'une sensation de ce que j'étais entièrement sans la moindre petite cachette pour planquer le moindre petit secret, même inconscient, de moi-même. La mort elle seule m'apprenait l'amour de l'indulgence et sa nécessité de paix. J'étais un monstre sans larmes d'avoir dit adieu au verbe pleurer. La prison, le seul endroit au monde qui ne me tirait pas une larme. Moi qui, dehors, pleurais devant le montage sentimental d'une scène de cinoche, je devenais insensible tout en restant hyperémotif. Je me sentais comme le rêve incarné d'un

psychanalyste en recherche, porteur de réponses et farouchement autiste.

Mon frère et ma sœur aînée ne m'avaient pas plus rendu visite qu'écrit en prison malgré leurs rapports à la mort. La mienne devant être sans rapport avec l'idée de la leur. Je ne reçus aucune lettre d'eux même après une opération à cœur ouvert, mais, de temps en temps, Marianne et Cie m'envoie des mots de vie et Émilie me salue de loin en loin… de loin en loin… Je vais bien. J'espère qu'elle aussi. Un petit neveu m'est né comme une tentative de réconciliation, mais avec quoi ? Qui ? Je ne suis pas fâché avec le monde et je ne m'oblige plus à être dur avec moi-même. Mon vieux ! De n'avoir plus de Fa-mi-lle, les autres m'arrivaient en foule amicale et, enfin, je vivais perdu avec eux et plus seulement étranger parmi eux.

Dans neuf mètres carrés bétonnés, il m'avait suffi de maîtriser instinctivement, d'une économie de mouvements dans une grande dépense d'espace, ma simple métamorphose par la danse et le chant. Mon cœur rouge repeint blanc cassé, petit bagnard sanguinolent, continue vaille que vaille de battre sa révolution dans sa cage d'os.

Icare déplumé, mais vivant – brouillon, esquisse m'envolant à l'Ombre –, je bluffais le Soleil !

La théorie du ouistiti

Aux pâtes et au riz et… pas d'théorie !

Il ne devait pas avoir la main verte. Les plantes crevaient les unes après les autres tandis que, bizarrement, entre les pavés de la courette poussait joyeusement la mauvaise herbe. Il arrosait quotidiennement depuis bientôt un mois et les propriétaires de la maison qu'il gardait en leur absence seraient de retour dans une dizaine de jours. Ils logeaient dans une maison de ville en plein Paris, dans un quartier populaire. Échange de bons procédés, ils se mirent en symbiose : lui veillait à ce qu'ils ne soient pas cambriolés tout en s'occupant du courrier à leur faire suivre et des plantes à arroser, eux le laissaient jouir un mois durant du magnifique endroit avec autorisation de recevoir. Lui, Joris, était photographe, exposé et reconnu. Elle, Lou, médecin. Parfois sans frontières lorsqu'elle tenait une permanence à l'étranger… en banlieue parisienne. Le cabinet d*'Elle* était au rez-de-chaussée et le labo d'Il, en sous-sol. C'est la photo qui les fit rencontrer Gaël Rémont, n° d'écrou 11092000 T. Joris accompagnait un journaliste qui venait interviewer des taulards.

Éviter qu'en revenant ils trouvent leur appartement sens dessus dessous l'amusait. C'était la première fois qu'il faisait du gardiennage… Pour un ancien prisonnier, on peut dire que c'était paradoxal. Ils l'aimaient bien et lui faisaient entièrement confiance. Jusqu'à hier, ils avaient raison… Jusqu'à ce que Michel le Chabraque téléphone pour lui dire qu'il était dans une merde noire. Il ne pouvait pas faire autrement que de l'inviter à venir se cacher chez les Kayler. *Ses amitiés ayant toujours primé sur ses intérêts – définition exacte de la Mentale* –, c'est tout son malheur qui tenait dans cette maxime. Il s'organisait gentiment sur trois étages,

dormant dans une superbe chambre avec une salle de bains individuelle. C'était la classe ! En revanche, il n'avait pas osé leur avouer son indigence financière. Au début, les premiers jours, il s'était ceinturé au maximum en grignotant, puis il commença à attaquer dans le dur… des œufs. Après les pâtes, il reluqua les surgelés en devinant qu'ils ne lui en voudraient pas… Peut-être auraient-ils un petit pincement au cœur pour leur bouteille de Château-Yvonne. Une seule, il n'était pas un sauvage et il s'était promis en bon ivrogne d'en acheter une autre avant qu'ils ne débarquent. Enfin, la bouteille et le reste, car pour ce qui était du café, du sucre, etc., il n'y avait plus rien… Un demi-rouleau de P.Q. restait et passait de son cul à ses narines ! Plus de mouchoirs. Michel le Chabraque le dépannait, au début, avant d'être lui aussi une main devant une main derrière avec plus que sa bite et son couteau. Gaël l'avait drôlement briefé pour qu'il ne casse rien et ne touche pas à tout. La maison regorgeait de bibelots et il redoutait de devoir expliquer de la casse. Évidemment, Mimi s'était pointé avec ses affaires, deux sacs. Un de fringues et un autre hyperlourd. Son matériel. Il voulut sortir le soir même, mais Gaël, fidèle au poste, veillait. Le voyant se préparer :

— Tu vas où ?

— En boîte, draguer un peu.

— Tu as déjà vu un plombier aller danser avec sa caisse à outils ?

— Non… Pourquoi tu me dis ça ?

— Tu sors pour t'amuser ? Alors tu n'as pas besoin d'être armé !

— Et en cas de problème ?

— Tu évites le problème… Quitte à passer pour un con, un lâche ou ce que tu voudras !

Tôt le matin, Gaël, walkman sur les oreilles en plein soleil, arrosa les plantes tout en se trémoussant entre les gouttes d'eau…

Femme à vovou t'es dans un coup
Et la poule est au – RENDEZ-VOUS ! –
C'est sans espoir, car dans un gang
Il faut savoir tenir sa langue
Sur le trottoir d'la série noire
Y a du rimmel qui s'fait la belle

Les géraniums ressemblaient à des saules pleureurs.

Revenu tard dans la nuit, Michel, dans le salon, discutaillait ferme sur son portable en se penchant par la fenêtre grande ouverte pour capter la conversation. La petite terrasse du rez-de-chaussée renvoya démultiplié l'écho de sa voix. Michel beuglait dans son bigo :

— J'ai plus un lové putain de ta race ! T'as intérêt à m'envoyer la fraîche ou ma parole…

Le voisin, réveillé par les aboiements de Michel, sortant la tête de son cul pour la mettre à sa fenêtre, déconna :

— Tu veux téléphoner de chez moi ?

— Non merci ça va aller !

— Je dors !

— Ben, va te pager !

— J'appelle les flics…

— Si t'as la gueule dans l'anus… pète un coup mon pote ça va t'la faire sortir et t'détendre.

— Quoi ?

— J'te dis qu'si t'arrives pas à roupiller enquille-toi l'clito d'ta doublarde dans l'esgourde et dors sur l'autre… Mais me casse pas les roubignoles !

Gaël rappliqua en vitesse expliquer au bonhomme qu'on ne captait pas de l'intérieur et qu'il pouvait aller se recoucher auprès de sa vieille avec la garantie qu'il n'y aurait plus de bruit. Sa réaction était disproportionnée avec le bruit fait par Michel qui, se retournant sur et vers Gaël avec sa gueule des

mauvais jours, celle qu'il avait quand il faisait son âge – ce qui voulait dire : quarante-deux ans dont quinze de prison –, âge se chiffrant à quinze ans de violence et de cruauté totale et dont le mélange des deux, de ce qu'il avait subi et fait subir, lui sculptait une gueule cassée de l'intérieur, mais visible de l'extérieur tant il était livide. Gaël s'empressa de désamorcer Michel en lui conseillant de ne rien faire pour ne pas le foutre dans la merde vis-à-vis des gens hyper-chouettes à qui il rendait service :

— S'il a parlé comme ça, c'est qu'il nous a pris pour les larbins de service !

— Ouais, mais qu'est-ce qu'on en a à foutre de ce mec à la con ? De ce qu'il pense ? On s'en tape !

Il essayait de la lui faire bouddhiste en lui fourguant à bas prix un dicton du style :

— Chez nous on s'embrouille jamais avec les caves puisqu'on a rien à leur prouver !

En regardant bien Michel dans les yeux, Gaël sut que l'autre connard ne devait plus gaffer pour sa propre santé. Michel l'avait dans le nez ! Michel avait une dent contre ce mec. Michel avec une canine dans la narine devenait un véritable anthropophage ! Comme il fallait arrondir les angles, Gaël commença à faire des sourires en balançant le bonjour Ricoré à l'autre trompette de voisin. Il ne répondait jamais, mais, comme avec les femmes qu'on finit toujours par baiser à l'usure, l'irascible voisin se dérida peut-être sur les conseils de son épouse et, peu à peu, répondit par un salut grognon, puis bougon et enfin sociable.

En Cour d'Assises, Gaël avait appris à ses dépens que le voisinage pouvait virer témoignage et, comme les loyers, il y avait toujours des charges en plus. Ses voisins étaient venus à la barre expliquer qui il était d'après ce qu'ils avaient lu dans les journaux le jour de son arrestation et la veille de son procès. Bref, ils avaient transformé ses pets en coups de

calibre, ses rots en menaces de mort et pour ce qui était de la musique un peu trop forte, ça ne pouvait être que pour couvrir les hurlements d'une pauvre jeune fille mineure subissant un viol collectif. Depuis, il faisait attention à ne pas dépasser les bornes de l'incivilité.

Dans la pièce du haut, Michel, le nez à la fenêtre, enviait le voisin qui faisait un barbecue sur son morceau de terrasse. Son ventre et celui de Gaël commencèrent une discussion qui venait du fond des âges. Les gargouillis intestinaux de l'un répondaient à l'instrumental caverneux de l'autre. Michel faisait les cent pas comme en taule lorsqu'ils attendaient la gamelle sauf que là, tous deux savaient qu'elle n'arriverait pas. Pour se distraire, Michel ouvrit son sac à ferraille. Ils échangèrent un regard et, fatalement, hochèrent positivement la tête. La réinsertion virait clochardisation et dans un appartement aussi somptueux ils trouvaient hard de n'avoir rien à bouffer. Michel venait de dépenser ses derniers deniers dans un paquet de pâtes qu'ils aspirèrent à la cuisine sans beurre ni huile.

— Ils reviennent quand ?

— Après-demain.

— Il y a un supermarché en face.

— Et alors ?

— Si on se le tape demain… On quitte le quartier le jour où ils reviennent.

— Et alors ?

— Alors… Alors, le braquage fait on se terre direct ici… Personne pensera qu'on est en face. On passe la nuit et à six heures on décarre dans la foule des prolos du premier métro. Ni vu ni connu.

— Et on prend quoi ?

— Il y a dix caisses.

— Dix caisses à deux ?

— Tu vois quelqu'un qui pourrait taper avec nous ?

— Non.

— Alors dix caisses à deux ?

— Ouais.

Michel et Gaël tombèrent d'accord pour éviter de mettre en pratique la théorie du ouistiti :

— Tu vois, il faut une sorte d'amphore avec une anse et dedans les chasseurs d'Amazonie te collent un fruit blet…

— Pourquoi pourri ?

— Ben pour qu'y coince un max… Comme ça le ouistiti il se fait piéger par son pif et il descend de l'arbre ! Là, dans l'ouverture, il a pile la place de glisser sa pogne et il chope le fruit…

— Il le boulotte et il se casse…

— Mais non Ducon ! L'amphore est attachée à un arbre avec une corde et une fois qu'il a serré son poing sur le fruit il peut plus retirer sa main. Elle passe plus dans le goulot… Tu piges ? Là, les chasseurs le cueillent comme un pauvre mec !

— Pourquoi il lâche pas le fruit ?

— Pourquoi nous, la dernière fois qu'on s'est fait gauler… on n'a pas lâché l'oseille ?

— On avait les mains dans le coffre !

— Hé oui mon pote… Comme le ouistiti.

— Tu veux dire qu'il faut savoir décrocher ?

— Si tu veux pas finir au zoo ? Oui mon pote.

Michel, après avoir taillé la moustache, le bouc et rasé la tête de Gaël dans la salle de bains, s'occupa de lui en fredonnant :

J'ai pris un taxi à Paris
Le driver n'était pas d'ici
Un mec à bacchante et à bouc
Look à press-book
De Martinique ou de Guadeloupe
Qu'est-ce ça peut foutre
Déjà cinquante balles au rongeur
Et plus que trois dans mon chargeur…

Pendant qu'il se grimait, Gaël sortit arroser les plantes en faisant un coucou au voisin. Ils étaient à table avec leurs invités et les bouteilles s'agglutinaient dans des *« À la tienne ! À la mienne ! À la nôtre ! »*. Très vite, il retourna dans les entrailles de son palais de misère. Michel était prêt. Dans la garde-robe de Joris, il s'était dégotté un manteau qui lui tombait jusqu'aux pieds :

— Avec ce soleil dehors, tu crois pas que tu vas attirer l'attention ?

— On s'en fout puisque dès qu'on entre on braque direct !

On a beau se faire des promesses, distribuer sa parole *en veux-tu en voilà*, jurer sur l'honneur et signer des tas de *lu et approuvé*, faire des longues listes de résolutions pour le nouvel an, la réalité c'est la réalité et fermer les yeux dessus ne sert à rien. La vérité étant qu'à l'heure actuelle on ne pouvait plus tendre la main pour mendier – une p'tite pièce s'il vous plaît ! –, louer son cul pour se prostituer – tu viens chérie ? –, lever le poing pour se révolter – terroriste – il ne restait qu'un sauve-qui-peut général dans le désordre politique qui mettait de l'ordre en criminalisant tout et tous, mendiants, putains et squatteurs. Le mot d'ordre *mort aux cons* s'étant métamorphosé par un *mort aux pauvres* mondial, il ne restait plus aux pauvres cons comme Michel et Gaël qu'à tenter leur chance en retirant de la mondialisation le fruit pourri du capitalisme : l'assistanat ! Leur revenu d'insertion d'ex-détenu, soit 228 euros 67 centimes mensuels, ils pouvaient se le carrer profond ! Et les deux n'avaient plus le temps, pour

cause de famine frôlant la non-assistance à personne en danger, d'attendre de se faire Rémi, Sédic et Smig comme amis et relations sociales. Ils avaient payé leur dette à la société qui, par le biais des ministères de la Justice et de l'Intérieur, avait déclaré une guerre socio-économique perdue d'avance et, aujourd'hui, Michel et Gaël marchaient droit vers des mines anti-personnel qui leur sautaient à la gueule dix ans après avoir signé la paix des braves… cons ! À une époque, Iléon[1], le grand manitou de l'ombre, les qualifiait d'apaches ? Ils allaient leur en foutre, de la hache de guerre à grands coups de fer rouillé dans la bobine. Iléon les voulait soumis, comme morts d'euthanasie sociale. On allait voir ce qu'on allait voir. Mimi ne coupait pas trop aux délires politiques de Gaël et lui assena sa phrase préférée pour le remettre dans la révolte des gueux, des preneurs de Bastille, des bouffeurs de feu et avaleurs de grilles :

— La politique mon pote ? Il y a ceux qui en vivent et les imbéciles !

— T'as pas tort !

— Tu vois, les politicards vont jusqu'à t'extraire ton ADN de la carcasse… Te dire, ils vont le prendre à tout l'monde.

— Bah, ils le veulent au cas où y ait besoin d'un test de paternité pour savoir qui leur a fait un p'tit dans l'dos à ces enculés.

D'une idée à un concept, ils allaient essayer de vivre de la politique du pire :

— Bon. On retapisse d'abord ou on y va à la sauvage ?

— Let's go !

Les deux entrées du supermarché Casino étaient surveillées et gardées par un duo de grands Blacks baraqués, brassard rouge d'agents de sécurité sur le biceps, se la jouant physionomistes de… casino. Ces deux vigiles semblaient de vraies terreurs lorsqu'ils demandaient aux jeunes clients

étrangers d'origine française d'ouvrir leur sac. Mimi passa en prem's devant eux, les dépassant d'un pas tandis que Gaël en deuz' le suivait ; il se retourna en faisant voler les pans de son grand manteau pour apostropher le plus proche de lui, tandis que dans le même mouvement Gaël attirait l'attention de l'autre chien de garde. Les deux malabars tournant de concert la tête, l'un vers Gaël l'autre vers Mimi, les crosses des flingues, dans une belle chorégraphie, éclatèrent leurs mâchoires sans aucune sommation. Les belles dents blanches valdinguant aux quatre coins du supermarché, ils ne tombèrent pas, mais, tenant leur bouche en baragouinant que les deux malfrats étaient les bienvenus, ils s'allongèrent d'eux-mêmes au sol en planquant leur tronche sous les caddies. Mimi n'hésita pas à distribuer tout autour de lui à coups de crosse et à tour de bras des I.T.T. en veux-tu en voilà pendant que Gaël commençait à faire les caisses en braquant d'une main tandis que l'autre réglait la circulation des caddies pleins à craquer vers EXIT, poussés par des ménagères gloussant des excuses de ne pas régler leurs achats, mais promettant au gérant de revenir payer lorsque la conjoncture serait plus favorable. Les jeunes garçons et filles, habitués à se faire prendre pour une canette de bière sous leur blouson, se tapaient joyeusement les vitrines d'alcool et, se foutant de la gueule des vigiles, sortaient avec des :

— Merci m'sieur…

— Aux amis, aux absents et à ceux qui sont morts de soif ! Tchin et santé ! gueulait Mimi aux gamins qui prenaient de quoi assurer la soif d'une clientèle de discothèque des Champs-Élysées.

Gaël en était à la sixième caisse, à bousculer verbalement le gérant du Casino qui lui-même hurlait à la caissière tétanisée de tout donner, lorsqu'un crachat de ferraille arrosa Mimi en pleine face. Un caissier kamikaze les bombardait à coups de pièces de cinquante centimes, un et deux euros en se protégeant derrière sa caisse. Dans l'énervement, une balle le toucha à la cuisse. Il continua ses envois de monnaie jusqu'à

ce que la bastos de Mimi le mouche à l'épaule. Ce connard continua ses lancers hallucinants, obligeant Mimi et Gaël à le fusiller littéralement. Semant le butin sonnant et trébuchant, le joueur d*'au plus près du mur*[2] s'écroula enfin dans l'hystérie collective. Mimi à quatre pattes récupérait les pièces tandis que Gaël hurlait de décrocher :

— J'y crois pas !

— Un chasseur de ouistitis mon pote ! On est tombés sur un braconnier de ouistitis…

Ils firent le deuil des dernières caisses et, en partant, Mimi décocha *un* coup de pompe au gérant qui tentait de le ceinturer, galvanisé par l'incroyable courage du citoyen employé. Ils commençaient à sortir quand les voitures de police suivies des cars du même nom déboulèrent toutes sirènes hurlantes sur l'avenue. Les jeunes rats spécialistes de l'étalage s'égayèrent dans toutes les directions, ce qui permit à Mimi et Gaël d'effectuer la dangereuse traversée de la double avenue et de se réfugier entre la porte cochère et la grille de sécurité donnant sur la cour de leur planque. Les flics devaient courir après les mômes et tourner comme des girouettes pour deviner qui avait braqué quoi. Mimi et Gaël, essoufflés, traversaient la cour, sans hâte, saluant les voisins qui cherchaient à comprendre les causes de l'insurrection révolutionnaire de ce bon quartier populaire. Au bout de son bras, le sac contenant l'argent inquiétait Gaël par sa légèreté. Ils passaient juste devant le voisin caractériel lorsque derrière eux une voix hurla :

— Arrêtez-vous ! Police !

Retenus par la grille dont ils n'avaient pas le code d'entrée, les flics, bras tendus entre les barreaux, braquaient Gaël et Michel. D'autres appuyaient comme des fous sur les interphones dans l'espoir qu'un malade mental leur ouvre. Mimi croisa les yeux du voisin qui comprit de suite que sa proposition de téléphoner de chez lui était enfin acceptée :

— Viens par là, enflure !

Mimi l'attrapa par le col et le planta devant lui. Sortie protéger son homme, la femme se retrouva dans les bras de Gaël. La grille s'ouvrit. La cour était divisée en petits lots individuels et chacun abritait son pré carré délimité par des haies de hautes plantes vertes et de joncs chinois. La visibilité était mauvaise pour la police, mais cela profitait aux preneurs d'otages qui, sans se concerter, refluèrent vers l'appartement des Kayler plutôt que sur celui des voisins dont la topographie leur était inconnue. Gaël gardait les otages alors que Mimi cavalait jusqu'au troisième étage fermer toutes les issues. Fenêtres, Vélux, rideaux. Puis Mimi et Gaël réfléchirent à la suite des événements. Michel désigna l'homme :

— S'y faut en buter un pour s'arracher… ce sera çui-là !

Grave problème. Ni Mimi ni Gaël n'avaient de sang (d'innocents) sur les mains. Des gueules cassées ? Oui. Des tordus à vie ? O.K. Des traumatisés ad vitam æternam ? D'accord. Mais des vrais morts… non. Même l'autre abruti qui les avait agressés avec sa tirelire continuait à vivre. Au mégaphone, les flics l'annonçaient comme une bonne nouvelle pour marchander la reddition immédiate afin de leur éviter la réclusion criminelle à perpétuité pour, somme toute, se contenter de la bagatelle d'une vingtaine d'années. Mimi connaissait le droit comme Gaël la politique, au moins les bases. Avec leurs pedigrees, auxquels s'ajoutaient un hold-up avec coups de feu, violences et prise d'otages, ils éviteraient la perpète, mais approcheraient, au jour du procès, des trente ans incompressibles dont dix-huit de sûreté. Inimaginable de purger une telle peine… pour les 10 366 euros 53 centimes que Mimi venait de partager en deux liasses. À peine de quoi payer les avocats au cas où les poulets ne feraient pas une saisie directe.

Qui des deux déclencha le fou rire qui s'ensuivit, ni l'un ni l'autre ne put le dire. La certitude fut le flip du couple :

— Nous sommes des artistes ma femme et moi.

— Et alors ? Nous aussi…

— Nous faisons du théâtre en prison…

— Et alors ?

— Eh bien, on connaît bien *les gens comme vous* et nous n'avons rien contre vous… Vous nous êtes plutôt sympathiques.

— Ah ouais ? Vous êtes des T.T.S. !?

— Pardon ?

— Des Thénardier du Théâtre Social… Vous gamellez sur la prison et vous vous payez des lofts avec les subventions ?

— Hein ?

— Ouais, vous faites la chasse aux pauvres dans la grande réserve sociale de la misère et après la capture affective, quand les malheureux vous ont à la bonne, vous les exhibez dans les zoos humains que vous appelez M.J.C. C'est ça ? Et hop ! des salaires pour vous et des cachetons pour les intermittents ringards qu'ont jamais bossé ou castiné sur leur seul talent !

— Quoi ?

— Ouais, vous pacifiez les pauvres et vous niquez leur révolte, avec votre culture de merde !

— Vous êtes fous !

— Tu crois ? Non, on est sains d'esprit mon pote et moi… La preuve.

Mimi embrassa la situation d'un large mouvement circulaire de la main et de la tête :

— Tu connais la théorie du ouistiti ?

— Pardon ?

— Dis-y mon Gaël.

Gaël, dents serrées, nez à la fenêtre, l'expliqua sans se retourner, mais, malgré la tension, ne put s'empêcher de

sourire quand Mimi gronda :

— Ben, tout fruit pourri qu't'es, j'vais pas t'lâcher…

Gaël gambergeait à toute berzingue et son cerveau bouillant ne trouvait pas d'issue. La femme tenta de s'humaniser façon syndrome de Stockholm :

— Je m'appelle Nicole et mon mari Jean-Pierre, nous avons des enfants, vous savez… Et des petits-enfants…

— Vos gosses et p'tits-gosses vont être jouasses d'hériter.

— Vous nous menacez de mort ?

— J'menace jamais les lapins tocards ! Les lions oui, mais pas les lapins. Pige bien ça petit… T'es une trompette et moi un saxo ! O.K. ?

— Vos gueules ! lança Gaël avant même d'entendre le bruit sur le toit.

Ils se savaient cuits malgré la solidité des Vélux. D'un air misérable, ils regardaient les flingues et les deux chargeurs pleins à ras la gueule. Pas avec ça qu'ils allaient tenir un Fort Chabrol. Jean-Pierre, timidement, leur rappela les civilités d'usage avec le souhait de ne pas abuser plus longtemps de cette hospitalité. Mimi le bâillonna.

Le mégaphone des flics grésilla puis la voix de Joris Kayler s'adressa directement à Gaël :

— Gaël ? C'est moi Joris… Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu fais ? Qui est avec toi ?

L'interpellé se sentait drôlement dans la merde et penaud. Il pouvait tenter une sortie avec les otages, mais, franchement, il ne le sentait plus. L'image de Newman et Redford lui traversa l'esprit et il fit un pauvre sourire à son pote Michel qui le lui rendit en murmurant :

— S'en sort parfois le ouistiti ?

— Non. Mais des fois il se débat tellement en mordant… qu'il en crève.

— Alors il s'en sort quand même ?

— En quelque sorte… Avec les honneurs.

— Moi, la zonzon à mon âge elle me dit pas grand-chose… Et j'suis évadé. Alors le quartier d'isolement, très peu pour moi ! Ils te tuent la vie là-d'dans.

— Et moi, je vais pas pouvoir affronter la déception de mes potes proprios.

— Alors ?

— Ben moi j'vais sortir arroser les plantes de mon copain.

— Ben j'viens avec toi !

— Bon, on va faire la révolution avec des fleurs ?

— Ouais, si c'est des orties et des cactus !

Mimi prit l'otage devant lui et, à la fenêtre, hurla qu'ils sortaient. Dans la cour, les joncs chinois qui faisaient la gueule allaient prendre un sacré coup de bambou. Gaël posa la main sur l'épaule de Mimi en secouant la tête, navré pour lui ; il détacha Jean-Pierre pour l'éloigner de lui :

— Sans eux mec.

Mimi hocha la tête, se mordit les lèvres et croisant leurs regards Gaël sut qu'il méritait son surnom de Chabraque (le fou) :

— J'arrose à droite et toi à gauche ?

— O.K.

— Vous les connards, planquez-vous à la cave et faites-vous aussi petits que possible, *capito* ?

Le couple tenta une fois de plus de se faire duettistes d'un mauvais sketch, lui profileur et elle psychologue, quand Mimi les coupa net en leur disant que d'en bas, bien tranquille au sol, on évitait de donner des conseils au funambule sur son fil pour le guider en lui disant de faire un petit pas à gauche ou à droite ! Mimi rajouta que lorsqu'il voulait savoir ce qu'était

l'océan, il préférait le demander à un marin en pleine tempête plutôt qu'à un touriste sur la plage, huilé et planqué derrière ses lunettes de soleil. Bref, Mimi les invita à fermer leur clairon et à se mettre en planque. L'homme et la femme allèrent se transformer l'un en hérisson l'autre en tatou dans le labo photo de Joris au sous-sol. À la guerre ? Aux abris !

— Attends une seconde, s'il te plaît…

Mimi fila dans la cuisine et, une fois de retour, il hocha la tête pour que Gaël ouvre la porte. Dès qu'ils furent sur le seuil, tout le monde arrosa. Étrangement, en prenant du plomb dans tout le corps, Gaël se sentit pousser, grandir. Mimi le Chabraque s'écroula, calibre au poing, un rictus aux lèvres laissant voir ses dents de loup… De l'autre main, il tenait un vieux kiwi décomposé qui roula dans la mauvaise herbe.

Piégé par son nez qu'il suivait immanquablement, le petit singe amazonien descendit prudemment de son arbre… *« Fais gaffe petit »*, lui avait soufflé Gaël du temps où il était légionnaire en Guyane.

---

1. Ils et On, les grands coupables politiques d'après les mécontents sociaux.

2. Le jeu *au plus près du mur* consiste à se placer à dix mètres d'un mur et de jeter des pièces de monnaie contre. Celui des joueurs dont la pièce est *au plus près du mur*, empoche toutes les autres.

Le Maître des mots
(Dehors)

À Danielle…

Sans aucune perversion en tête, il était tombé en amour de la petite fille avec cette idée fixe de l'adopter envers et contre tout. La mère d'abord, classique, il commença par elle à la sortie de l'école. Il l'attendit très ouvertement et, pour ne pas avoir d'ennuis ou attirer une malsaine attention, avait préalablement discuté avec Madame la directrice de l'école maternelle puis, confidence sous le sceau du secret, l'avait mise au courant de la situation du père.

La petite Élise venant de fêter ses quatre ans, ils firent doucement ami-ami sous l'œil attendri de Jeanne la maman. Il n'en était pas encore à l'accompagner au jardin ou à la piscine, mais il ne désespérait pas d'arriver à ses fins.

Maternelle, Jeanne instinctivement inquiète se questionnait, mais, vite rassurée, abandonna ses doutes lorsque Madame la directrice qui avait tout de même la charge de trois écoles en une se porta garante de l'étrangeté de cet homme gratuitement attentionné.

Une sorte de cadeau du ciel. Une de ces rares rencontres qu'offre parfois la vie dans un de ces rendez-vous à ne pas manquer.

De par sa fonction et la confidentialité de leur échange, Madame la directrice taisait le motif de l'attachement de l'homme vis-à-vis de la fillette, mais, sûre d'elle, donnait son aval à la relation. Presque une bénédiction. D'ailleurs, elle scrutait le trio avec une tendresse de vieille fille marieuse.

Cet homme de cinquante ans environ, très grisonnant, mais impeccablement coiffé, toujours bien habillé de costumes dans les tons pastel, venait deux-trois fois la semaine discuter avec Jeanne un petit quart d'heure avant la sortie de l'école sans jamais oublier une confiserie ou un petit jouet pour Élise. Il prétextait la fréquentation d'un coquet petit café voisin pour légitimer sa présence. Jeanne l'en remerciait avec de fausses timidités et, parfois, ses lèvres s'avançaient vers lui dans un soupçon de baiser qui n'était qu'un désir de dire, d'avouer quelque chose d'aussitôt refoulé.

Elle ne le trouvait pas beau, mais il lui inspirait une solide confiance depuis peu. Son regard surtout. Il posait sur elle et sur son enfant des yeux francs, sans ambiguïté, responsables, presque froids parfois, dans un oubli total de lui-même lorsqu'il était entièrement à son écoute. Elle restait très intriguée, mais n'osait jamais lui poser des questions directes bien qu'il semblât plutôt ouvert à tous les sujets.

Son côté bonhomme aussi atténuait cet aspect respectable de… célibataire ? Il ne portait pas d'alliance. Jeanne le dépeignait en veuf. Le visualisait seul dans la propreté d'un petit intérieur au carré. Elle l'imaginait même policier bien qu'il ne le fût pas. Il dégageait une force semblable à un bouclier de l'ordre sous lequel il abriterait les autres.

Jeanne aurait aimé qu'il fasse le premier pas en la questionnant même à demi-mots, mais jamais il ne s'immisça dans sa vie privée ni ne l'invita dans la sienne. Pourtant, elle avait gros à confier depuis plus de trois ans. Ce papa absent. Le papa d'Élise, un secret emballé de honte.

La première fois qu'ils se serrèrent la main sous l'arbitrage de Madame la directrice, elle avait murmuré :

Jeanne…

Il avait répondu dans un geste d'illusionniste qui salue, tant ce fut bref et joliment fait :

— Monsieur Paul.

Monsieur Paul fit un caillou de papier de la lettre lue et l'écrasa dans le fond de la corbeille d'un geste dur, impitoyable, comme pour noyer le courrier ou l'enfoncer dans la gorge de celui qui l'avait écrit avec pourtant tout l'amour possible.

Monsieur Paul, vaguemestre de la Maison centrale, était en charge depuis douze ans de la censure de la correspondance des détenus. Celle qui entrait comme celle qui sortait. C'est dans une de ces enveloppes qu'il avait rencontré la petite Élise. Il se lavait soigneusement les mains, se les manucurait aussi, tant il respectait sa fonction et son devoir. Il ouvrait délicatement le courrier même les jours d'affluence pour ne pas froisser les pétales d'une amoureuse fleur séchée ou la fragilité d'un dessin d'enfant, ou encore ne pas marquer d'empreintes grasses les photos de famille ou les nus des amantes sur papier glacé. Surtout, ne pas égarer ou confondre les destinataires des timbres joints aux lettres. Ce jour-là, il avait senti, sous la palpation d'une enveloppe ouverte délicatement de son très beau coupe-papier d'ivoire personnel, la rigidité soit d'une carte postale soit d'une photographie.

Étaient alors apparus les cheveux, le front, les yeux, le nez, la bouche souriant de travers et le petit menton farouche d'Élise. Un sage portrait scolaire… Après l'avoir longuement regardé, pour la première fois de sa vie professionnelle qui en avait tant vu et lu, d'impensables larmes lui piquèrent les yeux.

C'est à ce moment précis, sans se l'expliquer lui-même, qu'il prit l'épouvantable décision de ne pas remettre cet envoi au papa prisonnier. La corbeille, sa bouche de gourmande bien ouverte, semblait sourire.

Monsieur Paul venait de se découvrir un talent de faussaire lorsqu'il répondit à la fillette qui demeurait avec sa maman à huit cents kilomètres de la prison où il officiait.

Jeanne a parlé. Ouf. Elle a dit la chose simplement :

— Mon mari est en prison à vie ou c'est tout comme.

C'était sorti tout seul et il l'avait consolée avec le geste le plus tendre qu'un homme puisse avoir, en prenant Élise sur ses genoux. Une façon de dire « je suis là ». Une manière de les protéger toutes les deux. Élise rapportait les dessins de son papa avec un très beau portrait d'elle d'après photo que le peintre de la prison avait fait pour ses huit ans. Jeanne raconta sa lassitude de femme et de mère :

— C'est dur.

— Je comprends.

Monsieur Paul entendait tout et bien que l'univers carcéral fût loin de lui, il semblait étrangement, intuitivement tout en connaître. Cela fascinait Jeanne, cette compréhension rapide de ce monde parallèle alors que la grande majorité des citoyens ne savaient même pas ce qu'était la réalité d'une garde à vue dans un commissariat. Monsieur Paul apprenait vite et elle lui raconta le hold-up, l'arrestation, la presse, le procès et l'horrible condamnation. L'amputation. Oui, elle pensait à la victime et son mari…

— Franck.

… aussi et même si la chose paraissait choquante, elle ne démordait pas de l'idée que seules les familles de la victime et du coupable ainsi que l'assassin pensaient tous les jours à la personne… décédée.

— Tenez, demandez à un magistrat le nom des victimes de telle ou telle affaire. Il se souviendra du condamné, mais pas d'une victime qui n'a pas été médiatisée. Dix, quinze ou vingt ans après, il ne connaît plus que le nombre de ses victoires, des têtes tombées. Président, assesseurs et jusqu'au procureur, tous pareils !

Monsieur Paul acquiesça en pensant au peintre avant son jugement. Il peignait une fresque à la maison d'arrêt sur le mur menant au parloir afin d'égayer le côté familles et visiteurs, quand un avocat le regardant peindre l'interpella :

— Excusez-moi, mais je vous connais vous ?

— Oui Maître, vous êtes mon défenseur…

Commis d'office, il ne l'avait jamais visité en prison, juste vu une fois l'an passé chez le juge d'instruction avant l'incarcération, il l'avait tout simplement oublié… pour vingt ans.

— C'est un très beau tableau, Lise.

C'est mon papa qui l'a fait pour moi.

Il l'appelait Lise pour ne partager avec personne le plaisir de dire son prénom. À Jeanne, il proposa :

— Je peux faire quelque chose ?

— Vous faites déjà beaucoup, Monsieur Paul… en étant notre ami.

— On va au cinéma ?

Jeanne et Monsieur Paul fixèrent le bout de chou et, souriants tous deux, se levèrent. Il y avait un très beau dessin animé qui passait à la séance de quatorze heures. L'histoire d'un petit singe dressé et d'un handicapé dépendant de lui. Monsieur Paul avait déjà offert la peluche et le masque du singe. Elle les prit tous les deux par la main, chacun d'un côté, ses deux grands handicapés. Sur son visage elle portait son masque. Monsieur Paul aussi.

Élise éteignit d'un seul souffle les dix bougies et ouvrit ses cadeaux. Son papa lui avait fait parvenir, par la grâce du catalogue de La Redoute, un bureau d'enfant tout équipé avec un ordinateur rudimentaire pour l'initier à l'informatique. Le tout payé par correspondance et en mandat cash. Ravie, elle battait des mains en regardant Monsieur Paul à quatre pattes en train de lire le descriptif du montage, outils en mains et vis éparpillées autour de lui. Élise, la figure barbouillée de gentillesse, s'épanouissait d'un sourire en couvercle de pot de confiture.

Jeanne préparait le repas d'anniversaire pour eux trois. Elle savait enfin ce que faisait Monsieur Paul dans la vie. Jamais elle ne l'aurait cru rentier et vieux garçon endurci.

— Tout ceci coûte.

C'est comme cela qu'elle avait eu le fin mot de l'histoire. Cette question d'argent qui la gênait quand il lui rendait visite avec des cadeaux pour l'une et l'autre ou une invitation à sortir dans des endroits sympathiques.

— Des actions. Un héritage familial. J'ai arrêté de travailler pour faire fructifier. Voilà.

— Alors vous êtes riche ?

— Sans famille, un homme n'est qu'un miséreux. Vous, vous êtes riche.

Ce soir-là, cette nuit-là, il resta dormir sur le clic-clac du salon.

Un matin, il la trouva debout, blanche dans sa sortie de bain. Bouche ouverte, les yeux dilatés. Une lettre dans la main. Un formulaire plutôt. Non, une lettre officielle. Il se leva, maladroit, et sans la quitter des yeux, il la rejoignit et prit le document en même temps que sa main, le tout dans la sienne. Elle ne lâchait pas la feuille. Il la prit. Retourna vers la table de nuit pour prendre ses lunettes. Il les mit sur son nez et le reflet des verres lui donna un regard brillant de plaisir, un pétillement, un scintillement causé par l'éclat de lumière. Jeanne ne s'arrêta pas à cette image fugace. Elle pleurait sans bruit, sans bouger, elle pleurait sans vivre. Elle se vidait et plus elle se vidait plus elle semblait emplie de bonheur, dans tout son malheur la joie perçait sa route jusqu'à son cœur, son cerveau. Elle perdit connaissance d'émotion, presque de commotion, lorsqu'un flash lui fit comprendre l'insoutenable vérité : Franck et elle en avaient fini de souffrir. Jeanne agonisa à cette minute, morte dedans. Élise en revanche allait vraiment commencer à prendre le relais.

Monsieur Paul ôta ses lunettes :

— Pendu ?

La lettre était signée du procureur de la République. Du directeur de la Centrale. Une lettre collective des codétenus accompagnait la missive. On avait interdit une quête entre eux pour l'achat d'une couronne. La solidarité étant strictement interdite par le règlement qui l'apparentait à du trafic, les condoléances seules avaient été autorisées. L'argent des détenus devant servir – d'abord ! – à l'économie de la taule et le surplus au remboursement des victimes.

Élise, toute chaude de sommeil, apparut sur le seuil de la pièce, bâilla :

— Papa m'a écrit ?

Elle vit sa mère par terre, entre les lits à une place de la chambre conjugale.

— Mademoiselle Élise Saltony ?

La jeune femme regarda les deux papys qui l'encerclaient sur le palier de son immeuble. Elle n'eut pas peur. Elle les fixait simplement, en se demandant mollement le pourquoi de leur présence. Qui ils étaient et ce qu'ils lui voulaient avec cet air d'avoir tous les deux cent ans. À sa droite, un pied de vigne à crinière blanche devancé par deux yeux extraordinairement bleus illuminant des ravines de rides profondes. La bouche ne pouvait pas se fermer tant ce qui semblait un dentier était trop grand pour elle, comme si un dentiste l'avait chaussée d'un 45 buccal au lieu d'un 40, l'ivoire plastifié apparaissait donc entre les lèvres. L'autre, jovial, édenté, chauve, sur des jambes torses dandinait un maigre corps ratatiné, mais son regard aussi avait ce quelque chose des pierres précieuses incrustées dans les statues des divinités anciennes, des civilisations oubliées. Élise se ravisa. Ces deux petits vieillards n'étaient pas centenaires, mais millénaires. Ces quatre yeux qui la fixaient avec l'éternité passée et à venir du monde avaient vu l'Antiquité. Socrate et Diogène avaient été leurs étudiants. La

baguette chauve, de sourcier ou de chef d'orchestre, prit la parole pour répondre au « Oui ? » d'Élise :

— On peut vous parler ?

— C'est ce que vous faites, non ?

— Vous parler… parler ! Vous comprenez ?

— Heu oui, mais…

Le Merlin à lunettes poussa doucement son collègue chenu :

— Je m'appelle Mazur, Bernard Mazur, et mon ami Philippe, Philippe Debez. Voilà, nous avons quelque chose à vous remettre en main propre et nous voudrions discuter avec vous…

— Je suis poète…

— … Et moi peintre.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, nous sommes des artistes…

Élise se mit à sourire en ouvrant sa porte :

— Je n'ai pas beaucoup d'argent liquide, vous savez…

— Elle croit qu'on est des mendiants ?

— Ouais, elle nous prend pour des chiffons.

Debez prit sa voix la plus douce et Mazur son regard le plus tendre :

— Nous venons vous parler de votre papa…

— Franck Saltony.

Élise lâcha un « Ppapap ? » qui l'étrangla.

— Votre papa il a, comment dire ?

— Balancé une bouteille à la mer !

— Voilà, enfin, une lettre…

— C’est vrai y avait pas de boutanche !

— Fait soif hein ?

Après s’être assise avec eux dans le salon, Élise se leva d’un bond en s’excusant et leur proposa à boire. Elle n’osait pas leur demander la lettre et eux n’osaient pas la lui donner. Mazur fixait un tableau accroché au mur, un joli visage de gamine :

— Bonne patte le peintre. C’est votre fille ?

Élise s’amusa un peu. À quarante-huit ans, elle n’avait pas changé au point qu’on ne la reconnaisse pas. Elle pouffa et dit en même temps que Mazur s’exclamait : « C’est moi ! » En chœur. Le silence dura peu.

— C’est vous quoi ?

— Ben, le peintre… C’est ma paluche !

Il se levait déjà et trottinait pour voir le tableau de plus près. Oui. Ça y était. La commande de Monsieur Paul qui lui avait apporté une photo… Il y eut un blanc. Mais non c’est Franck qui… Pourquoi Monsieur Paul aurait-il payé cinq cents balles pour ?… C’est donc Franck qui lui avait donné la photo… Il se retourna, troublé, perplexe, et n’osa rien dire. Elle lisait. Debez tournait une cassette audio entre ses doigts :

— Vous avez un radiocassette ?

Elle tendit la main en direction d’une chaîne laser sans lever le nez, absorbée par sa lecture. Debez mit son tube intra-muros dans l’appareil sans monter le son, d’outre-tombe sa voix de galérien ressuscita :

Surtout, sois-en certain
Je ne laisserai rien
De c’qui fut ma raison
Durant tant de saisons
Juste avant de partir
Juste avant d’en sourire
C’est aux flammes qu’iront

Tes photos mon garçon
...
Mon gamin mon amour

Elle releva la tête. Ses yeux étaient secs. Son visage dur. Elle expliqua que son papa, dans sa lettre d'adieu, lui disait son amour et lui demandait pardon de ne pas avoir continué à lui écrire quand Jeanne l'avait quitté, mais que c'était mieux ainsi. Qu'elles fassent leur vie toutes les deux, il l'acceptait et le comprenait. Il disait avoir cessé de lui écrire lorsqu'elle avait sept ou huit ans, alors qu'elle recevait une lettre de lui tous les jours, et ce jusqu'à celui de son suicide lorsqu'elle fêtait ses dix ans. Jeanne lui écrivait deux fois par semaine et elle ne l'avait ni quitté ni trompé même lorsqu'il ne répondit plus du tout, lui interdisant dans une lettre de rupture de venir la voir et la menaçant même de refuser la visite si elle se déplaçait. Jeanne adultère ? Jamais de la vie ! Même pas en rêve ! Elle n'y comprenait rien.

Debez et Mazur fouillaient leurs souvenirs, l'un montant au grenier de sa mémoire en levant la tête, l'autre descendant dans les caves de ses archives en matant ses pieds. Debez questionna :

— Comment il s'appelle ce mec qui devient amnésique, là ?

— Alzheimer.

— Voilà ! J'suis un peu Alzheimer, mais je me souviens bien que ton papa il filait un mauvais coton ; pourtant, jamais entendu qu'y se soit suicidé…

— Ouais, y s'est fait buter par Mario l'Rhino avant La Frite !

— Ouais.

— Aux douches !

— Ouais. Mario l'a accusé d'avoir violé sa mère et d'avoir bouffé Tarzan… Fils de pute.

— On a voulu témoigner contre l'système, mais…

— Personne nous écoute en zonzon !

Élise chancela :

— Je ne comprends rien. La lettre officielle de son suicide… Mon beau-père s'est occupé de tout… Enfin pas mon beau-père, mais un ami de la famille. Je ne comprends pas. J'avais un cadeau pour tous mes anniversaires que papa me faisait envoyer…

— La Redoute ! gueulèrent les deux vieux.

— Oui. Ça c'est vrai ! Mais ton dab y s'est jamais suicidé l'Être…

— Non ma p'tite dame. Et pis il avait arrêté d'écrire, ça on s'en souvient tous, car à la distribution du courrier on était comme des clébards après la gamelle à mater l'os du voisin.

— Le Franck il envoyait que tchi et du coup il recevait nada.

— Ouais et Alzheimer n'a rien à redire.

— Aussi vrai que j'ai peint ce tableau pour M'sieur Paul…

— Non. Pour moi de la part de papa, le coupa Élise, puis elle demanda : D'où vous connaissez Monsieur Paul ?

Cette fois elle éclata en sanglots quand ils lui dirent d'où et comment, la voix chevrotante. Eux-mêmes apprirent le reste et tous trois se remirent à pleurer… Les deux perpétuités qui avaient connu autant de saloperies qu'ils en avaient faites chialaient de haine. Auto-reverse, la cassette les baigna dans une tristesse à se noyer :

Il est bien tard ce soir
Et j'ai un peu trop bu
Aide-t-on les clochards
À l'Armée du Salut
Sinon c'est sous un pont,
Que je dors mon garçon

Personne ne me connaît
Tu ne sauras jamais
…
Jamais et c'est parfait

Franck Saltony, faussement abandonné de tous, cryogénisé dans un frigo au fond d'une cave de la prison, avait été pendu décongelé, à cheval entre deux années, six mois après son assassinat, pour éviter des sanctions à l'administration pénitentiaire et, surtout, à Monsieur Émile A., le directeur, qui trouva du génie à Monsieur Paul. Un mort de plus la même année et tout le monde sautait ! Ils s'en étaient gardé un sous le coude pour le répercuter sur les statistiques de l'année suivante.

Mario avait mis un sacré bordel en exécutant les contrats dictés par les voix, dont une plus exigeante que les autres. L'élite de la ville, du Parquet au médecin légiste Louis Y., avait couvert le tout. Dans le grand cimetière carcéral, ils avaient créé un mort vivant pour faire preuve d'optimisme en mettant un peu de couleur – quand bien même noire – sur le tableau des ténèbres pénitentiaires.

Monsieur Paul attendait sa petite fille, sa petite Élise. L'an passé, il avait bien fait les choses pour les obsèques de Jeanne et, depuis, Élise passait trois fois par semaine pour s'occuper de lui. À plus de quatre-vingt-dix ans, il était encore en forme, mais s'essoufflait. Il avait fait un testament en sa faveur. Elle l'enterrerait avec amour et se souviendrait de lui dans la tendresse. Dans son dos le coucou sonna huit fois. Vingt heures et elle n'était toujours pas là. Il s'inquiétait de plus en plus vite avec l'âge, faisant des petites crises de paranoïa qu'il calmait en écrivant à la presse pour le courrier des lecteurs afin de donner son opinion. Fier de l'exercice de style de sa toute dernière lettre qui traitait de savoir si oui ou non il fallait relever le pont-levis d'une Europe-forteresse, la herse restant de toutes les façons baissée, il asphyxiait les rédactions de ses pensées pour se sentir bon, intelligent et concerné, et pour se

lire et relire, abonné à toute presse ouvrant ses pages aux citoyens-lecteurs.

Il repensait aussi à sa vie professionnelle et aux milliers de lettres lues. Tout ce qu'il savait de l'Homme… Il pouvait en dire des choses. Il se sentait le Maître des Mots… des autres. Sa bibliothèque depuis quelques années ne contenait que des romans épistolaires. Il aimait ça, lui qui de toute sa vie n'en avait jamais reçu une en dehors des courriers administratifs, professionnels ou publicitaires. Il entendit du bruit au-dessus de sa tête. « L'idiote… » pensa-t-il tendrement à voix basse, marmonnant :

— Elle n'a pas voulu me déranger et elle est passée par le jardin.

Il se leva. Il aimait beaucoup sa maison. Elle y vivrait bien. En bas de l'escalier, il l'appela sans tiquer à la vue du tableau au pied des marches la représentant enfant. Il se souvint de cette toile cartonnée et eut soudain une bouffée d'espoir : elle venait emménager chez lui, avec lui, et si elle s'était glissée dans la maison par l'arrière ce n'était que pour lui faire la surprise de sa présence et la double surprise de son installation, « Quel plaisir », jubilait Monsieur Paul en montant l'escalier. À chaque marche il se réjouissait. Il avait si peur de mourir seul.

Arrivé en haut de l'escalier il se dirigea vers la chambre d'enfant, celle d'Élise. Il frappa doucement, tendit l'oreille. La colla contre la porte. Cogna de nouveau. En bas le coucou sonna la demie. Il se décida à ouvrir. Même si elle n'était pas visible, son regard de vieillard ne pourrait pas la choquer et il l'avait baignée tant de fois du temps de Jeanne. Ah chère, très chère Jeanne, comme elle s'était bien occupée de lui. À s'en user, la pauvre. Il ouvrit la porte. Elle était là et il n'osa pas lever les yeux sur elle. Il ne pouvait que regarder les dix centimètres de vide entre les pieds d'Élise et le plancher.

Dans le grand miroir, il capta son reflet et il se vit. Horriblement vieux. Sa bouche se mit à trembler et à baver.

Ses yeux humides versèrent deux gouttes d'un liquide gluant qui resta coagulé sur ses joues, refusant d'aller plus loin. Il savait que si elle était encore vivante il ne pouvait rien faire. Trop faible pour la décrocher. Trop douloureux pour redescendre chercher du secours. Il leva enfin son visage vers le sien et d'une voix pleurnicharde, geignante :

— Et moi ? Et moi maintenant qu'est-ce que je vais devenir ?… moi.

C'est alors qu'il la remarqua. Sous les talons d'Élise, une enveloppe. Il s'approcha et se cassa littéralement pour s'agenouiller. Il tomba à quatre pattes, son front cognant les pieds de la pendue. D'une main tremblante, il ramena la lettre à lui :

À l'attention de M. Paul

Il déchira l'enveloppe de ses doigts gourds et tremblants, regrettant de ne pas avoir sous la main son superbe coupe-papier d'ivoire. C'était la première lettre personnelle de sa vie et il voulait la savourer à saliver. Comme un bébé, assis par terre, il leva ses yeux jaunes et chiasseux vers Élise.

— Merci ma petite fille. Oh merci beaucoup Lise.

Il éventra l'enveloppe de ses ongles. Plongea les doigts. En ressortit une feuille griffée de ses ongles durs, la déplia et, recto verso, la trouva vierge.

Blanche de vide.

Le miroir lui renvoya le reflet d'un être vicieux qui le scrutait comme on regarde un animal dont on a pitié.

À la ramasse

L'heure du crime n'est pas minuit, mais midi ! Quand le frigo est vide et qu'on crève la dalle ! À minuit, je dors moi ! Pour tromper la faim puisque qui dort dîne. En revanche, pour être tout à fait objectif, c'est vrai qu'à minuit je rêve de tuer mon prochain pour le bouffer tout cru ! Quand j'ai des insomnies, je pense dans ma petite tête que le monde se divise en trois catégories : les salauds, les imbéciles et moi… J'ai une préférence pour les salauds, mais de première ! Être le dernier des salauds ça ne vaut pas le coup, autant être le premier. Le dernier est trop proche de la frontière qui le sépare des imbéciles et, comme je l'ai vu de mes yeux vu, on change vite de catégorie. Il suffit d'un pet et on se retrouve dans la merde ! Sur le trottoir comme une déjection canine. Avec du pot, on peut avoir un carton solide, un de ceux qui emballent les frigos, je sais de quoi je parle, j'en ai un. Pour savoir et comprendre ça, je n'ai rien demandé à personne, je n'ai pas lu un livre, rien entendu ! Ça vient de moi un point c'est tout. C'est comme ça, je ne me glorifie pas, mais je peux dire que je me suis fait tout seul. Peut-être que certains diront que mon savoir tient sur le dos d'un timbre-poste ? D'ailleurs, je crache dessus pour m'affranchir et m'envoyer de ce pas vers le beau et grand monde. Et idem, à ceux qui disent ça de moi, je leur crache au cul ! Je leur pisse à la raie ! Point barre.

Je suis un solitaire et comme je ne peux compter que sur moi, je ne m'occupe que de moi. Je ne sais pas si la vie vaut la peine d'être vécue, mais, moi, je sais que je vaux la peine de vivre une vie. Je m'aime bien comme les perdants s'aiment, c'est-à-dire sans se remettre en question. J'habite une petite chambre dans un vieil immeuble de Belleville. Ma piaule est un petit couloir avec un Vélux au plafond. Là-dedans, à part

moi, il y a un matelas par terre, une table de nuit-Grunding, une armoire-frigidaire et deux chaises-caisses en bois. J'ai l'eau sur le palier avec les chiottes, ou plutôt l'eau des égouts dans le robinet vu le goût. Sinon, il n'y a rien. Je fais gaffe avec les bougies de ne pas foutre le feu au mobilier. E.D.F. m'a coupé il y a belle lurette. Je n'ai plus un rond et mon dernier repas date d'hier soir. Un méga-sandwich merguez avec des frites ! En revanche, grand luxe, j'ai une boîte aux lettres et celle-là, à l'inverse de ma vie, est pleine à craquer… d'emmerdes ! Côté fringues ? Même pas la peine d'en parler, à la campagne il y a des épouvantails mieux sapés que moi. En fait, je suis attifé comme un paratonnerre à merde. Finances zéro. Moral zéro. Chance zéro. My name is zéro. Bon, reste la jeunesse, vingt-cinq ans et toutes mes dents… cariées. J'ai pourtant essayé de m'en sortir, résultat dix-huit mois de prison dans le bagne de la maison d'arrêt de Fresnes. Là, j'ai vu la différence entre le tiers-monde et le quart. En pleine France, la misère noire, jaune. Enfin, *la prison est dure, mais la gamelle est sûre* comme dit le proverbe. Dix-huit mois de folie. En tout cas, pour moi, la prison c'est fini ! Il vaut mieux un minuscule chez-soi qu'un petit chez les autres et quand l'autre c'est l'État, je dis pas le petit espace qu'il te laisse.

Z'allez pas me croire, je viens de trouver cinq balles dans ma doublure de blouson ! Noël ! J'ai quand même du bol ! Le bol lilliputien où je trempe ma géante tartine de caca d'existence. Que faire avec cinq balles ? Une baguette de pain et un paquet de pâtes ? Et demain, quand tout ça sera mangé, digéré et chié ? Un jeu ? Un jeu !

Le patron du bar-tabac ne m'aimait pas beaucoup avec mon habitude de rester en lévitation mentale des heures durant devant mon café froid. Je suis descendu de mon donjon et, pénétrant dans le bar, j'ai été directement me choisir un jeu à gratter :

— Celui-là… Non, plutôt l'autre. Ah, tout compte fait je vais prendre çui-là.

— La pièce ? Vous pouvez gratter avec l'ongle ! La pièce s'il vous plaît.

J'ai eu un mal de chien à la lui donner, mais à la guerre comme à la guerre ! Les jeux étaient faits et cet enfoiré de ticket m'a sorti trois sommes différentes. Je n'en revenais pas :

— C'est de l'arnaque ! Putain de merde de jeu d'enculé !

Pas moyen de reprendre mes billes et le patron en souriant m'a montré la porte. J'ai sorti mon petit canif pour le menacer et ce salaud m'a attrapé le poignet, me l'a tordu et, bras dans le dos, il m'a éjecté de son bar en rigolant :

— Va te faire enculer si tu veux manger, clochard !

Heureusement, il n'a pas eu envie d'appeler les flics :

— Mon couteau ?

— Trouve-toi une corde pour te pendre, connard !

Mes dernières thunes ! Faire la manche ce n'est pas mon truc et j'ai toujours préféré Villon à Rutebœuf même si ce dernier, rien qu'à le nommer, je salive. En plus, les gens ils ont trop mal aux mains pour sortir leurs oursins des poches. Quand je pense à toutes ces crapules qui sourient de tendresse lorsqu'ils croisent une femme enceinte et qui te laissent crever les trois quarts de la planète ! Putain, moi aussi j'ai été bébé ! On m'adorait ! J'en ai eu des guili-guili ! Alors maintenant que je suis grand, c'est fini ! Kaput ! Peux crever ! Tiens, je me ferais pleurer si je n'étais pas un adulte.

J'ai la dalle ! Putain de merde j'ai la dalle grave ! Je n'ai même plus mon couteau ! Ça m'aurait drôlement fait plaisir d'estourbir un bourge au coin d'une rue. Travailler du passant et remonter un bitton de deux cents de sa poche, voilà qui me ferait un bien fou. Ou alors, je vais tuer le patron du bar-tabac ! Au couteau ! Sauf qu'au niveau des armes de destruction massive j'ai même pas un pistolet à bouchon. Une fois, j'ai eu un revolver d'alarme, à grenaille. Un plus minable que moi me l'avait vendu des clous en me faisant croire que

c'était un vrai. J'ai tenté de me farcir une épicerie. Pas un Arabe, rapport au sang chaud bouillant qu'ils ont, les ratons. Un Asiate, faut le flinguer pour qu'il ouvre sa caisse et même sous la torture il te refile nada. En plus, en cas d'échec, ce n'est pas dit qu'il appelle les poulets et me retrouver débité en rondelles et dispatché en multiples spécialités culinaires dans les vitrines des restaurants du XIIIe arrondissement, très peu pour moi. Non, l'épicerie choisie était tenue par un survivant des grandes surfaces, le bon pépé rose et gras avec un cœur à un deux ou trois *farctus*. Le commerçant qui s'étouffe en hurlant, qui s'essouffle en courant, qui même s'il voit ma carte d'identité dira qu'il a été agressé par un bougnoule ou un négro… Voilà ce que je m'étais choisi comme cible et à peine je suis entré en louchant sur sa putain de couperose qu'il n'a fait ni une ni deux : *vlan* ! Un grand coup de nerf de bœuf sur mon crâne ! Je n'ai rien dit, pas même sorti mon arme ! Ma parole, rien. J'ai juste passé la porte et je me suis approché du comptoir avec un sourire et sans aucun geste menaçant j'ai tenté de le mettre en confiance en salivant sur ses jambons et salamis : *vlan* ! Comme ça… Même pas haut les mains, rien. D'instinct il a pigé que je venais lui voler quelque chose… Le coup de nerf de bœuf m'a fendu le cuir chevelu et je suis tombé par terre net ! Mon flingue est tombé lui aussi et le temps que je me mette à quatre pattes pour me relever, le pachyderme rose a fait le tour de son comptoir et *re-vlan*, sur les reins. J'ai crapahuté vers la sortie en jettant un œil derrière moi et ce fils de pute avait mon pétard en main, il m'a mis en joue direct en m'insultant :

— Tu vas voir ce que j'en fais de la racaille comme toi !

Et pan !

— Non m'sieur…

J'ai dit ça en continuant à me barrer à la va-comme-j'te-pousse, à quatre pattes avec le sang qui m'embrouillait la vue :

— Ah mon salaud je vais te la faire djébel moi… Fellagha de merde !

Et c'est après ces mots racistes alors que je suis cent pour cent pur porc, qu'il m'a re-tiré dans le cul… J'ai chopé la grenaille en direct et c'est là que j'ai compris que ce n'était pas un vrai. J'ai, je crois, remercié l'enculé qui m'avait arnaqué :

— Un faux ? Un toc ! J'vais te finir au bâton, rat crevé !

Quand j'ai entendu ça, avec l'aide du feu qu'il m'avait mis dans le derrière, je me suis enfin levé et j'ai couru… couru… Merde au cul, haine au cœur et honte aux yeux. Ensuite, j'ai tiré le sac d'une mémé en priant qu'elle ne s'accroche pas après, rapport que j'ai pas les biceps pour la traîner sur le trottoir. Mais ça je le ferai plus puisque taper du vieillard, même si dans leur jeune temps – les années quarante – ils t'ont vendu de la famille Benamou au kilo et de la Rachel au détail, je te dis pas ce que les flics te mettent dans le museau quand tu te fais serrer à jouer avec papy-mamy ! Hou la la, ils te la donnent jusqu'à ce que t'appelles ta mère et même là ça finit pas ! Au lazzaro t'as toutes les crapules et les canailles, entre les matons et les détenus qui te coincent à croire que c'est leurs grands-parents à eux que t'as niqués. J'ai par contre jeté un œil au bois de Boulogne voir à arracher le casino d'une frangine. Mal m'en a pris ! Leurs sacs à main c'est des frondes, elles t'envoient ça en travers de la gueule, je te dis pas le carreau qu'elles font puisqu'une fois sur deux c'est une boule de pétanque qu'elles enquillent dans leur baise-en-tire. En plus, bonjour, y a des filles qui sont des hommes des bois… Des travelos avec des pines de cheval et, si je me fais prendre à ce jeu-là, sûr qu'ils me passent à la casserole. Comme tous les petits voyous, j'ai le rectum susceptible… moi !

Putain c'qu'y fait froid… Il pleut ! Pays de merde ! Mes godasses prennent l'eau ! Vie de merde ! Faut que je commette un crime !

J'adore grignoter dans ces endroits sous les néons qui, pour moi, sont des rayons X. J'arrive à les voir sous leurs

vêtements, tous ces jeunes aux os fragiles et au sexe dur. Je peux rester des heures à observer toute cette jeunesse. Je viens ici, au Mac Donald, les regarder. C'est l'endroit idéal pour draguer. Les discothèques aussi, mais ces petites proies se prennent pour des prédateurs et ce sont les filles qui ont l'avantage de se faire araignées dans la toile de leurs habits à la mode. J'aime les prédateurs qui deviennent en un regard, un tour de main, un coup de reins, des proies. C'est de la prestidigitation. Une colombe sort d'un mouchoir. Une femme se fait couper en deux. Un mâle perd l'honneur de son pucelage. J'aime les garçons et ils sont tous là sous mes yeux à jouer aux hommes. À partir pour leur petite guerre où ils feront parler d'eux morts ou vifs. Ils bougent, rient, gesticulent comme des petits animaux avides de vivre. Ils font tout pour se faire remarquer, pour qu'on les achète ou pour qu'on les dompte.

Mac Donald ? J'aime bien les Américains, ce sont les seuls capables de te foutre un clown en enseigne et un autre en vigile. Ouais, le Mac Do, ils s'en foutent plein la gueule là-dedans. Moi le plein ce serait de le faire. Le vide dans mes tripes, le néant dans ma life et la seule chose qui soit remplie à craquer, ça reste mes couilles… Deux ans sans baiser. La dernière qui a dit oui, j'avais pas de quoi acheter une capote et elle idem. Manquerait plus que je serre le sida. Quoique j'aurais peut-être des allocations… Ah, la pétasse c'est qu'elle était bonne avec sa crête multicolore sur le crâne et ses piercings à la con.

Je vais me faire repérer à rester planté là. Un petit tour et puis je reviens costumé en Rapetou…

— Pardon ?

— Une pièce s'il te plaît.

— D'où tu me tutoies racaille ? Si j'avais un lové c'est à moi que je me le filerais bordille !

Clodo de mes deux, il ne manque pas de toupet ce puant de venir me chiner en pleine gamberge métaphysique. Con de con de pauvre de moi, bravo, voilà les képis maintenant.

— J'attends ma femme.

— Papiers ?

— Ouais, ouais, tout est là et si vous voulez m'acheter ma carte je vous en fais un bon prix…

— Petit mariole hein ?

— Beuh…

— Allez, c'est bon, mais ne restez pas là !

— On tourne et on repasse, pigé ?

— Ouais, ouais, mais j'attends ma gonzesse.

Pas le moment de se faire embarquer au poste, car chez eux si t'as pas de pognon tu bouffes zob jusqu'au matin où ils te décarrent, d'une sans le kawa et de deux avant le premier métro. C'est pas la première fois de ma vie que je pars en expédition pour pêcher dans la *mare aux canards* comme dit le dicton, mais là je la sens mauvaise, la nuit. Pas de pleine lune pour me changer en loup-garou ! C'est pas possible, j'ai de la merde dans les yeux ou quoi ? Comment que je l'ai pas vu çui-là ! Mon menu du jour ! Ma lame ? Putain ma lame qui est chez l'autre tante du bar-tabac. À ta maison vite… Mais tu ne le sens pas ce type ? C'est parce qu'il est cru ! Quand il sera cuit, il sentira bon l'oseille. Fissa fissa…

Il y a bien une demi-heure que j'ai repéré le manège du minable dehors. Quand les policiers ont contrôlé ses papiers, il a eu ces tics nerveux que je connais bien lorsqu'on est à bout de nerfs, à fleur de peau, écorché du dedans. Mon café est brûlant et le zonard là-bas est mort de froid. Je vais lui donner chaud en buvant mon café doucement, les yeux fermés, en dégustant de plaisir cette saleté de café lyophilisé. Étrange, il ne mendie pas. Sûrement un reste de fierté. Sûr et certain qu'il est vierge. J'ai tout mon temps, il finira bien par me voir.

Déjà, nos yeux se sont croisés. Il fait plutôt de la peine avec cet air de se jeter dans le regard d'autrui comme à l'eau. Ah, il part, sans doute pour mieux revenir, me revenir. Je le sens. Sous sa crasse il n'est pas vilain garçon. Il me semble même bien fait sous ses guenilles. Ce cheveu gras mérite une bonne douche chaude. J'ai l'habitude de ce genre de jeune. Habitude et plaisir.

Jeune et fier. J'apprécie ces petits mecs qui ne tendent pas la main ou, s'ils osent le faire, la main aux doigts en pétales de fleur redevient illico bouton en poing. Un jeune homme à femmes prêt à en devenir une si personne ne le sait ni ne l'apprend et surtout, surtout s'il y trouve son compte. Un billet de cinq cents francs, un bon bain, des cigarettes, un repas, quelques verres d'alcool, un bon joint et le plus important, l'essentiel, l'illusion de croire qu'ils sont, ad vitam æternam, chez eux. L'invité devient l'hôte d'un coup de foi.

— Fais comme chez toi !

Suivi de :

— Tu es chez toi.

Arrive toujours l'instant magique où j'entends la phrase piège :

— Tu veux quelque chose ? Un autre verre ?

Et ils font effectivement comme chez eux tandis que je me laisse faire, en les observant, en commençant à les déguster.

Dans un lieu douillet et luxueux, un appartement qui les fascine, un endroit écrin où la fortune ne vaut rien s'ils ne l'embellissent pas de leur pauvre richesse. J'ai tout ça chez moi et, dans ma voiture, rien que dedans, un échantillon de ce que je leur promets.

Je vais lui laisser le temps de revenir, de me rejoindre. Un défaut quand même… son âge. Plus de vingt ans, certainement vingt-cinq. Il va être difficile de lui laver le dos, de le câliner, de l'apprivoiser, de le rendre timide et amoureux au point de le

décalotter. Les adolescents sont plus impressionnables. Un peu d'autorité, d'écoute, de compréhension, de paternalisme et ils s'allongent… sur le ventre. On les flatte sur leur beauté, leur jeunesse, on leur dit la vie en devinant la leur et, comme des fleurs privées de soleil, voilà qu'ils s'ouvrent en disant oui du bout des yeux. Qu'importe s'ils serrent les dents en desserrant, après les avoir crispés, ces magnifiques muscles fessiers qui font tout l'homme… Enfin, les hommes comme moi.

Le combat sera plus rude avec cette petite frappe, ce louveteau qui rôde, qui renifle la faim et la peur. Les jeunes sont bien, frais, mais dangereux. Ils finissent toujours par craquer en se confiant aux copains pour les entraîner par l'acte dans le secret de la honte ou du plaisir. Cela finit trop souvent dans l'oreille d'une mère, ce qui n'est pas grave, car elles sont complices de ce genre d'amour puisqu'elles en rêvent ou se souviennent de leur propre pucelage jeté au cœur d'un homme, mais lorsque c'est un père qui les entend en confession… les ennuis commencent et, en ce moment, je n'ai pas besoin de ce type de problèmes. Non, celui-là est plus vieux… Lâché de tout et de tous ! En plus, l'intérêt entre en jeu, il fera avec et au point où il en est, sa mémoire saura ouvrir un trou assez profond pour enterrer le mauvais souvenir d'une nuit de faiblesse. En plus, pour peu que ce soit lui qui mette. Il ne se sentira pas souillé dans sa petite boite crânienne, il se pensera toujours mâle ! Homme ! Comment peuvent-ils penser qu'on puisse goûter sans faire, un jour ou l'autre, goûter ?

Le revoilà avec ses tics, sa peur et son envie d'en finir contre mon désir de commencer. Sortons.

Le suivre. Juste le suivre en espérant qu'il ne prenne pas le métro. J'en ai chié à arracher ce putain de serre-joint du coffrage. Heureusement qu'il y avait ce chantier de merde. J'ai l'impression d'avoir une crosse d'évêque le long de la jambe du final. Je vais la lui faire club de golf ! Merde, ça me fait boiter cette ferraille le long de la guibolle. Il marche vite le salaud. Prends la petite rue, s'il te plaît. Je t'en prie prends à

gauche, à gauche là… oui… Merci mon Dieu, il prend la ruelle.

— Bouge pas, enculé !

Quoi ? Qu'est-ce qu'il a à se marrer doucement ? Qu'est-ce qu'il me fait ?

— Je vais te shooter putain de merde ! J'te jure que je t'explose la gueule !

— Avec quoi ? Avec ce machin trop lourd pour tes deux bras ? Et ça, tu en dis quoi de ça ?

Pas possible ! Dieu ne m'aime pas !

— Je te fais un trou dans le bide ou on discute ?

— C'est quoi ?

— Un Sig suisse, quinze coups, dont un au canon. Je te flingue ou je range mon arme ? Tu baisses ta barre de fer ou tu es mort, choisis. Fais vite !

— O.K. m'sieur. Je ne vous veux pas de mal vous savez, juste un peu d'argent pour faire d'ici demain, quoi.

— De l'argent ? Tu veux en gagner ?

— Si c'est du domaine du possible, m'sieur.

— Viens avec moi petit.

— J'suis pas petit, bordel à cul !

— O.K., je te tire une balle dans le genou et après j'appelle les flics… J'ai un port d'arme alors je n'en ai rien à faire d'un zigoto comme toi…

— Ben on peut causer, non ?

— Toi t'es dans la merde jusqu'au cou, mais aujourd'hui, tu peux avoir de la chance si tu saisis celle qui passe…

— J'comprends pas.

— Tu es au bord.

— J’comprends pas.

— Soit tu tentes ta chance avec moi. Soit tu bascules derrière toi… Dans l’caniveau. Alors ?

— Qu’est-ce que vous me proposez ?

— Peut-être un gueuleton pour commencer ?

— Banco…

Qu’est-ce qu’il m’a fait hier soir ? Je ne me souviens pas de tout. C’est flou dans ma tête. J’ai bien mangé ça c’est vrai. J’avais le bide tellement tendu que ce matin j’ai coulé un bronze de chez bronze, un étron énorme qui m’a quasiment éclaté le cul. J’avais mal au point que j’ai pris une petite glace pour m’observer le trou de balle et, je m’y attendais, j’ai tellement poussé pour déféquer que je me suis fait une déchirure anale. Bordel, ça valait le coup, rapport à tout ce que j’ai bâfré ! Mais je me souviens pas de ce qui s’est passé après le whisky. Ils rigolent tous et toutes là en me montrant du doigt. Je suis comme un rat. Bloqué ! Putain de sas de banque de merde. Les flics sont là aussi, ils se marrent de me voir piégé. Pourquoi j’ai pas pris un otage moi ? C’est con un Sig, ça fait pas vrai tant il est carré de partout ce calibre ! J’aurais bien aimé un 11,43. Enfin… Alors vous l’ouvrez ce sas de merde ? Poser mon arme ? Pour quoi faire ? Pour quoi faire ? Pour quoi faire bordel de merde ? C’était bien un militaire ce mec. J’ai fumé, bu, refumé et pris cette saloperie d’acide. Attends, ça me revient, j’avais envie de vomir, mais j’étais trop naze, trop lourd pour me lever et filer aux chiottes dégueuler. J’ai pensé que j’allais me mettre sur le dos pour respirer un grand coup, mais je n’y arrivais pas. Il aurait pu m’aider ce connard de capitaine ! Sergent ? Non, non, capitaine ! Tiens j’aurais dû lui voler sa collection d’antiquités nazies. Putain, il en avait de partout des bibelots du IIIe Reich. Pourquoi je l’ai tapé au fait ? Il m’a super bien accueilli. Son flingue, voilà ce que je voulais… le pouchka ! Après je me souviens plus… que d’avoir chié du sang. Et la banque aussi !

Comment j'ai pu me foutre dans un tel pétrin. Comment… Comment… Hé hé, no comment !

J'ai froid monsieur. J'ai faim madame. J'avais juste envie d'aimer mademoiselle. Ça a quel goût le canon d'une arme ? Ça cale la faim une balle dans la bouche ? Et merde… C'est con, je vais mourir avec une chanson au cœur comme un môme amoureux qui craque et pleure sur une rengaine réaliste. Putain, c'est réel… J'ai même pas peur, bande de chiens de merde.

Amigo,
Emmène-moi où il fait beau
J'ai une belle dans la peau
Emmène-moi où il fait chaud
J'ai une balle dans le dos
Amigo…

C'est glacé l'acier ! Normal que je fasse un repas froid, moi… avec ma baraka à deux balles… Tiens, le sas s'ouvre et je ne suis plus dedans. J'suis où ? J'étais qui ?

L’oubliette

1.2.3
1.2.3

Dans les bras l’un de l’autre, ils valsent en se regardant bien dans les yeux. Ils ne sourient pas. Très sérieux, ils moulent leur pas aux notes de Strauss. Le tempo dans leur esprit est le même.

1.2.3
1.2.3

Tout à l’heure, ils descendront dans la cave aménagée. Ils ont choisi aujourd’hui pour l’exécuter. Fabrice prendra la boîte à couteaux, il y en a dix dedans. Ils sont griffés du nom d’un très célèbre cuisinier. Évelyne s’occupera des sacs poubelles. Les cent litres noirs et résistants.

1.2.3
1.2.3

Fabrice et Évelyne se sont connus dans un cours de danse et, en dehors de leur métier, l’architecture pour elle et la psychiatrie pour lui, ils n’aimaient que la danse – valse et tango – et leur fils aussi, Enguerrand.

1.2.3
1.2.3

Ils cessèrent doucement de danser, en ralentissant comme s’ils étaient, ensemble soudés, les rouages d’une machine parfaite. Fabrice proposa un verre qu’elle refusa. Évelyne voulait garder cette bouche sèche qu’elle avait depuis deux ans. Sa bouche aussi sèche que son ventre. Matériel en main, ils prirent le chemin de la cave. Devant la porte, au second sous-sol de leur superbe maison, ils entendirent les

gémissements. Évelyne appuya sur le bouton commandant l'ouverture électronique de la porte coulissante. Elle s'ouvrit et tous deux le regardèrent longtemps avant de pénétrer dans l'hallucinante pièce.

Ils ne s'y attendaient pas en ouvrant la porte pour faire cesser l'hystérie de la sonnerie. Depuis des mois, ils étaient sur les nerfs. Évelyne était mutique et lui, par son métier, essayait de l'aider de toutes ses forces, mais en lui il restait glacé. Il parlait, sortait, riait même parfois, mais il était froid. Sa clientèle ne voyait rien, ne sentait rien, mais peu à peu il avait confié aux bons soins de ses confrères ses patients les plus lourds. C'était plus fort que lui, il ne supportait plus les malaises, les angoisses, les pathologies des êtres. Son propre étouffement lui laissait à peine de quoi respirer. Évelyne, de son côté, fabriquait des maquettes. Elle construisait, détruisait, rebâtissait toujours la même maquette, une pièce unique, une chambre, une cellule. Avec des bouts de contreplaqué et de carton, elle faisait et défaisait, Pénélope bâtisseuse, l'oubliette qu'elle rêvait d'aménager dans le second sous-sol. Pourquoi ? Pour qui ? Elle ne le savait pas encore, mais elle sentait dans le cimetière de son ventre que quelque chose arriverait, que quelqu'un donnerait l'indication pour remplir ses entrailles de joie haineuse et l'oubliette de chair humaine. Enguerrand dormait au cimetière assassiné à l'âge de six ans par un fou que la brigade criminelle recherchait encore deux ans après. Doucement, en bleu de travail, sa caisse à outils en main et son plan sous les yeux, elle commença l'ouvrage de son secret, du leur. Fabrice laissait faire sa femme. Elle avait les yeux moins vides lorsqu'elle sciait du bois, gâchait du plâtre, clouait, tapissait et, en guise de papier peint, collait les immenses posters d'Enguerrand. Elle œuvrait tranquillement et parfois, rarement, il l'entendait chanter :

Dans mes rêves d'enfant la guerre prêtait à rire
Mon père indifférent faillit m'en faire mourir
De trop de souvenirs
Dans mes rêves d'enfant le temps comptait si peu

Mon père indifférent me le mit dans les yeux
À voir passer des vieux
La la la la la la
La la la la la la

Après sa journée d'épuisement, elle prenait une bonne douche et retrouvait Fabrice dans le double living pour une heure de danse.

1.2.3
1.2.3

Ce jour-là, deux ans après avoir fini l'oubliette, la sonnette d'entrée s'était mise à hurler comme une folle.

Depuis, il est là, en bas. Tout était prêt pour lui, contre lui. La pièce est tapissée de caoutchouc translucide et derrière chaque paroi, en transparence, se trouvent quatre grandes photos du petit. Une sur chaque mur. Il ne peut pas ne pas les voir. Le plafond, haut de trois mètres, est aussi tapissé du portrait d'Enguerrand. Au sol, sur toute la surface, idem, un immense poster couleur de l'enfant. Là, la pupille noire en guise d'oreiller, il dort dans l'œil, sur le chaud marron de la cornée, la paupière relevée semble un couvre-lit frangé de cils. Dans un mur, il y a un creux aménagé et protégé par une vitre de plexiglas incassable, bien que molle, qui peut absorber les chocs sans qu'on puisse se blesser si l'on se jette dessus la tête la première. Dans ce creux, il y a une télévision qui passe en boucle, toujours, la même cassette vidéo. Celle de leur enfant à différentes étapes de sa trop courte vie. À la maternité quand il sort du ventre d'Évelyne, à la maison, à l'école maternelle, en vacances sur la plage, à la montagne, à la campagne. Ils ont fait eux-mêmes le montage, ils sont riches et peuvent tout se permettre. Même le luxe de leur propre justice. On le voit souriant, jouant, heureux de vivre, le petit Enguerrand. Plein du bonheur d'exister. Il n'y a pas de son. Juste leur bébé, qui bouge sur l'écran. Voilà où ils ont mis ce fou qui a tué l'enfant. Le fou qui a tué la mère et le père en les laissant abominablement vivants. Il est là et ils peuvent, grâce à une

toute petite caméra, le voir, l'observer et peut-être un jour le guérir.

Fabrice veut le soigner, c'est son métier, sa passion, sa vocation. Il est sorti premier de sa promotion en psychiatrie. Elle voulait le tuer dans la souffrance, par la souffrance. Il s'y est opposé de toutes ses forces, de toute son éthique. Il n'était pas question d'exécuter un fou. Sa déontologie est restée plus forte que sa haine. Non, il attendrait qu'il soit guéri pour l'abattre. Évelyne avait ri en l'écoutant plaider pour l'assassin du petit. Elle avait ri en comprenant que Fabrice avait lui aussi, dans son cerveau, construit sa propre oubliette et qu'il avait déjà, avant même qu'il ne vienne sonner chez eux, emmuré vivant le fou.

Quand il avait sonné à la porte, mouillé comme un chat maigre et les yeux exorbités, ils avaient cru qu'on venait leur demander du secours, de l'aide. Le jeune homme avait les poings serrés et les regardait en parlant trop vite pour saisir le sens des phrases, mais un mot récurrent revenait dans son discours incompréhensible. Un prénom, celui de leur fils. Enguerrand. Le jeune homme était habillé d'une chemisette à manches courtes moulée sur son squelette par la pluie froide et d'un pantalon de velours. Il avait les pieds nus dans des espadrilles. En plein mois de février. Ses poings étaient toujours serrés quand il les leva pour les tendre vers les visages de Fabrice et d'Évelyne. Cassant ses poignets, il les ouvrit l'un après l'autre sous le nez du couple. Ils surent que c'était lui, car la police n'avait jamais dévoilé l'affreux détail. Dans chaque main ouverte, se trouvait un œil. L'enfant avait été énucléé de ses magnifiques yeux vairons. Ils avaient fait entrer ce jeune homme qui disait venir fêter l'anniversaire d'Enguerrand et s'invitait avec ce cadeau pour lui : des yeux. Depuis, il était là, dans l'oubliette.

1.2.3

1.2.3

J’entends. La musique. Elle s’est couchée contre moi. Tout à l’heure. Froide. Glacée. Froide comme jamais un être peut l’être. Elle a croché ses doigts dans mes épaules. Couchée dans mon dos. La bête. Je ne me retourne pas. Je ne lui parle pas. Je me regarde dans la télévision. Je me regarde dans les murs. C’est moi. Je suis dans ma chambre. J’ai à manger quand la musique s’arrête. PapaMaman dansent je crois quand il y a la musique. J’ai compté. 1.2.3. Maman chante aussi. J’aime beaucoup.

Dans mes rêves d’enfant Ève était l’indomptable
Mon père indifférent me la livra coupable
Entre mes doigts de sable
Dans mes rêves d’enfant Dieu était mon voisin
Mon père indifférent à genoux me fit nain
Face aux statuts des saints
La la la la la la
La la la la la la

Papa vient me parler des fois. Il ouvre le judas. Je me lève et je vais vers lui avec la bête froide accrochée dans mon dos qui me mord souvent la nuque. Je ne l’ai pas dit à Papa ni à Maman, car la bête pourrait les attaquer. Elle est méchante. Elle mange les yeux parfois. Papa me parle à travers la trappe, toute petite, je ne vois que sa bouche. Ils me gardent dans cette chambre avec ma photo partout parce qu’ils ne savent pas comment ôter la bête froide de mon dos. Quand ils sauront l’arracher sans que je souffre, sans qu’elle me tue, tout ira bien. Je pourrai aller comme dans le film en vacances et à l’école. J’aime bien me voir sortir du ventre de Maman. Elle, ma maman, elle a su se débarrasser de la bête. Moi, je l’ai sur le dos, elle l’avait dans le ventre. C’est plus facile de la sortir du ventre. La bête me dit des choses aussi. Elle me dit qu’il faut regarder les murs et quand je lui obéis elle se jette dessus de toutes *mes* forces en hurlant. J’ai dit à Papa, qui ne comprend ni ma langue ni celle de la bête, que la bête froide se jetait sur les murs en griffant le sol et en mordant, en me griffant et en me mordant. Comme elle est dans mon dos, c’est

moi qui cogne les murs. Je ne suis qu'un petit garçon de six ans. Elle pourrait être plus gentille avec moi puisque c'est moi qui lui ai dit, il y a longtemps déjà, que je voulais bien lui faire dada. Maintenant elle ne veut plus descendre. Je la porte tout le temps et quand je dors elle me parle dans les oreilles. Elle dit des choses qui font très peur comme « *il était une fois… »*.

— Je crois qu'il se prend pour notre fils.

— Je me fous de savoir ce qu'il pense être.

— Je n'arriverai pas à le guérir…

— Moi je peux guérir ! Il suffit que je lui enfonce doucement un couteau dans le ventre et que je le regarde crever !!

— Alors finissons-en… De toute façon, à part des hurlements je ne peux rien en tirer…

Fabrice et Évelyne le regardaient, il tendait vers eux ses mains ouvertes et ensanglantées avec, dans chacune d'elles, un œil. Il s'était arraché les yeux avec les doigts en plaçant ses pouces de part et d'autre pour que les globes oculaires sautent de l'orbite. La bête était aveugle, bien fait pour elle. Pour la première fois depuis son arrivée, ils comprirent lorsqu'il murmura tout heureux malgré l'atroce douleur de l'énucléation :

— Papa. Maman.

Les psychiatres Stéphane Barthes et Catherine Engels confièrent à la police que l'irresponsabilité des époux Guillhem ne faisait aucun doute. Voilà deux ans qu'ils les suivaient, les laissant parfois, après l'atelier danse ou musicothérapie, dans la même chambre capitonnée afin qu'ils essaient de communiquer. Ils avaient, malgré sa dangerosité, permis à Évelyne Guillhem de participer à l'atelier de maquettes. Il semblerait qu'il faudrait des années pour comprendre cette épouvantable démence qui les avait fait torturer leur enfant handicapé deux ans durant dans le sous-sol

de leur maison pour finir par lui arracher les yeux dans une crise de cruauté inouïe.

— C'est elle ?

— Qui chante ? Oui…

Les deux médecins et les trois lieutenants de la brigade criminelle tendaient l'oreille.

Dans mes rêves d'enfant la nature était belle
Mon père indifférent mit l'avion dans le ciel
M'effaçant l'arc-en-ciel
Dans mes rêves d'enfant la vie rebelle est fière
Mon père indifférent m'instruisit du contraire
En m'inventant les fers
La la la la la la
La la la la la la

1.2.3.4.
5 !
1.2.3.4.
5 !

Fabrice et Évelyne dansaient le tango magnifiquement. À chaque fois qu'une passe les positionnait dos à dos, l'un ou l'autre partenaire semblait souffrir atrocement… Il fallait pourtant se faire confiance, car rien, *entre eux*, ne pouvait les séparer.

Le jeune homme venu chez eux réclamer du secours était dans un état stationnaire… Ses jours, contrairement à ses nuits, n'étaient plus en danger. En aveugle, il s'était remis à jouer avec son porte-clefs aux deux boules bicolores.

L’objet du délit

Toute ressemblance avec une personne encore *existante* serait due au surnaturel, à la résurrection, la métempsycose, à un guéridon ne tournant pas rond, enfin à tout sauf à moi, car je vais buter cette bordille de Nico de merde… et je suis un pro !

Ce connard a créé un rapport affectif avec elle et, de ce fait, m’a profondément enculé. C’est le principe qui me flingue la cervelle, pas l’objet. Au début, je me suis dit que ça le rassurerait puis, peu à peu, aperçu qu’il n’allait jamais me rendre cette putain d’arme ! Je sais qu’il la caresse tous les soirs, qu’il se fout à poil et se la pose sur le ventre pour frissonner. Il se prend tellement pour elle qu’il pourrait avaler une balle et la péter en essayant de viser quelqu’un ou quelque chose. Je n’en ai pas l’utilité, mais elle était commune à quelques personnes : des méchants ! De vrais véritables authentiques pas gentils ! Qu’est-ce qui m’a pris de la lui prêter ?

Quand il est sorti de prison, je suis allé le chercher avec sa mère et son beau-père. Il venait de se farcir neuf ans sur quinze et ce sale con sortait en conditionnelle grâce à son conseil. Elle ne peut pas dire qu’elle ne savait pas, car elle était la collaboratrice de l’avocat l’ayant défendu aux Assises. Les experts avaient vu juste en déclarant Zétoune psychotique. Lorsque, quelques années plus tard, elle a pris de ses nouvelles auprès de Madame la maman, elle s’est étonnée qu’il ait aussi brillamment réussi ses études. En prison, seul et acharné, Zétoune suivait des cours de droit. Les codes n’avaient plus de secret pour lui et il était, enfin, dans les temps pour une libération conditionnelle. Sur quinze ans de réclusion criminelle, il venait de s’en manger neuf sans sourciller ni

débander. Moi, c'est à cette époque que je l'ai connu et je savais qu'il était dangereux. Mais je le croyais aussi dangereux que juste. Un côté Robespierre mon *ami* Nico, qu'on surnommait Zétoune à cause de son goût pour l'huile d'olive.

Il avait dit au premier devant lui d'avoir l'intelligence de se pousser sur le côté. Le gars en question a essayé de le calmer alors qu'il n'était pas du tout en colère, barré dans sa tête, oui, mais pas en pétard. L'autre se l'est fait dire trois fois :

— Poussez-vous monsieur.

Dommage que le Prozac ne soit pas alcoolisé, sinon le malheureux l'aurait senti et ne se serait pas garé en double file dans la ligne de mire. Zétoune allait tuer deux minables pour rien, une parole de travers, un regard strabismitique de la part d'un pauvre vigile de parking de boîte de nuit.

Au bout des trois sommations, Zétoune d'un coup de fusil à pompe l'a scié en deux au niveau des hanches. Après, il a été chercher l'autre, celui qu'il voulait. Celui-là a fait la connerie de sa vie en dégainant un pistolet d'alarme… Un grenaille. N'importe quoi ! Zétoune l'a tué en pleine tête, froidement, comme l'aurait fait n'importe quel psychotique qui se respecte. Aux Assises, ils auraient dû lui en coller pour perpète avec un maximum de peine de sûreté, histoire de protéger la planète. Zétoune les a bluffés en revendiquant l'assassinat au lieu du meurtre et en expliquant que l'honneur se lavait dans le sang. Là, les psychiatres ont assuré que Zétoune avait conscience de son acte et que cette conscience-là permettait d'espérer qu'il se réinsère au mieux. Zétoune n'a pas fait profil bas et les quinze ans ressemblaient étrangement à la frustration des juges se disant que, quelle que soit la peine, ce type la purgerait sans se laisser casser. Alors, ce cadeau devait être celui d'une magistrature tremblant individuellement de crainte. D'où les quinze ans et aussi le talent des deux avocats parisiens et de leur petite collaboratrice Sarah. Elle savait donc à qui elle avait affaire en établissant le certificat de travail pour la liberté conditionnelle de Zétoune. Sa peur de la double

personnalité de mon *ami* ne l'a pas gênée lorsqu'elle a fait la connerie de le passer de son bureau à son lit. Zétoune avait sa devise : *Il faut punir les injustes !* Une connerie qu'il avait entendue dire par un prisonnier politique qui, après l'année soixante-huit, s'était retrouvé au nouvel an, tendance inversée, tête-bêche dans un soixante-neuf où il se l'était, yogi de première, logé tout seul dans la bouche pour se mordre les couilles. Depuis, Zétoune te balançait cette maxime comme un chevalier à l'armure faite de boîtes de conserve :

— Faut punir les injustes.

C'est quand il a voulu la punir qu'il a fait appel à moi qui venais tout juste de sortir, trois mois avant lui.

Nico dit Zétoune était ce qu'on appelle un beau gars, un beau mec ou encore, un joli monsieur. Grand, un mètre quatre-vingt-cinq, les épaules larges, brun avec des yeux orangés et plats. Plats dans le sens où la pupille ne semblait pas arrondie, concave. Cette particularité lui donnait un regard d'hypnotiseur. Beaucoup de charme dans la démarche et un corps d'athlète. Neuf ans à faire des études et du sport lui donnaient de l'assurance extérieure. À l'intérieur, un vrai chaos, mais ordonné puisqu'il était aussi psycho-maniaque. Ses moments de folie se maîtrisaient et il allait de lui-même à l'hôpital se faire shooter lorsqu'il sentait monter en lui des bouffées de violence. Il les pressentait et moi, face à lui, je reconnaissais les signes précurseurs des éruptions. Ma parole, ça me faisait même marrer de le savoir déjanté ! Pour être con, je l'étais, grave ! Quand il commençait à se titiller la paupière supérieure en jouant à s'arracher un à un les cils, tout en caressant mécaniquement sa moustache et son bouc, pour ensuite renifler ses doigts, je comprenais que ça n'allait pas. Moi, les experts du parquet m'avaient qualifié de psychopathe manipulateur. Ça, Zétoune le savait, mais ça ne l'a pas empêché d'essayer de me manipuler pour qu'on fasse du mal à Sarah. Il n'avait vraiment pas besoin de me faire ce coup-là puisque étant mon ami, je l'aurais suivi dans sa vengeance. Lui et moi n'avions peur que d'une seule chose et nous en

parlions en rigolant. Notre seule peur était de n'avoir peur de rien. Tout a commencé à quatre heures du matin lorsqu'il m'a téléphoné :

— J'ai besoin d'un calibre et d'une planque, je suis en cavale.

— Viens.

Il m'a raconté son licenciement. Elle l'avait exploité durant trois mois sans le payer suite à un accord où il était dit qu'elle le réglerait petit à petit, car, jeune avocate, elle n'en avait pas les moyens. Il avait accepté l'offre. Là où le bât blessait, c'est qu'elle l'avait aussi viré sans indemnité de son lit :

— Même pas une petite pipe ?

— Déconne pas, j'ai assez les boules !

— Les boules, pour te les vider ? Y a que l'humour mec !

Zétoune ne l'acceptait pas sans explication. Alors, elle lui a raconté sa vie, son mec qui ne vivait pas avec elle, mais qui était le père de son bébé de six mois. Elle l'aimait malgré des différences culturelles et religieuses. Son homme était musulman et fréquentait assidûment la mosquée. Il avait un très bon poste à la mairie et s'intégrait parfaitement à la société française. Donc, elle voulait continuer à vivre avec lui malgré des appartements séparés. Zétoune lui a demandé ce que lui devenait. Elle n'a fait, ni une ni deux :

— C'est fini. Je t'aime beaucoup, mais ta double personnalité me fait peur… Restons bons amis.

Quand une des deux personnalités de Zétoune a explosé en avançant qu'on ne se débarrassait pas de lui comme ça, elle a flippé avec raison, déconnant sans logique :

— C'est ça ou tu retournes d'où tu viens.

— La case départ ? Il me restait deux ans à faire et maintenant que tu m'as fait sortir… tchao !

Moi, on ne me tient ni par le cœur, ni par le cerveau, ni par les couilles. Elle tenait Zétoune un peu par les trois, juste de quoi le mettre en rage, alors il a tout cassé dans l'appartement sans la frapper, car elle tenait son petit dans les bras. Les voisins ont débarqué et Zétoune en a démoli trois ou quatre à coups de pieds, poings et tête. Elle a porté plainte, le témoignage des voisins à l'appui, d'où :

— Et maintenant ?

La meilleure chose à faire était de laisser passer la nuit, alors j'ai fait un lit pour Zétoune en lui disant qu'un jour pousserait l'autre et qu'on verrait dans la semaine. Le mieux étant de la laisser croire qu'il avait mis de la distance entre eux. C'est difficile de tenir un fauve juste à la voix, mais comme j'ai mené un gang…

Le matin, on a mis au point une tactique de destruction morale, psychologique et sociale. Tout d'abord, une lettre explicative à son conjoint. J'étais partisan de commencer par « Monsieur le cocu », mais finalement, en personnes civilisées, on a opté pour :

Monsieur,

Je me permets de vous écrire ce jour au sujet d'un différend entre votre compagne Sarah et moi-même dont vous avez eu plus que des échos. Comme vous le savez, je suis sorti de prison en libération conditionnelle suite à une condamnation de quinze ans de réclusion criminelle. Il ne me restait que deux ans à faire lorsque votre compagne m'a envoyé un certificat de travail afin d'aider à ma sortie. Durant plusieurs mois j'ai travaillé efficacement jusqu'au jour où Sarah m'a fait des propositions à caractère sexuel.

Nous sommes devenus amants et, tout récemment, elle a pris la décision de rompre et, pour me piéger, elle m'a donné rendez-vous chez elle afin de faire croire à un harcèlement et une agression de ma part. Ce, dans le but unique de me

renvoyer en prison et ainsi de se débarrasser d'un amant gênant et d'un employé corvéable… à merci.

Sachant que vous avez tous deux un enfant en bas âge, je culpabilise de m'être laissé aller dans cette histoire d'adultère et je croyais, suite à nos conversations, qu'elle allait faire la démarche de vous quitter pour vivre avec moi. Ce qui n'a pas été le cas malgré tout ce qu'elle m'a dit. Comprenez que je ne désire qu'une chose, c'est de ne pas me retrouver en prison et aussi de n'avoir aucun ennui avec vous. Pour preuve de ma bonne foi, je vous joins un plan détaillé de son domicile et il vous apparaîtra évident que je ne suis ni un malade mental ni un fabulateur. D'ailleurs, la précision du plan indique même où vos propres sous-vêtements se trouvent dans l'armoire adéquate. Pour ce qui est de la sexualité de votre compagne, elle aime les rapports buccogénitaux et ne désapprouve pas la sodomie. Que vous dire sinon que je ferais tout pour ne pas retourner en prison et que je n'hésiterais pas à la faire citer pour faux et usage de faux, car il est flagrant que les certificats de travail étaient de complaisance. Tout ceci risque de nuire fortement à sa carrière et, au-delà, de créer un véritable scandale au niveau du barreau. J'ai d'ailleurs, suite à sa plainte, envoyé mon avocat discuter avec le bâtonnier. Ce dernier était scandalisé par l'attitude de votre compagne. Un accord à l'amiable est en cours et la balle dans le camp de votre compagne Sarah.

Monsieur, je suis désolé de vous apprendre des événements aussi désagréables, mais vous comprendrez je pense qu'il ne m'est pas possible d'agir autrement puisque je suis dans l'obligation de couvrir mes arrières.

Cordialement,

Nico L.

C'était une bonne lettre vicelarde vu que tout le monde sait que le pire pour un cocu, ce n'est pas d'être trompé. C'est d'imaginer qu'un amant a joué au golf dix-huit trous avec le corps de sa bonne femme d'épouse alors que lui-même, en

vingt ans de marida, n'a même pas pu foutre ses trois doigts pour un porno-bowling dans sa moitié ! De quoi perdre la boule ! Bon, je n'étais pas très fier de moi d'accepter de touiller les salades de cet enfoiré, mais le cœur c'est le cœur, la fraternité c'est la fraternité et tant pis pour ma gueule si dans la distribution des rôles lui avait tiré celui de Caïn et moi d'Abel… Au jeu des sept familles, faut bien un orphelin !

Voilà où j'en étais avec lui lorsque je lui ai demandé de me ramener l'objet :

— Faut qu'tu me livres, mec…

— Pas de problème. Je suis en province, mais dès que je rentre, je te bigophone et on se voit, O.K.

— O.K.

— J'tembrasse. Prends soin de toi.

En raccrochant, j'ai eu la puce à l'oreille et soudainement, pour rester dans les insectes, les abeilles me sont venues… Sur l'écran de mon portable s'affichait le numéro de téléphone de Zétoune ou plutôt de son boulot. Cet empaffé était à Paris le cul collé à son siège de veilleur de nuit d'hôtel. Ma première pensée fut *« Cet enculé est armé et a déjà tué deux mecs par le passé »*. Ma seconde fut *« Je vais devoir buter ce gros con »*. La troisième resta la bonne : *« Gamberge vite et bien. »* J'appelai ce salopard de merde sur son portable :

— Écoute, on essaie de se voir la semaine prochaine à ton retour, O.K. ?

— Pas de problème amigo…

Je voulais deux choses. Récupérer mon bien et ne plus jamais entendre parler de lui. Je désirais aussi qu'il ne me garde pas dans sa tête de malade. Je m'imaginais pratiquer sur son crâne une lobotomie à coups de hache pour qu'il ne mémorise aucun souvenir de ma pomme, ni dans le cortex ni dans le reptilien, et surtout pas dans ce dernier. Nous devions nous voir le mercredi soir et il m'appela la veille :

— Mauvaise nouvelle mon ami… Je suis à Marseille et j'ai loué une bagnole qu'on m'a volée… L'objet était dedans.

— C'est des choses qui arrivent.

Que pouvais-je dire ? Les yeux me sortaient de la tête, mon téléphone fondait de rage dans ma main ! Il m'aurait dit qu'il s'était crashé en avion, mais avait pu, pile-poil, sauter en parachute, hélas sans prendre l'objet, c'était la même chose. Cet enculé me prenait pour… un enculé. Moi ? Bordel de Dieu !

Je lui ai dit qu'on pouvait quand même se voir pour boire un pot et discuter des deux mois passés sans s'être même entraperçus. Il était d'accord et, le samedi soir, il gara sa bagnole du côté de la place d'Italie. C'était la première fois que je ne lui serrais pas la main et que je ne lui faisais pas la bise des hommes. Le *smack* de ceux qui se niquent dès qu'ils le peuvent. Nous avons marché quelques mètres quand il s'est tapé le front du plat de la main :

— Putain j'ai oublié mon portable dans la bagnole !

— Je t'attends au café.

Quand il est revenu, je n'ai pas eu le bon réflexe. Si j'avais été un yakuza qui s'ampute d'un doigt à chaque connerie faite, je dis pas la brochette de moignons que j'exhiberais en levant les mains à chaque arrestation par les poulets. Hé oui, cette enflure de crevure de merde était retournée à sa bagnole chercher le calibre en pensant paranoïaquement que je pouvais lui tendre un piège du style *« Discute avec moi tandis qu'un pote fouille ta caisse »*. Ce con l'avait sur lui, mais je n'y ai pensé qu'après, en me repassant le film toute la nuit comme un hibou cinéphile. Cette salope m'a donné des insomnies pendant des nuits. Le bar-tabac de l'avenue des Gobelins était noir de monde et nous avons dû nous transbahuter vers le fond pour trouver deux petites places assises. Il a casé son mètre quatre-vingt-cinq sur la banquette et j'ai glissé mon mètre soixante-six en face. Nous parlions bas comme dans la

chanson des parrains de mon cul. La serveuse est venue nous apporter un demi pour moi, un Coca pour lui. Nous avons commencé à causer de tout et de rien, de moi et de lui, et aussi de sa maman qui m'adorait. Plusieurs fois, en tête-à-tête, elle et moi avions déjeuné pour parler de lui. Elle s'inquiétait dès qu'il avait une chiasse et, prenant conseil auprès de moi, se demandait si ça n'allait pas le faire récidiver. Moi, Connard Ier, la rassurais avec des :

— Mais non, il a compris vous savez… Y bosse maintenant et il voudrait pas vous faire de la peine.

Ce bourrin savait que j'avais de l'affection pour sa mère et il en jouait sans fausse note. À un moment j'ai rigolé en lui demandant de me raconter un peu cette connerie d'amateur :

— Laisser un pouchka dans une caisse louée ?

J'ai halluciné quand il s'est mis à me raconter que depuis sa sortie il bossait mystérieusement à *punir les injustes* un peu partout en France. Zétoune me la faisait Léon dans un remake de *Nikita*, Nikito ! Nique-moi mon copain ! Froidement, les yeux dans les yeux, il me balançait sa mythomanie de voyou de merde… Lui qui avait flingué deux malheureux pour une vexation ! Je l'ai écouté en hochant la tête et j'ai commencé l'interrogatoire. Évidemment, la voiture n'avait pas été louée à son nom. Bien sûr, il ne pouvait pas me dire à quel faux surnom d'alias. J'ai failli me retourner pour voir si Ben Laden n'était pas en train de me raser les poils du cul pour s'en faire une fausse barbe. Sincèrement, si j'avais été armé, je l'abattais sur place :

— Excusez-moi, messieurs-dames de la Cour d'Assises, j'ai pas pu m'empêcher de flinguer ce grand tueur à gages…

Arriva ce qui devait arriver, simplement. Zétoune me regardait avec ses yeux vides. Je lui rappelais que dans son temps d'avant la prison, n'importe quel connard pouvait aller au B.H.V. ou à la Samaritaine acheter un fusil à pompe calibre 12 trois cartouches. D'où le flinguage qui lui avait valu

quinze pigettes. Je lui rappelais que je lui avais longuement expliqué le maniement d'un automatique 9 mm pour lui éviter le désagrément d'une bastos dans le panard ou pire dans les couilles en mettant l'arme à la ceinture. Je l'avais fait répéter plusieurs fois, la tendresse du pouce rabaissant le chien lorsqu'une cartouche logée dans la chambre risquait la bavure. Là-dessus, j'expliquais à mon enculé de bâtard de meilleur ami d'infortune carcérale que je savais qu'il n'y connaissait goutte et que, par moi, il avait touché sa première arme de poing sans même la commander au père Noël. Sur ce rappel, j'ajoutais qu'étant tous deux des hommes partageant le même vécu, nous pouvions parler tranquillement, sans effusion de sang, de choses fâcheuses :

— Le problème c'est que je ne te crois pas.

Le coup de téléphone de son lieu de travail ne l'impressionna nullement. Je lui expliquai qu'étant, moi, un vrai crétin de truand, je pouvais avoir autant de pétoires que je voulais et que ce qui me chagrinait venait du fait que je me voyais obligé de remettre en question notre relation d'amitié. Je ne lui rappelai pas qu'il m'avait téléphoné à quatre plombes du matin, ni déplacé plus d'une fois pour ses délires au sujet du rectum de sa petite baveuse d'avocate. Zétoune me passa la pommade sans se douter que, toute pommade étant à base de poisson, j'étais devenu assez sensible pour en sentir l'arête :

— Je vais te dire, Zétoune. Si tu as encore le flingue, je te l'offre, je t'en fais cadeau… Je n'ai pas besoin de ça pour me sentir un homme.

— Il est resté dans la bagnole.

— Amène-moi le contrat de location et la plainte pour vol… J'appellerai.

Là-dessus, me levant, je le regardai une bonne fois :

— Tu gagnes un calibre, mais tu perds un ami.

Je le laissai sur place et, descendant l'avenue des Gobelins, me revint *« Putain j'ai oublié mon portable dans la*

bagnole ! »

— Putain j'ai oublié ma cervelle en prison…

Dans la nuit, mon téléphone vibra et, décrochant, je fus noyé par un flot de paroles. Zétoune me donnait à toute berzingue les coordonnées du contrat de location. À poil dans mon lit, j'écoutais sans jouer la sténo et tandis qu'il continuait en me disant son amitié ad vitam æternam, je savais comment j'allais lui baiser sa petite gueule. Zétoune ne m'avait même pas proposé de rembourser d'une façon ou d'une autre la perte de l'objet. Rien que pour ça il allait payer.

J'ai laissé passer deux mois entiers sans donner ni prendre de nouvelles de Zétoune. En bon psychopathe manipulateur, j'avais élaboré mon plan minutieusement, les experts psychiatres du parquet, même s'ils n'en avaient rien à cirer, auraient été fiers de moi. Il me suffisait de serrer la maman de Zétoune pour le faire venir dans mon piège. Elle n'aurait aucune méfiance à me recevoir chez elle.

Je m'étais posé toutes les questions possibles et je m'étais répondu favorablement. Il s'agissait de lui laisser le choix entre sa mère et moi s'il prenait le dessus militairement parlant, ou entre sa mère et lui si j'arrivais à le dominer psychologiquement. Je voulais que cette saloperie se tue lui-même pour sauver sa mère. Après tout, ce scolopendre était du signe du Scorpion !

Jeannine Livreur n'a fait aucune objection pour me recevoir, elle était même si contente de me revoir qu'elle m'a demandé quelles étaient mes envies culinaires. *Le foie saignant de ton fils.*

J'ai débarqué à dix-neuf heures trente à Neuilly-Plaisance, elle est venue me chercher au R.E.R. et nous ayons discuté de la vie, la sienne et la mienne… puis, la voyant pleurer et renifler, je me suis dit qu'il y avait une couille quelque part :

— Et Nico ?

— Il a récidivé.

— Merde de merde…

— Il a trouvé une arme je ne sais pas où et…

— Ah, putain de putain.

Nous sommes arrivés dans son petit pavillon et après nous être garés, nous nous sommes retrouvés dans sa salle à manger. Zétoune avait fait le coup de feu sur un mec qui l'avait bousculé dans un bar :

— Une petite bière ? Je n'ai que de la brune.

— Oui merci.

Je n'avais aucun goût pour la brune à cause de son amertume, mais là, une bière en deuil bien noire s'imposait. L'apéro et tchao ! Avec son passé pénal, Zétoune ne serait visible que dans trente ans. J'avais tout prévu sauf ça :

— Et à l'hôpital ça se passe bien ?

Jeannine me regardait bizarrement :

— Oui, j'y suis d'ailleurs passée avant de venir te chercher à la gare, Yann.

J'ai eu une drôle de sensation dans le corps en voulant me gargariser d'une autre petite gorgée de bière… Mon bras ne m'obéissait pas.

— Je suis infirmière, tu sais Yann ?

Ma bouche ne répondait pas, mais tout mon cerveau fonctionnait.

— Mon garçon m'a dit pour l'arme. Il m'a dit que c'était toi. Il m'a dit que c'était de ta faute. Tu savais qu'il était fou. Tu lui as mis le malheur en main.

Quand elle a mis sa blouse d'infirmière, je n'ai pu ni trembler ni me pisser ou chier dessus ni rien. Quand elle s'est approchée de moi avec le sac plastique transparent et que ses yeux de cinglée ont pétillé en me susurrant qu'il fallait *« punir*

les injustes », j'ai compris mon erreur d'avoir pensé à tout sauf à l'essentiel :

Qu'est-ce qui, dans la vie de Zétoune, l'avait rendu dangereusement psychotique ?

La réponse s'approchait de moi… Maigre consolation, au cas où j'arriverais à hurler, elle avait mis la radio à fond :

Pour les étapes du voyage
Sur la route absurde du temps
Nous avons tous dans nos bagages
Un mot d'excuse signé « Maman »
Que nous présentons à la douane
Aux frontières blanches de l'angoisse
Lorsqu'il faut déclarer son âme
Le cœur barbelé de grimaces

Putain, ce que cette chanson me causait… Mes oreilles n'étaient pas bloquées et en étouffant, raide comme la justice, sous le sac plastique, j'entendais Jeannine chantonner avec la radio tout en me berçant dans ses bras… Je pensais à Zétoune dans sa cellule à perpétuité et, parole, j'ai réussi à me marrer en crevant, immobile, dans les soubresauts intérieurs de la mort.

D’Angers

À Toi… chut !

Le rouleau de papier W.-C. reliait, entre eux, les adolescent(e)s installé(e)s autour de la grande table du centre de la « Maison pour tous », dans la banlieue d’une petite ville de province à quatre-vingts kilomètres d’un bord de mer. L’écrivain inconnu – mais reconnu par ses parents, ce qui suffisait amplement à son ego – venu ce jour-là connaissait la terreur de la feuille blanche, la sienne et celle des mômes qui devaient écrire une fiction pendant cet atelier d’écriture. Il avait alors apporté ce rouleau de papier-toilette, blanc, moelleux et résistant. Les jeunes gens avaient ri en déroulant doucement le drôle de lien pour ne pas le briser et, enfin, ils avaient commencé à écrire dessus. L’auteur invité souhaitait désacraliser la chose écrite et, en se désengageant du sérieux de l’écrivain, il engagea les ados vers le sérieux de l’écriture. Suite au palimpseste blasphématoire, il distribua à chacun la sacro-sainte feuille blanche. Aucun d’entre eux, même les plus coincés, ne rendit une page vierge. Le thème de cet après-midi littéraire était l’aphorisme ou l’épitaphe au choix avec en prime le droit de ne pas écrire…

Après bien des discussions autour de leurs écrits et des rires au moment de leur lecture, ils entendirent Aurélie cogner doucement à la porte… Il était l’heure de quitter les jeunes *« cailleras »* dont le quartier de Hautes Tours donnait, avec vue au loin et au large, sur le centre-ville. La seule route qui menait de la cité à la ville était étrangement en sens unique. Pour se rendre sur la place octogonale – gardée par la statue d’un poilu imberbe – de la mairie, de la banque, du café de la Paix, du conseil régional, du commissariat central, de l’office de tourisme, du lycée et de l’A.N.P.E., « ceux » des cités

devaient faire tout le tour. On pouvait venir à eux en ligne droite, les camions livrant les grandes surfaces avaient un accès direct, les cars de C.R.S. aussi… *en ligne droite !* Il relut l'aphorisme d'une jeune beurette de quatorze ans :

« Tour à tour décorné, le Grand Satan Impérialiste a pris un gros – navion – dans son rectum pentagonal. » 11/09 – l'Athéegriste.

Dans la voiture d'Aurélie, ils en avaient dit deux mots : *Politique* et *Sauvageons* ! Ils résumèrent l'entretien en concluant que ces enfants, face à l'euthanasie sociale des multiples enfermements, restaient avant tout en état de légitime défense sociale.

— On respectera les adultes quand ils seront respectables… m'sieur Thierry.

Sur le trajet conduisant à la mairie où elle avait son bureau « *socioculturel »,* il apprit qu'Aurélie souffrait d'amputations au cerveau. Cet aveu lui permit de se rapprocher d'elle et, boutade, il expliqua que le vouvoiement guillotiné en 1789 autorisait le tutoiement pour qui se sentait un tant soit peu citoyen et enclin à cette mode de revalorisation des grandes idées républicaines dont la trinité d'État, L.É.F. devait donner religieusement foi à la population votante. Elle acquiesça dans une moitié de sourire :

— Tu vis de ton écriture ?

— Je n'en meurs pas.

Elle était venue à la gare le chercher pour organiser le débat avec les jeunes *dits* défavorisés. La mairie comptait sur elle dans l'accueil des intervenants. Sur le quai, il l'avait vue toute droite, tenant contre elle un petit panneau d'identification. De loin, il lut son nom et, souriant, s'approcha tandis qu'elle se mettait bizarrement en route, en marche, en branle pour le rejoindre. Une jambe plus courte que l'autre la faisait boiter, claudiquer à bâbord, chaque pas frôlait la chute. Chaque sourire de bienvenue la rééquilibrait à tribord. Il chercha le fil

de funambule sur lequel elle avançait avant de comprendre qu'il était ce fil. Il ne bougea plus, souriant comme pour l'encourager, et tenta dans ses yeux d'allumer une chaleureuse lumière. Elle le fixait, vigilante pour le retrouver, quand chaque vague de foule la faisait disparaître de son champ de vision puis réapparaître d'un côté puis de l'autre. Lui, grand, se tenait droit en phare. De la voir avancer lui donnait comme un mal de mer. Il la croyait infirme, handicapée, jusqu'au moment où il comprit qu'elle était cassée en mille morceaux.

— Aurélie…

— Enchanté…

La moitié de son visage vivait, l'autre dormait. L'accueillant, elle lui expliqua le programme qui, du restaurant, devait passer par l'hôtel puis, entre deux, le conduire au centre de la Maison pour tous pour animer l'atelier d'écriture.

— Ma voiture est là.

Attablés, ils parlèrent des enfants, elle n'en avait pas plus que lui. Sans avoir besoin de lui poser de question, elle partagea avec lui la mémoire de son histoire. Son profil droit, inexpressif, ne bougeait pas, elle ne parlait qu'avec la moitié de la bouche et chaque mot sortait dans un rictus incontrôlable. Une cicatrice barrait son visage de l'œil jusqu'au lobe de l'oreille gauche. Elle cachait avec grâce cette moitié désastreuse derrière ses longs cheveux en inclinant constamment la tête. Une brûlure marquait son cou d'un collier de chair torsadée dont le médaillon restait le souvenir rond et plissé d'une trachéotomie. Elle parla de ce très grave accident de la route et des années de rééducation qui n'en finissaient pas. Neuf mois d'hôpital dans d'horribles souffrances. Elle avait survécu. Son petit ami, après avoir courageusement lutté pendant près de deux ans, était parti en laissant sur la table de sa chambre d'hôpital un énorme bouquet de fleurs. Elle ne lui en voulait pas :

— À vingt ans, on est trop jeune pour encaisser une pareille histoire.

Il avait pleuré en partant. Elle avait souri comme elle pouvait en lui rendant sa liberté. Il avait été fort et digne durant tant de temps qu'elle le comprenait :

— Il m'avait connue avant aussi, et je ne pouvais plus le laisser me regarder… Et puis j'ai Vanille ! Je ne suis pas toute seule…

— Vanille ?

— On y va ?

Ils quittèrent le restaurant pour grimper dans la voiture :

— Je n'ai pas peur de conduire… J'aime ça !

Elle fit les présentations :

— Thierry… Vanille.

Vanille, assise sur la plage arrière, échangeait avec lui, par le rétroviseur, un regard froid de ses petits yeux de nounours en peluche. Vanille était un jouet ancien qui s'articulait juste au niveau des membres. Sa couleur marron et son poil synthétique laissaient imaginer qu'une maladie contagieuse pelait, depuis l'enfance d'Aurélie, sa peau de doudou. Il trouva très antipathique d'avoir le regard de ce jouet dans son dos.

La chambre 108 d'un hôtel de zone industrielle hébergea son sac. Il retrouva Aurélie dans le hall pour, s'invitant mutuellement à boire un verre à la santé du conseil régional qui réglait les notes de frais, s'installer au bar. Elle ne buvait pas. Lui si. Jus de fruits et bière…

— C'est bon ?

— Je ne sais pas.

Une de ses amputations du cerveau lui avait définitivement ôté le goût. Elle devait faire très attention aux dates de péremption des aliments pour ne pas s'intoxiquer et au gaz pour ne pas faire sauter son immeuble. Elle ne sentait rien :

— Ni les fleurs ni la merde !

Le médecin, lui montrant les radiographies de son crâne, avait désigné du bout d'un abaisse-langue le trou blanc qui autrefois clignotait de plaisir à la moindre sucrerie. C'était là. Elle avait ri douloureusement en comparant ce rond blanc à un trou noir dans l'espace. Thierry se surprit à éprouver un sentiment de pitié avant de le chasser pour un autre de culpabilité quand elle lui expliqua la cicatrice dans son cerveau qui la rendait épileptique lorsqu'un flux nerveux et électrique passait dessus :

— Ah oui, je pète les plombs ! Littéralement… Je court-circuite !

— Et tu conduis quand même ?

— Je sens venir la chose… J'ai le temps de me ranger sur le bas-côté. C'est un secret d'ailleurs ! Sans permis…

Il recommanda une bière tandis qu'elle prenait un verre d'eau… plate :

— Avant je buvais.

— Ah ?

Elle pencha un peu la tête pour bien le regarder dans les yeux et se sentant en confiance, après avoir posé la question à l'auteur :

— Tu n'en feras pas une histoire ?

… elle commença à dérouler son rouleau jusqu'au bout… Il aurait pu l'écrire sur du papier hygiénique.

La voiture semblait rouler dans le tambour d'une machine à laver… la route ! Les essuie-glaces rejetaient l'inondation de part et d'autre. Il essayait de voir, brouillé, le reflet du visage d'Aurélie qui conduisait en direction de la mer… À côté d'elle, il se remémorait le vécu angoissant de cette fille, les photos d'avant déchirées, la nudité sous la douche, la sortie de bain mise vivement, hâtivement sur le corps avant que la buée

évaporée démasque le miroir de la salle de bains. Peu à peu, au fil des kilomètres, l'angoisse d'Aurélie le saisit. L'empathie avant la peur.

Elle fréquentait avec ses copines les bars branchés du quartier piétonnier jusqu'au soir de l'accident. Elle était saoule de joie de vivre, après il y a eu l'envie animale de voir la mer. Ce désir avait été le plus fort. La mer qui cognait contre la porte fermée. Il y avait eu l'alcool, beaucoup, des alcools de qualité, de ceux qu'on boit sans s'en rendre compte… Des jolis verres de liquide bleu. Des cocktails… En cachette, sous la table, un joint roulé. Elle gardait pourtant sa lucidité au point qu'elle avait pu discuter avec l'homme qui la draguait depuis un bon quart d'heure. Il était drôle. Il payait ses tournées. Après, il avait fermé la porte… sur elle. Le viol de son cerveau par l'alcool faisait qu'elle n'avait pas eu mal. Sa mémoire vomissait par flash-back des taches de souvenirs répugnants. Il lui fallait la mer *« Tu comprends ? »* pour ouvrir la porte et laisser les vagues nettoyer la chambre et son corps nu brisé sur le lit. L'épave qu'elle se persuadait être devenue ne voulait qu'atteindre la rive, revenir sur la grève, s'échouer sur une plage… C'est tout. Elle n'était pas bourrée ! Ni pétée ! Juste gaie, joyeuse, sympa quoi… « *Tu comprends, dis ?* » et cet homme plein de méchanceté l'avait détruite. Alors la mer ! La mer, mais pas seule, avec Schulz. Les copines inquiètes de la voir partir au bras d'un inconnu avaient téléphoné au petit copain, au petit ami, à celui qui plus tard serait là entre le pire et le meilleur. Aurélie avait réussi à décrocher son portable en pleurant et il était venu. Il n'avait pas le permis de conduire et il ne savait pas comment arrêter le flot de larmes, de honte et de colère ! Elle hurlait pour une douche ! Elle hurlait en appelant la mer. Alors il avait dit oui. Au lieu-dit du « Mont des Alouettes »… l'arbre les avait stoppés net. Schulz perforé de part en part au niveau de l'estomac s'en était quand même sorti. Elle ? La chirurgie, sans le modèle original, reconstitua tant bien que mal le puzzle d'Aurélie :

— Thierry ?

— Oui ?

— Tu veux qu'on aille voir la mer ?

— Pourquoi pas ?

La voiture restait une de ses rares passions et elle s'était de suite forcée à piloter, elle n'avait plus que ça :

— Tu comprends n'est-ce pas ?

— Roule moins vite…

Il l'écoutait en essayant de ne pas lui montrer qu'il voyait à travers le rideau de ses cheveux, reflété sur le pare-brise par à-coups grâce aux phares jaunes des voitures les croisant, la vilaine cicatrice qui lui barrait le profil gauche. Vanille fixait Thierry toujours aussi méchamment, comme pour lui dire que l'inconnu derrière la porte fermée était son semblable. Aurélie souriait en lui disant que la mer n'était plus très loin. Elle posa les questions idiotes qu'on pose aux écrivains. Il ne put s'empêcher de penser qu'en cas de demande de signature il lui ferait une ordonnance plus qu'une dédicace.

— Chantes-en une s'il te plaît !

Quelle connerie de lui avoir avoué qu'il écrivait des chansons…

Les enfants qu'on a pas
Nous mettent à genoux
Quand coule sur une joue
Une larme de reine ou roi
Et nous disent un matin
Que celui du voisin
A succombé au froid

Elle trouva ça joli et d'une chanson à l'autre ils passèrent devant l'endroit du malheur… Le dépassèrent et enfin : la mer.

Les enfants qu'on a pas.
Descendent du grenier
Les fantômes des jouets

Oubliés de nos doigts
Nous mettent au bord des lèvres
Tous les prénoms de rêves
Étrangers à nos voix

Thierry la suivit sur la plage, elle restait silencieuse… La rejoignant, il n'osa pas lui donner la main ni la prendre contre lui alors qu'elle grelottait. Quatre heures du matin. Son sac à l'hôtel. La nuit blanche. Elle le remercia d'être là et, raisonnable, au bout d'une heure à écouter les vagues dans le bruit régulier d'une porte battante, elle accepta de le ramener en ville. Il récita le texte d'un gamin en alphabétisation :

Pourquoi la mer me vient ce soir par épisodes
L'ai-je trahie si longtemps ?

Au retour, alors qu'il ne craignait plus le lieu du drame, ils s'encastrèrent dans un arbre au lieu-dit « Le Mont des Alouettes »… Le rouleau, comme celui d'un orgue de barbarie, se déroulait en livrant ses phrases effacées par la pluie… Les jeunes avaient heureusement eu le dernier mot… une épitaphe :

Ci-gît
Mounira Hameur
qui vous dit
« À tout à l'heure »

Sur la plage, il aurait dû la prendre dans ses bras… Avant le choc, Thierry avait senti comme une odeur de brûlé. Aurélie de même, elle avait enfin senti quelque chose en elle. L'électricité dans sa tête venait d'éteindre la lumière.

— Hé m'dame ! J'peux avoir une photocop' ? gueula Schulz.

Souriant de toutes ses rides, Rebecca – auteure et journaliste – distribua à chaque participant de l'atelier la nouvelle *D'Angers* qu'ils venaient d'écrire en commun… Aurélie et Thierry frimèrent un peu d'être les héros de l'histoire… Les jeunes de Cholet, d'Angers, de Trélazé réunis

pour ce week-end d'atelier d'écriture promirent à Rebecca de faire attention en allant se baigner aux Sables-d'Olonne cet été.

Mounira, quatorze ans, de son fauteuil roulant fixait étrangement la vieille dame… L'adolescente se parfumait exagérément à l'essence de vanille.

Le menton bleu

À Johanna Di-Dio, comédienne

Un jour il lui a dit : « Viens ! »

Et c'est lui qui l'a suivie, elle.

Elle craignait des hommes très précis. Ces hommes visuellement virils qui, rasés de près le matin, sont déjà bleutés au déjeuner après quatre heures de bureau, de chantier, d'usine, d'art. Ces hommes aux os carrés et aux phalanges poilues. Ceux qui ont souvent, des épaules aux hanches, le torse droit. Si droit que le V publicitaire d'une cage thoracique sculptée de protéines les rendrait ridicules s'ils tentaient la musculation. Elle craignait ces hommes-là qui ont souvent le cheveu court et le sourire charmeur des stars de cinéma américain des années soixante comme Anthony Quinn, ou français, du genre Michel Piccoli. Ses goûts penchaient plutôt pour des jeunes hommes éternels comme en produit le cinéma de nos jours, des adolescents quinquagénaires aux longs doigts osseux, un peu ennuyeux et souvent vicieux d'avoir trop joué au docteur et d'en être restés là. Elle n'avait pas peur du vice. Ce qui l'effrayait ? La puissance… ce qu'elle croyait être la force. En fait, elle n'avait jamais osé un homme qui aurait pu être véritablement homosexuel. Un homme fait pour d'autres hommes. Ce soir, prenant son courage à deux mains, elle en a ramené un chez elle. Après être passés ensemble partout dans la ville, dans la société, par les rues et les convenances. Ils ont choqué leurs verres, ri devant les couteaux maladroits, grimacé sous la piqûre de cure-dents industriels, souri au-dessus des tasses de café puis la marche côte à côte les a réunis un peu plus, en déséquilibre sur la pointe des pieds au bord du trottoir, alors qu'ils hésitaient devant les feux de signalisation.

Passera ? Passera pas ? Là, elle lui a pris le bras et le feu est passé au vert.

Sur le palier, elle a ouvert la porte en souriant à ses mains empêtrées dans le trousseau de clefs. Il s'intéressait à la cage d'escalier, au plafond, à la porte en fer forgé de l'ascenseur, à la qualité du bois de la rampe. Son corps d'homme sûr, attentif à tout ce qui pouvait le désencombrer de lui-même, ne s'intéressait réellement qu'à elle. Dans le salon quelques mots, quelques gouttes de mots alcoolisés et, enfin, ils se sont avancés vers le lit en enjambant des ponts, ceux de Paris, de la table basse, du temps. Des ponts, celui qui les séparait comme celui qui les réunissait, le même.

Ils en sont là. Il a dit qu'ils n'avaient pas le même âge. Elle a rectifié en parlant de kilométrage différent.

L'épais matelas à même le sol est recouvert d'un lourd drap de coton noir aux motifs blancs. Des dessins représentant des serpents de la mythologie inca. Au centre, dans la position du faiseur de feu, il est nu. Ses épaules sont larges et tombent un peu dans un arrondi solide. Son dos est couvert d'un duvet qui frise un peu, le même qui recouvre sa poitrine. Elle lui fait face, assise en tailleur, nue aussi. Elle vibre comme une baguette de sourcier. Il lape un verre de vin et, au-dessus du verre, il lui demande une chanson. Elle réagit par un enfantin *« Bonne idée »*. Une chanson pour leur première nuit. Ils pourront la fredonner ensemble plus tard. Ils pourront l'entendre individuellement au hasard d'un juke-box et se souvenir l'un de l'autre. Elle ne se lève pas, elle s'allonge pour pêcher hors du lit une télécommande. Elle a un disque dans le lecteur CD dont elle raffole. La musique envahit doucement la chambre. Une voix brisée de femme s'élève, une voix à la Anne Kriss.

Amant amante
Par les cendres incandescentes
Du Phœnix passe la Salamandre

Il n'arrive pas à se concentrer pour suivre les paroles. Son regard fixe le trait rose pâle du sexe qui balbutie, muet, lorsqu'elle bouge un peu. Il apprend à lire sur ces lèvres verticales. Elle soupire et s'étire en faisant bouffer ses cheveux, les mains derrière la tête, ses seins remontent et il aime beaucoup les trois triangles châtain clair de ses aisselles et de son ventre. Elle ne s'épile pas et il lui dit que c'est bien. Le verre de vin qu'il tient dans sa main envoie des reflets rubis sur son corps et elle commence à sourire, agacée qu'il ne boive pas plus vite. La chanson s'achève sur un silence… le leur. Au-dessus du verre, affleurant le bord, ses yeux de reptile la fixent mi-clos. Il attend en crocodile, ce salaud-là…

Nus tous deux, nu osé, nu plaqué sur l'autel du lit où les serpents incas commencent à onduler, elle le laisse faire après avoir posé le verre. Tout à l'heure, poupée de chiffon, elle l'a déshabillé avec gourmandise, en l'embrassant férocement comme dans les films de passion hollywoodiens. Il est court et dur. Elle est ronde et ferme. Elle pianote sur ses flancs, musicienne, et note les tics de plaisir qu'arrachent ses mains qui l'accordent à l'amour. Un blues l'accompagne.

Tu sais ce que je veux
Je sais ce que tu souhaites
M'ouvrir le corps en deux
Des talons à la tête
Mise en jeu mise en joue
Mes joues à bout portant
Et ma peur de vieillir
Démaquillée de jouir
Quand tu t'écoules entre mes seins
Que tu t'écroules entre mes mains

Il met ses doigts dans la bouche grande ouverte, elle dodeline de la tête en lui mordillant les phalanges. Elle rit, les yeux dilatés d'enfance. Il n'a pas peur de laisser sa main dans ce piège à loups. Il semble juste fasciné par la langue, rien qu'elle pour l'instant. Petit animal autonome, chaud et mouvant qui se sauve, glisse et le nargue. Il joue très

sérieusement, scientifique, avec la bouche, les dents, le palais, le dedans des joues. Il malaxe, tire la langue hors de cette caverne brûlante et pose ses empreintes sur le muscle vif. Il lui dit son sentiment qu'elle héberge dans sa bouche un animal marin. Un extraterrestre qui se serait caché là. Il dit aussi que les mots se fabriquent là. Il rit doucement en ajoutant qu'un jour peut-être se formera un *« Je t'aime »* qu'elle forgera en tournant sept fois sa langue. Qu'elle pétrira la parole comme du pain dans ce four d'ivoire et de chair rouge. Prise au jeu, mi-perverse mi-rieuse, elle accentue son bavement sur la main de l'homme. L'écume blanche souligne ses images marines. Il lui murmure qu'il se voit écrit à l'envers en elle comme dans un miroir et c'est pour cela qu'il la baptise naécO. Elle le scrute comme s'il était fou et il l'est. Fou d'on ne sait quel bonheur quand il rit en l'étreignant, en l'embrassant à pleine bouche, en aspirant sa langue, jouant à la manger. Il dévore ses onomatopées, ses mots incompréhensibles que des soupirs traduisent en tremblements. Peur d'être avalée crue, elle se dégage en grondant puis, magie noire, lui revient aimantée. Ils s'amusent à fuir, chasser, se prendre, se méprendre dans des nœuds de jambes, de crampes jusqu'à ce qu'elle pâlisse en voyant son ventre. Entre mauve et violet, gonflé de varices bleues, il bande. Le disque a fait sa révolution et le blues récidive.

Je pense ce que tu crois
Je crois que tu devines
Au cœur de nos endroits
Nos envers qui se riment
Mise à feu mise à jour
Mes yeux gouache brouillés d'eaux
Aux nappes souterraines
De mes eaux souveraines
Lorsque tes doigts sourciers vibrent bagués de chair
Puisent le sel et le sang pour peindre la lumière

Les mots, les notes la pénètrent sans lui fermer les yeux. Elle fixe le bas-ventre et ne sait plus pourquoi ce sexe gorgé de

rouge ne semble pas être à sa place. Plus que pour elle, il se gorge d'elle, par elle, de son image offerte. Il devrait lui appartenir, elle devrait le porter. Elle l'a porté d'ailleurs ce sexe mâle, il y a longtemps lorsqu'il était tout en elle et qu'il lui gonflait le ventre. Elle se sent enceinte et castrée à la fois, dépossédée. L'injustice, l'expropriation la déchirent de chagrin. Il est à elle et s'il le porte lui, entre ses jambes, ce n'est qu'un prêt, qu'un fardeau dont il la soulage, car depuis des millénaires elle a lourd à porter. Sa peine retombe et elle se voit encore plus belle, plus irréelle. Comme un brouillard de soleil l'inventerait mirage, elle se dévoile dans sa nudité, sa vérité et son illusion. Ce sexe l'hypnotise au point qu'elle devient cette chair bandée à laquelle elle veut sacrifier. L'amour comme un suicide, elle force l'amour au suicide. Bientôt le coup de poignard, le seppuku.

Elle a tellement envie d'elle-même qu'elle s'en émeut aux larmes. Les eaux la submergent, la noient et cascadent de ses bouches lorsqu'elle se donne à lui – *croit-il.* Elle se prête. Elle s'ouvre céleste et marine, lui offre l'hospitalité, l'héberge sans lui laisser le temps de s'installer, le pouvoir de l'envahir. Il n'a le droit qu'à un coin d'elle comme elle n'accepte qu'un bout de lui. Comme elle aime parfois se torturer, il est violent, perdant, perdu, alors elle le guide en elle et se fait visiter. Ses seins patio, sa bouche chambre, son cul cuisine, sa chatte salle de bains, ses mains salon. Elle se fait maison. Il la visite… Jamais elle ne s'aimera autant que cette nuit-là. Jamais elle ne jouira autant d'elle-même. Jamais elle ne jouera autant que du désespoir naïf de cet homme-là. Elle défait ce qu'il fait quand il la tient, la bloque, la noue et qu'elle retient son jouir. Il n'éjacule pas tant qu'elle ne l'autorise pas. Il doit ouvrir la porte et la laisser passer devant… Il attend qu'elle trépasse pour mourir en vainqueur, le pauvre héros, le bel idiot. Lorsque, timide, il tente du bout des doigts de lui ouvrir les lèvres, sa soif consent et elle le boit, le sirote tranquillement comme si de rien n'était. Dans l'oreille, recroquevillé sur elle comme s'il couvait l'œuf de sa tête, il murmure *« Toi… »* Elle

a l'impression de l'entendre pour la première fois et pourtant il a chuchoté plusieurs fois son prénom. Cette fois il l'a chanté, d'où la nuance.

Ils chutent ensemble dans le noir et remontent de concert, guidés par le phare minuscule d'une cigarette. Une blonde forte, presque une brune légère. Une châtain en fait. Le rougeoiement clignote à la main échouée sur la fierté d'un sein.

— Je suis bien.

— Chut.

— J'ai faim…

— De quoi ?

Bien qu'ils se soient entre-dévorés de longues heures, la faim est là et ils quittent le radeau.

Toute elle sur la plante des pieds. À plat. Dieu qu'elle est belle. Un S calligraphié, une lettrine qui ouvre un second chapitre nocturne. La lumière crue de la cuisine, morgue miniature où gît la nourriture en nature morte. Une cerise piégée dans un coulis de fraises séché tend son bras, fragilité noirâtre d'une Ophélie fruitée. La violence d'une carcasse de poulet exhibant des lambeaux de blanc. Le carrelage les vêt d'un linceul chair de poule et ils rient en se collant l'un derrière l'autre lorsqu'elle ouvre le frigidaire et s'engouffre à mi-corps dans le souffle froid du congélateur. Collé à ses fesses, il guette par-dessus son épaule les friandises. Les laitages et les boissons. Il s'attendrit devant les restes, une salade cuite, brûlée par la vinaigrette, un avocat sérieux de décrépitude exhibe son noyau. Les laitages sont à son goût. La bouteille de lait, les fromages racornis. Elle est courageuse nue dans le froid, il l'attire à elle pour la sauver de l'hypothermie, il prend ses hanches et, minute d'inattention, elle se fait voler son butin cadavérique, la charogne d'un camembert pétrifié dans sa flaque de crème. Armée de grimaces, elle lui dispute la proie. Elle fuit avec quand il la rattrape et la gifle d'une

tranche de rôti. Elle le mord, il lui tire les cheveux sans le faire exprès. Elle crie en laissant le tatouage de ses dents et de ses ongles sur sa peau. Il se fait pardonner en la hissant sur ses formidables épaules. De là-haut elle le guide vers la salle de bains. Sa tête cogne le chambranle, mais elle fait mine de rien et, reine, elle lui indique le trône où il la dépose. Elle s'installe dignement et se met à uriner violemment comme la dernière des chiennes. Elle pisse tout ! Droite, fière, censurant son fou rire, yeux clos, elle se vide d'un trait quand elle sent la main de l'amant s'immiscer entre ses jambes. Elle sourit sans restreindre son jet et fredonne.

Je ris quand tu m'échanges
D'amazone en centaure
Mes dédales te changent
D'homme en Minotaure
Mise à nue mise à mort
L'aube mange son croissant
Aux étoiles de mer
Quand l'huître perlée d'or pleure sa dernière goutte
Et que la chatte noire dévore la souris rouge

Il ramène sa paume mouillée et, avec un clin d'œil, lèche toute la longueur de sa main. Il lui dit qu'elle a bon goût. Elle le regarde intensément sans rougir. Elle le fixe dans les yeux et sait qu'à ce moment il est devenu son territoire. Elle l'a marqué. Elle se lève et renonce au papier-toilette. Il la suit dans la chambre les yeux braqués sur les fossettes de ses reins, frangines de celles de ses joues lorsqu'elle sourit. Elle plonge dans le lit la figure contre l'oreiller et le laisse s'asseoir à califourchon dans la cambrure du dos. Pour un massage soi-disant. Elle pouffe au nez du mensonge en faisant la moue, car elle connaît le spectacle qu'elle offre. Il prend une de ses mains et la lèche avant de la conduire sous son ventre, elle rit en se laissant faire et comme il le veut, par-dessous elle colle sa paume contre son sexe. Elle obéit quand il appuie sur son majeur et qu'elle se pénètre. Sa main déserte se gante de la sienne et, par-dessus ses doigts, il apprend ce qu'est une

femme seule. Elle se branle gentiment, doucement, en ronronnant pour lui faire plaisir et le laisser admirer. Il s'est relevé et lui caresse le dos. Il se penche sur elle et elle sent sa bouche plus que ses mains presque absentes. Tremblante, elle perçoit le crissement des dents qui tondent l'invisible duvet qu'elle a de la nuque à la naissance des omoplates. Il redescend après l'avoir escaladée. La bouche sème des baisers vivants qui la marquent au fer rouge, la chauffent à blanc à la limite du supportable. Loin sous la peau, les câlins brûlent jusqu'aux organes. Le long de la colonne vertébrale elle suit la sangsue, qui vertèbre à vertèbre, serpent d'os, la cambre. Du creux des reins au tendre des cuisses, il persévère jusqu'à la plante des pieds et il remonte, surfe sur la vague qu'elle devient tout entière. En elle, l'index a rejoint le majeur. Pour ne pas être désarçonné, il pose sa joue cactus contre une fesse. Il semble parler à la raie du cul lorsqu'il murmure :

— Ne laisse jamais un homme t'ouvrir là où il n'oserait pas mettre sa langue d'abord…

Elle a bien entendu. Elle reste figée. Il bisoute ses fesses en récitant :

Gouttes de feu
Geste de braise
Par tous les pores
L'alambic de la nuit
Distille l'alcool de peau

Elle pense : *« Ce con poétise pour m'enculer. »* Elle ment d'un petit *« Oh non… »*, mais se cambre lorsque sa bouche se pose là. Elle se dit : *« Sale ? »,* mais n'interdit pas puisqu'il persévère à l'embrasser là. Oui, là ! De toute sa salive il la force de douceur humide. À ce moment ouvert, elle sait qu'elle pourrait être lui comme tout à l'heure… l'érection féminine. Noyés l'un dans l'autre ; son cœur scande le prénom de l'homme, bat au bout des seins, palpite dans ses reins. Elle est ce qu'il a dit – miroir-miroir – : naécO.

Doucement il glisse ses mains sous le ventre tendre, terre frissonnante et gorgée d'eau. Il la pose en Sphinx, en énigme, les coudes et les genoux collés, colline de femme à l'ombre d'une montagne d'homme. Entre ses mèches elle jette un coup d'œil inquiet, vite fait pour qu'il ne l'attrape pas. Elle a capté l'incertitude des lèvres pincées et le tremblement du menton. Il doute, se questionne et elle, aphone, ne peut répondre. Elle ne veut plus rien voir ni savoir et l'abandonne à son problème. Elle sombre sous ses cheveux en sueur, coule son visage au fond de l'oreiller et se démultiplie. Derrière elle, le parfum de l'homme, l'odeur de l'ogre qui, malgré la dernière crainte… ose. Il ne l'effraie plus avec ses os carrés, avec son poil dur et son menton rèche et bleuté. Ce soir elle joue avec nounours avant de s'endormir en le serrant contre elle. Un reste de révolte ? Un peu d'instinct la crispe encore et réveille son corps à la défense jusqu'à ce que déserte la femme et souffre la garçonne. Elle le sent glisser en elle et elle s'étonne de cette douceur… de cette coquille… Elle ne peut, ne veut, ne sait que se relever à quatre pattes, sauvage, cabrée pour offrir à ce mec, à ce sexe, un profil animal, lèvre retroussée sur les dents en laissant du fond de la gorge sourdre le râle consentant d'un *« Oui »*. Courbé sur elle, il tient ses hanches à deux mains comme une arme, l'arme qu'elle est et la cible qu'il devient… lui !

Amant amante
Par les cendres incandescentes
Du Phœnix passe la Salamandre

Chut… Il ne ronfle pas, il ronronne et elle veille son abandon. À quoi rêve-t-il ? À qui ? Les points d'interrogation lui froncent le nez. D'autres femmes ? Elle se métamorphosera en la plus belle de toutes. Son gros nounours la trompe déjà ? Est-il dans une autre histoire ? Elle lui racontera, au jour la nuit, le plus beau des contes, le plus fou des *« Il était une nuit… »* Court-il déjà ailleurs ? Délicate, elle caresse sa joue. Elle touche cette immobilité avec précaution et du plus profond d'elle-même naît l'irrésistible envie de le décapiter.

Oui, juste pour garder le poids de cette tête d'homme. Ce trophée, cette boîte ronde comme la terre tranchée du corps de Dieu. Ce crâne plein d'univers. La tête de ce type qui pourrait la trahir en jouissant du souvenir de cette nuit de baise, d'embrassades, de succion, d'urologie, d'enculade… Souvenir hors d'elle d'où il l'expulsera en ne se rappelant peut-être même plus son prénom. Ses dons, ses cadeaux, elle ! *« Espèce d'enfoiré ! »* Pire que tout, il va la ranger dans sa mémoire, à l'étroit en compagnie des anciennes et en attente des nouvelles. Elle fantasme la conversation avec ce harem d'âmes. *« Bonjour. Pardon. Ah, vous aussi ? Oui, avec un poème. Il vous a lubrifiée avec une poésie ? Oui oui… »* Et s'il la prostituait en la racontant comme une blague ? Une farce aussi gratuite que méchante ? S'il la ramenait comme une preuve ? En la diffamant, la mentant, la souillant comme une marche pour le grandir ? En racontant ses orifices comme des trous pour l'enterrer en elle-même ?

Elle en est là à se parler tandis que l'imbécile roupille. *« Taratata – Turlututu – Pas bon tout ça ! T'es fofolle ma fifille… »* L'insomnie blanchit les cheveux de la nuit et la voilà qui rôde, fantôme anorexique ou spectre boulimique. Elle déambule vers le frigo. Elle mange rien. Dévore néant. Mâche vide. Elle revient vers lui et le surveille. Elle essaie de le lire et ses yeux s'arrêtent au sexe. Elle pense : *« Bite ! »* Elle se le dit et redit jusqu'à ce que le mot perde son sens. Ça l'amuse et le fou rire la gagne. C'est trop drôle ce mot « *Bite ».* Elle plaque sa main sur sa bouche et quitte rapidement la chambre. Elle ne doit pas le réveiller, car il devinerait qu'elle se fout de sa gueule : *« Excuse-moi mon amour, mais ta quéquette me fait marrer. »* Elle se reprend. Non, il ne l'additionnera pas puisqu'elle a passé la nuit à défigurer toutes celles qu'il a connues et qu'elle hait. Elle les efface, les supplante et reste seule à exister en lui ! Elle a si mal dans son ventre qu'elle retourne le voir dormir et ça se passe à ce moment-là… L'indicible. Tout bascule. Elle ne le reconnaît pas. Le visage de l'homme lui apparaît en détails grossis. Sa joue écrase

l'oreiller, sa bouche légèrement ouverte laisse voir jusqu'à l'odeur de son haleine. Elle découvre les rides du visage, les plis de la peau sous les muscles des pectoraux. Tiens, son ventre est relâché ? Il le retenait donc… Elle voit tout. Elle voit trop. Le point noir dégoûtant qui donne naissance à un long poil de mouche, long d'indécence. Elle n'en est plus à *« c'est qui ? »*, mais à *« c'est quoi ? »* Malaise, confusion, cette désagréable impression qu'il est autre, un autre. Ce n'est pas lui, cet inconnu au menton noir, cet inconnu rencontré hier. C'est en tout cas bien un homme puisque, sentant le danger, il se réveille. Il est surpris et la regarde avec un air idiot, très bête… con ! Elle perd la tête ou la retrouve ? Son sang-froid lui revient. Elle sourit un peu ironique et elle lui tend la main. Il la prend, elle le tire du lit sans lui laisser le temps d'enfiler son pantalon. Il est nu devant elle. Grosses cuisses, gros mollets, épaules larges, ventre retenu de nouveau, cou de taureau, courte bite, grain de chair crème un peu répugnant, peau légèrement moite, fesses prévisionnellement molles piquetées de points rouges, « *C'est ça un homme, voilà ».* Elle fait l'inventaire le regard moqueur en le conduisant à la cuisine pour le *« P'tit déj' »* parce qu'il est quand même gentil.

Elle capte du coin de l'œil une minuscule machine de guerre noire, toute de pattes armée, qui fuit et disparaît dans la bonde de l'évier. Johanna comprend soudainement l'instinct de sa sœur Araignée, la Meurtrière, l'Assassine, qui commet le crime passionnel. Elle sourit sans sursaut quand l'homme l'enlace pour, avec un *« Salut toi… »*, l'embrasser dans le cou. Elle lui dit qu'elle aimerait bien sortir se faire… une… *toile.*

L’œil du porc

À Sophie Di Lucarotti, comédienne

Au-dessus de l’œil, le sourcil en accent circonflexe fait la pupille inquiète en reflétant tout ce que pourrait être l’humain, pourtant ce n’est pas le cas. Son œil semblait dire : « Pardonne-moi d’être ce que je suis. Ne me fais pas de mal. Ce n’est pas ma faute. »

Le porc se trouvait dans un enclos. Une grosse bête, un véritable cochon, énorme. Je pensais qu’ils auraient dû être plusieurs. J’espérais qu’ils seraient nombreux quand j’ai, finalement, fait passer le corps par-dessus la barrière. Il ne l’a ni touché ni senti. Il ne l’a même pas regardé. Il me fixait moi, de son regard plein d’appréhension. Il a dû saisir le tueur en moi, alors je lui ai souri comme un bourreau ou un prêtre annonçant sa grâce à un condamné à mort. J’ai tourné le dos et je me suis éloigné. Là, j’ai entendu les grognements. Perçu le souffle du groin s’amusant avec le cadavre.

Elle était arrangée comme une prostituée sans âge. Avec mon œil de maquignon je l’ai cataloguée *« fausse maigre »*. Un rouge à lèvres très violent, à croire qu’on l’avait maquillée à coups de poing. Elle s’était habillée de même façon, exagérée. Il y a longtemps que les tapins, débarrassées de toutes ces couleurs de cinémascope, de tous ces clichés de films noir et blanc, déambulaient en mères de famille ou en jeunes étudiantes. Elle ? Elle ressemblait vraiment à une pauvre souris blanche échappée d’un laboratoire scientifique. D’avoir souffert par eux, elle pensait connaître les hommes. Son frère, malgré son jeune âge, avait tout du hamster fripé et fané. Voilà plus d’un an qu’il venait acheter sa came chez moi. L’héroïne lui bouffant l’intérieur l’avait momifié. Il exposait

des bajoues tristes et sales, l'une pleine de merde tant les abcès dentaires s'étaient empilés dans sa bouche et l'autre gonflée de toute la saleté de ses vices. J'avais refusé son blouson lorsque, en manque, il était venu me le proposer, refusé aussi la proposition de son cul sec quand, malade, il me l'avait offert. Il allait mal et commençait même à me faire du scandale dans la rue. Dans ma rue ! Je l'avais frappé. Plus pour le vexer que pour lui faire du mal. Plus pour lui inspirer la peur que pour le punir. Il ne sentait pas les coups. Dans sa gueule morte, seuls ses yeux affolés, globuleux, le gardaient en vie. C'est alors qu'il m'a amené la souris blanche, sa sœur.

Je ne suis pas quelqu'un de bien. Pas du tout un mec gentil. Je tiens la rue et pour la tenir il faut savoir ce que l'on veut avant de comprendre ce que l'on peut. Je deale. Voilà, j'ai accepté d'être un marchand de mort. Mon miroir ne se brise pas lorsque je me regarde. Mon miroir ferme sa gueule. Sur les trottoirs, aucun gouffre ne s'ouvre sous mes pas. La foudre ne me tombe pas dessus pour me fendre le corps en deux et exposer au monde entier la saloperie que je renferme. Dieu fait l'autruche et, ce faisant, ne s'occupe que de protéger son trou de balle. Dieu a même, depuis les siècles des siècles, donné sa préférence à Barabbas contre son fils. J'ai compris l'essentiel : la terre s'en fout. Le soleil s'en fout. La lune s'en fout. Le vent s'en fout. L'océan s'en fout et moi qui suis fait de tous ces éléments je m'en contrefous. C'est comme ça ! J'y pense à peine ou je ne me donnais pas la peine d'y penser avant que la petite salope d'héroïnomane ne me livre la souris blanche. Elle a dit d'accord. Un oui comme un *tant pis*. Je l'ai regardée et elle m'a paru minuscule. Cette brunette aux grands yeux bleus, au nez pointu, au sourire de biais, belle à se la tatouer sur le cœur me scrutait sans ciller. Elle ne regardait même pas son frère proxénète. Pour elle, il s'arrêtait au dernier souvenir de bonheur, au dernier Noël, au dernier fou rire, à la dernière confidence, au dernier jeu. Maintenant il fallait qu'il vive c'est tout. Qu'il vive parce qu'elle avait vécu avec lui, ils avaient grandi ensemble et s'il mourait, elle ne saurait pas vivre toute

seule. Survivre oui, mais pas vivre. Elle ne l'aimait pas, mais elle aimait le vécu partagé. En fait, elle venait défendre les fibres effilochées de son être. Plus loin, ailleurs, en elle se débattaient des parents, un père, une mère, une famille. Pour eux aussi, le frère devait vivre. Alors elle a dit *oui* et moi, le salopard, je n'ai pas dit *non*. Un gramme, une heure. Un gramme de leurre. J'allais la baiser sans états d'âme. J'allais la prendre comme lui allait se piquer, mon sexe et son aiguille faits pour la pénétration, le plaisir de la mort.

Il nous suivait comme l'aurait fait un chien, parfois nous devançant pour revenir en arrière, puis nous pressant avec des gémissements tout en tapant du pied et remuant sa queue de cheval graisseuse. En arrivant à l'hôtel où j'avais mes habitudes, le réceptionniste rigola :

— Tu vas niquer les deux ?

La chambre d'hôtel repeinte jaune glauque par-dessus un papier peint sale dégageait cette puanteur propre aux hôtels borgnes du XVIII^e^ arrondissement de Paris. Il avait fallu tamiser tous les boulevards, des places Stalingrad à Clichy, pour trouver la Goutte-d'Or. Les escrocs architectes avaient construit le quartier en plomb. Sans nous autres, les alchimistes excrémentiels, le quartier n'aurait pas brillé pour un sou, un louis.

J'ai posé ma paume sur son sexe, le majeur en crochet, en hameçon. Quand elle a croisé les bras sur sa figure de gosse comme pour parer des coups, ma main s'est bloquée. La débandade ! Sans que je m'y attende, c'est revenu. D'un coup, comme une balle perdue qui aurait mis quarante ans pour retrouver sa cible. Entre les yeux, dans les yeux, derrière les yeux une violente douleur que je ne connaissais pas, plus… Des larmes ! Je ne sais pas pourquoi je me suis mis à chialer. À cinquante-huit ans, ça me prenait en raz-de-marée, incontrôlable ! Ça me sortait tout droit du corps et j'avais beau me dire *putain de putain*, rien n'y faisait, je hoquetais comme un con. Elle ne me regardait pas derrière ses petits coudes

pointus toujours et encore en barricade entre elle et moi. J'ai ôté ma main de son sexe, j'ai reculé… Son frère n'était plus là, toujours dans le coin, prostré, mais plus avec nous. Je pleurais encore. Ma poitrine se soulevait et plus je tentais de maîtriser ma carcasse, plus elle se cabrait. Dans ma tête, l'explosion : Sylvia !

J'avais dix-huit ans quand elle m'avait écrit en prison. Je ne lui avais pas, jamais, répondu. Elle m'écrivait, sur une feuille de cahier à gros carreaux bleus avec des fleurs et des cœurs grossièrement dessinés derrière la marge rouge, son amour et sa nausée. Elle vomissait depuis un mois. Trente jours après mon arrestation. Chez le juge d'instruction, mon avocat entre elle et moi, j'avais nié la connaître malgré ses pleurs, malgré les photos de nous deux. Elle m'appelait *mon chéri* et moi je lui disais d'aller se faire taper le cul. Je niais l'évidence de ses larmes. Des sanglots terribles comme ceux qui, quarante ans après, me bouleversaient l'âme et la viande. Quand elle est sortie du bureau, libre, le juge m'a longuement regardé tandis que je paraphais les dix pages d'aveux qui la disculpaient totalement de sa complicité de vol et recel de vol. Je signais ces pages comme un contrat à vie entre la justice et moi.

La souris blanche était encore sur le lit, ouverte, offerte, et le gamin de dix-huit ans qui avait eu le courage de sacrifier l'amour, le petit gars sympa et propre que j'étais à dix-huit ans a pété les plombs. Toujours chialant je me suis dirigé dans le coin où bavait le paquet d'être humain. Le premier coup de pied en pleine figure ne l'a nullement dérangé. Il n'était plus là. J'ai continué à frapper à coups de talons sa sale gueule de toxicomane jusqu'au moment où elle s'est accrochée à moi…

— Sylvia a vomi parce qu'elle portait mon gosse… Une môme comme toi…

Son frère s'est mis à rire en voyant son sang partout et il secouait son bras pour dégager le serpent qu'il croyait voir en guise de garrot :

— Venimeux !

Il gueulait :

— Venimeux ! M'a mordu ! J'ai du poison…

La souris blanche s'est placée nue entre lui et moi. Je l'ai regardée un bref instant avant de la prendre à bras-le-corps pour la serrer fort contre moi.

— Ne le tue pas. S'il vous plaît… Ne le tuez pas.

J'étais en nerfs. Je connaissais ma violence ; pour grimper la minuscule et pourtant gigantesque marche qui va du caniveau au trottoir, pour cette ascension j'avais usé d'une totale cruauté. Je savais éclater des gueules. Écraser des couilles. Mordre des gorges et des nez. Prendre des barres de fer, des tessons de bouteille, des fourchettes, des couteaux, je savais tout ce dont la main est capable jusqu'au calme, la fraîcheur de l'eau qui coule et lave. *Une main lave l'autre et les deux lavent le cul*... Je savais prendre, j'avais tout appris… sauf la mémoire.

— C'est mon petit frère.

Cette phrase dite doucement, dans un murmure, m'a ramené à elle. La logique m'a décoincé le cerveau :

— Mais non, c'est ton grand frère…

J'ai regardé ce connard en me bouffant les lèvres de rage et de dégoût :

— T'as raison, c'est ton p'tit frère.

Oui, elle était la grande sœur du frère aîné. Je lui ai dit de se rhabiller et je l'ai regardée faire. Mes épaules tombaient, ma nuque me faisait mal et ma calvitie dégoulinait de sueur. J'ai baragouiné :

— Je baise mes clientes parce qu'y en a une qui m'a dit qu'elle voulait pas de moi parce qu'j'avais pas de cheveux. Je les ai paumés à vingt ans. Elle m'a vexé c'te connasse !

— Ah…

— C'est chiant quand une nana veut pas de toi parce que t'as pas de tifs.

— Ça te va bien.

— T'es une brave môme…

La colère m'a repris contre l'autre loque qui souriait dans son sang avec les yeux révulsés. Elle l'a senti et doucement m'a ordonné :

— Non !

J'ai obéi, j'ai obéi de contentement. J'ai aimé cet ordre doux et ferme. Elle savait dire non. J'ai souri parce qu'en sachant dire non cela me prouvait qu'elle aurait été consentante avec moi et que le brave mec de dix-huit ans n'avait pas viré pointeur de filles. Mon regard s'est posé sur elle, entre ses fesses et ses seins, elle était drôlement bien foutue pour une petite donzelle. Je lui ai dit :

— T'es belle. On va boire un jus ?

Elle a hoché la tête pour deux choses, pour dire oui et :

— Et lui ?

— Va pas bouger de sitôt ton frangin ! T'inquiète pas, il va pas s'envoler.

Nous sommes sortis en passant par le bar-hôtel :

— Ici ?

— J'bois pas un pot avec toi ici, le taulier va m'prendre pour un pédophile… t'as l'air d'avoir douze piges. Y a une terrasse sympa en face…

C'est en traversant la rue qu'il nous est tombé dessus. Du quatrième étage, il s'est écrasé quasiment à nos pieds, sur nos talons. La tête la première, ça a fait *boum*. Ce con de frère nous tombait du ciel en nous éclaboussant de sa cervelle. Au moment même où je touchais enfin le gros lot pour payer ma dette… Je l'ai regardée elle. Elle me fixait avec horreur. Je devais avoir l'arcade sourcilière en accent circonflexe et la

pupille inquiète : *Pardonne-moi d'être ce que je suis. Ne me fais pas de mal. Ce n'est pas ma faute.*

Elle s'est agenouillée sans le toucher, la tête basse, sans rien dire ni pleurer, elle le regardait hypnotisée… Je n'ai rien dit. Je ne l'ai pas touché. Les gens sont venus autour nous séparer. J'ai reculé. Reculé. Reculé. Ma voiture garée dans une petite rue derrière… J'ai pensé à ma bagnole et j'y suis allé. Je suis monté dedans et j'ai démarré avec la radio en bouclier musical contre la totale solitude.

J'voulais pas de p'tit gars
Au creux de mes bras
Et pas plus de p'tite fille
Jouant dans mes quilles
Lui en haut elle en bas
Parce que c'est comme ça
Un élevé l'autre aux pieds
Sans égalité…

J'allais voir le porc, mon frère, ma famille, les miens. J'avais jeté le cadavre il y a un an de ça. Un an avant de croiser la souris blanche. Un mec qui m'en voulait moins que je ne lui en voulais. Un mec qui me devait quelque chose… sans importance.

En arrivant à la campagne, j'ai garé la caisse et sorti l'automatique balle au canon de la boîte à gants. La voiture chantait toujours :

Pas question de p'tits bras
Autour de mon cou
Encore moins de dada
Sautant sur mes g'noux
J'voulais pas de p'tits doigts
Qui chatouillent papa
Surtout pas de p'tite voix
Qui demande pourquoi

Le porc se trouvait encore dans l'enclos. Ma grosse bête, mon véritable cochon, énorme. J'enjambai la barrière, faillis tomber dans la boue. Je le fixais de mon regard plein d'amicale fraternité. Il a dû confirmer le tueur en moi alors je lui ai parlé un peu de la souris blanche, Sophie, et de son frère, Antoine, écrasé sur le bitume. Je lui ai parlé de Sylvia et du bébé qu'elle avait peut-être eu de moi. J'ai tendu la main vers mon pote cochon avant de m'allonger dans sa soue. J'ai pleuré. Il me regardait toujours aussi inquiet. Le ciel m'a offert un bel assemblage de nuages. Allongé, j'ai calé le canon de l'arme sous mon menton et en lui souhaitant « Bon ap' ! » j'ai flingué le p'tit gars propre, le jeune papa de dix-huit ans, avant que toute ma merde ne le salisse… davantage.

Pourquoi y faut vieillir
Pourquoi y faut mourir
Pourquoi y faut souffrir
Comment ? Faut en rire ?

Mort pour la France

La justice juge au présent un passé qui hypothèque l'avenir d'un homme condamné à ne pas avoir de futur…

AHB

J'ai cassé la machine à vivre, la machine à l'intérieur de moi et je n'arrive plus à faire semblant. Je n'en peux plus d'être ce que je ne suis pas. Tu sais, ce matin j'ai reçu l'ordonnance d'expulsion. Les dés sont jetés et une fois de plus, j'ai tiré d'impossibles zéros. Je vais donc m'en aller. Je ne veux pas leur donner le plaisir de m'embarquer ficelé dans un avion. C'est terrible, ils te ligotent avec des bandes aux chevilles, aux cuisses juste au-dessus des genoux et enfin, mains liées dans le dos, ils te sanglent en travers de la poitrine. Heureusement que la Croix-Rouge est là pour vérifier la légalité des bandes dans leur largeur et cautionner de son humanité le bon déroulement de l'ignoble. Ensuite, ils te portent à quatre à l'horizontale comme un cercueil ou pire comme lorsqu'ils basculaient les corps tout vifs sur la planche de la guillotine. Je ne veux pas de ça. Entre la honte et l'orgueil, le choix est vite fait. Tu me connais bien toi, j'ai la tête dure.

Il y a huit ans que je suis là et pas une fois ma pensée ne t'a quittée. J'ai même créé ma propre prière en égrenant tous les soirs, avant de m'endormir, les prénoms des êtres aimés. Toujours le tien en premier, Maman, ensuite les autres, un prénom et à voix bosse je dis bonne nuit comme on dit chut ou au revoir. C'est pourquoi, cette lettre.

Je n'ai aucun regret, tu sais. Oh, j'ai rêvé parfois d'une belle réinsertion à t'offrir pour la fête des mères, tu imagines tous mes rêves ? Mes envies ? Mes désirs ? Je me suis vu sortir en disant stop ! Assez ! Suffit ! C'est bon ! Et puis, doucement, il y a eu l'évidence. Le petit écran m'a distillé sa leçon de mort au quotidien et je les ai vus, tous et toutes. Pourquoi un petit marginal comme moi irait se réinsérer dans une société aussi grandement criminelle ? Franchement quelle serait ma place ? Je ressens une immense pitié pour les victimes et les bourreaux puisque je suis un peu des deux selon le jour ou la nuit. Tiens, les soldats américains photographiaient les pauvres bougres qu'ils torturaient. C'est normal, les serial killers aiment garder un souvenir de leurs victimes. Tous les profileurs l'affirment sans jamais perdre la face. Ils sont si fétichistes et, quand c'est permis, pourquoi s'en priver… L'autre fois il y avait une petite fille africaine à la télé et, en la voyant, j'ai cassé mon cœur. Tu vois, je crois que tout tient à cette petite gosse et rien que d'y penser, j'ai les larmes qui me montent aux yeux. J'en ai fait un poème comme un pansement, mais je ne sais pas où le lui envoyer alors je te le joins, ma petite Maman.

LA PLAIE

Petite fille du tiers-monde

Sans aspirine et sans morphine

J'espère que tu as vécu,

Juste dans le but d'oublier ta douleur

Ça ferait trop mal que tu sois partie avec elle et en elle

J'espère que tu as vécu malgré ta jambe mangée, rongée de vermine…

Fillette torturée par un infirmier en larmes.

J'ai des Doliprane dans ma cellule, je ne peux pas les lui offrir. Elle aurait peut-être eu moins mal. Mon Dieu comme elle pleurait. Elle se déchirait le visage d'incompréhension et

de grimaces tant elle avait mal. J'en ai bavé ce soir-là en regardant ce reportage et je n'ai pas réussi à éteindre le poste. Je n'ai pas réussi à me lever pour appuyer sur le bouton d'arrêt. Je suis resté là avec cette putain d'envie de la prendre dans mes bras et, même, de la tuer d'amour pour qu'elle ne souffre plus. L'infirmier, sans anesthésie aucune, curait la chair jusqu'à l'os. La plaie au tibia. Putain de merde. Pendant qu'on lui épluchait la viande de la jambe elle regardait la caméra en hurlant, bouche ouverte, bavant dans les bras de sa mère. La caméra ! La caméra me l'a transportée de l'entrée de son tunnel jusqu'à l'entrée du mien. Elle et moi nous nous sommes rejoints dans l'obscurité et moi, je crois avoir enfin trouvé la sortie. Ah, j'ai mal, si tu savais comme j'ai mal à l'être.

Heureusement que ces années ont été tricotées avec les copains et quelques copines. Mais en huit ans, à part toi petite Maman, il m'en reste peu. C'est drôle, certains vont chercher dans l'Égypte ancienne le Livre des morts alors que leur carnet d'adresses, dans leur poche intérieure, en est un. Moi ? Mon agenda est lourd de marbre. Des copains pendus qui sentaient la corde dès leur arrivée. D'autres morts avant leur suicide, qui, paraît-il, se sont eux-mêmes bastonnés, ratonnés et j'en passe des secrets et des mystères de ce monde clos. J'ai beaucoup de potes ici et encore plus là-bas au bled, ceux qui ont été expulsés m'attendent. Ils sont les derniers aventuriers. Tu te rends compte, ils osent l'exode, la fuite, l'émigration ! Quelle que soit la raison, chapeau ! Une main devant une main derrière, ils débarquent dans des containers ou accrochés à des trains d'atterrissage, il en pleut un par mois paraît-il. Frigorifiés, hypothermie en altitude, lorsque s'ouvre le train, ils tombent de ne pouvoir s'accrocher. Un par mois, boum ! Un homme, une femme ou un enfant de glace ! Quand je pense qu'on les insulte d'être des clandestins ! Des parasites ! Que ce soit l'horreur politique ou l'injustice sociale qui les pousse à se bannir eux-mêmes de chez eux, il y a de l'épopée chez eux, entre don Quichotte et Ulysse ! Entre la quête et l'errance, il y

a peut-être encore une toute petite place pour l'aventure. Hé oui, ma petite mère, le taulard, ça philosophe ! J'en ai bouffé de la culture ! En huit ans, j'ai appris consciencieusement tout ce qui est inutile sauf la poésie. L'oiseau en cage chante, je me suis tellement déchiré les cordes vocales que je pourrais m'y pendre. Je n'ai vraiment pas peur de mourir. Pour tout te dire, j'ai même le sourire, je n'arrive pas à m'empêcher de sourire en pensant que je meurs pour la France ! Comme un héros, un résistant, un fusillé. Me tuer pour ne pas aller survivre dans mon pays d'origine m'amuse. Je meurs par amour de la France. Je suis un peu con, comme tous les patriotes, mais, de nos jours, il faut être très con pour vouloir la liberté.

Ici tout le monde m'a dit que j'avais tort. J'aurais dû, semble-t-il, faire profil bas. Mais ils m'ont trop énervé quand ils ont dit que je ne devais pas vivre en France. Lorsqu'ils ont ordonné l'expulsion. J'ai ri à leur nez, à leur accent. Le président de la commission d'expulsion avait un accent bourguignon ! Moi qui suis tout entier de Paris, mieux, de la Butte Montmartre, je ne me suis pas étonné puisqu'ils ont même osé bannir Victor Hugo ! Alors moi, petit maghrébin de la seconde génération… Moi qui suis un petit étranger d'origine française, que pouvais-je faire à part les mordre, les mordiller un peu ? Tu sais, ça ne leur a pas plu du tout lorsque je leur ai asséné que la double peine était à la loi ce que la double pénétration est au porno ! Une prise en sandwich entre les ministères de l'Intérieur et de la Justice. Franchement, je ne sais pas laquelle des deux est la plus obscène. C'est pour ça que les copains m'ont dit que j'aurais dû faire du léger, m'écraser, me taire, baisser la tête ! Comment leur expliquer que depuis des millénaires nous portons, haut la tête et nuque raide, des fardeaux sur le crâne ! Génétiquement, nous sommes si rigides. Tu sais Maman, les roseaux plient et le chêne non… Mais je rêve de voir tous les chênes déracinés par des tempêtes s'effondrer en écrasant des milliers de roseaux et tant pis pour leurs gueules creuses !

Attends, je tourne la cassette, j'écris en musique. Mes chansons préférées en boucle. Celle-là est belle :

Avec tes armes artisanales
Pour guérilla de faits divers
Ton cri de guerre – Même pas mal –
Contre les bavures policières
Et toi qui causes le verlan
À des politiques qui savent
L'envers de tous les p'tits enfants
Qu'ils renvoient jouer dans les caves
Vaux en veux-tu vaux en voilà
Vaux-en-Vélin et va à l'eau
Les va-nu-pieds !

Pardon petite mère. Je n'aime plus la vie. Plus envie. Pas envie. J'aime les autres pourtant, mais moi… Moi ? Ça n'a plus d'importance. En huit ans, même l'esprit de vengeance m'a quitté. Si tu savais combien j'ai tué, torturé, explosé, violé, humilié d'êtres humains ? Des juges, des flics, des avocats, des et des et encore des ! En huit ans, j'ai expérimenté toutes les barbaries. Alors, juste pour le crime que sont tous ces fantasmes, les miens… ma condamnation à mort est peu de chose puisque je me juge, me condamne et m'exécute en sachant que je suis pourtant innocent des atrocités que mon cœur et ma conscience reprochent à mon cerveau. Pauvre petite Maman, tu ne dois rien comprendre ? Ce n'est pas grave. Celui ou celle qui te lira cette lettre rajoutera un post-scriptum du genre « *Votre garçon a pété les plombs* » et en t'accrochant à la folie, la mienne, tu supporteras, je le souhaite de tout cœur, celle qui te viendra dans un hurlement des tripes. Pardon tu sais, pardon de tout mon amour.

Ah là là, tant à te dire… Déjà, je t'aime ! Ce qui m'ennuie, m'attriste, m'exaspère un tout petit peu, c'est la certitude d'avoir été inutile. Tu vois, si après cette lettre la lâcheté m'envahissait, je serais capable de me résigner à finir ma vie dans un pays dont je ne sais rien, dont je ne connais rien, dont je crois déjà ne rien aimer, un pays qui est pourtant de ma

couleur, de mon rire, de mon humour, de ma vie aussi. Là-bas, je pourrais même fourbir l'arme de ma rancune. Dieu et ma haine ! Mais je suis *athégriste*... Le terrorisme, j'y ai pensé : pourquoi pas ? Risquer de perdre son humanité dans l'exécution ciblée d'une personne pourrait être un acte d'amour, peut en devenir un, mais l'expliquer au monde ? L'affaire n'est pas mince ! Quand je pense que le Christ a rendu la vue à l'aveugle, ressuscité le mort, fait marcher le paralytique et tant d'autres tours de passe-passe ! Il a fait tout ça par la grâce du miracle ! Digne d'aller causer chez Mireille Dumas avec Lazare en guest-star ! Tous les plateaux de télévision se l'arracheraient, se le démembreraient pour l'avoir, le Christounet… Mais, face au capitalisme, il n'a rien trouvé de mieux que la lutte armée ! Un fouet, et hop ! à tour de bras sur le cul des marchands du temple le révolutionnaire divin d'impuissance. Tu vois Maman, il était plus facile pour le fils de Dieu de rendre la vie aux morts que de changer ce monde d'inégalité et d'injustice. Alors, nous, terroristes ou pas, que pouvons-nous faire ? J'ai perdu jusqu'au goût rêvé du meurtre. Enfin, je vais m'en aller petite mère. Je voulais juste te dire que tu ne seras pas grand-mère. J'aurais commis un crime en ayant un enfant, non pas que le monde soit laid et la société des hommes pourrie, mais quelle absurdité de mettre au monde un individu de zéro à cent ans. Comme tout meurt ! Je voulais juste voir l'an 2000 et voilà que c'est fait. Enfant, je rêvais d'une énorme surprise et ça n'a été qu'une petite évidence. Que je meure aujourd'hui ou dans dix ans, cela ne change rien. Dans cent ans, autant dire quelques secondes, nous ne serons plus là ni toi ni moi et pas plus eux ! Alors, franchement ? Pouf ! J'arrive en fin de peine petite mère et les quelques années que j'aurais encore pu vivre, je les laisse à d'autres. Au bout du compte, la mort n'est rien d'autre qu'une longue et chiante démarche administrative. J'ai clos mon dossier et, enfin, l'administration pénitentiaire va pouvoir tamponner : « Cause de libération : DCD. » Heureusement que tu n'as pas le téléphone, sinon, comme pour la famille d'un

ami, ils t'auraient laissé l'annonce de mon suicide sur répondeur.

Il y a trop de vieillards ici, cassés en mille morceaux, qui me rappellent l'enfant qu'ils ont été. Quelle horreur et quelle malédiction. Je sais déjà qu'à ma sortie il y aurait eu un temps de froid social avant de retrouver le cocon carcéral, alors autant m'avorter maintenant. C'est hermétique petite mère, mais, au moins, tu ne me verras pas vieillir et ne m'entendras pas te maudire dans cinquante ans, quand j'aurais eu si bobo aux os que la sensation de sentir mon squelette s'évader de ma chair pour aller vite se coucher dans une tombe m'aurait laissé mollusque dans je ne sais quel hospice ou quelle prison. Tu vois, la *Pouésie* ! Y a qu'ça d'vrai ! Mais je ne regrette rien. Ma part d'enfance était belle comme un gâteau d'anniversaire sans bougies et pourtant plein de lumière. Celle que tu mettais dans tes yeux, tes gestes, tes mots. Merci pour tout cela.

Je veux te dire que sans être heureux, je ne suis pas malheureux non plus. Tranquillement, tout et très tranquillement, humblement même, j'accède enfin au simple bonheur de m'en foutre.

Je m'en vais de moi-même avant que l'on me foute à la porte, car tu as fait de moi un enfant poli, très bien élevé.

Ton fils

Taleb.

P.S. : Je prends avec moi, en moi, tous les médicaments à ma disposition. Au cas où je croise la petite fille noire… Je lui ferai croire que ce sont des bonbons. J'ai si mal pour elle, pour nous tous.

Le Maître des Mots
(Dedans)

... Kertudo

Franck Saltony purgeait une condamnation de trente ans de réclusion criminelle assortie d'une peine de sûreté de vingt-deux ans. En trois ans, son affaire avait été instruite, jugée en première instance par la Cour d'Assises puis en appel et enfin, la Cour de cassation avait rejeté son pourvoi. Il était là pour longtemps. Ne s'en plaignait pas. Tout son espoir tenait en trois syllabes : É-li-se. Même le mot évasion ne lui écarquillait pas les yeux lorsque, allongé dans le noir, il blindait son désespoir par des rêves, des souvenirs ou des projets. Franck était un prisonnier modèle, mais, pour l'administration, il restait avant tout un exemple de droiture pour les autres et elle souhaitait ses pensionnaires tordus de vices pour mieux les contrôler sous prétexte de les redresser. Il revendiquait. Ne se laissait pas faire et, sans être politisé, il gardait un fond mutin lorsque se produisait une injustice, enfin le mot était un peu fort, l'arbitraire n'était qu'une entorse à l'absence de droit intérieur plutôt. Son dossier portait mention de son comportement en Cour d'Assises là où il aurait dû faire profil bas : il avait relevé la tête, arguant qu'il n'avait pas violé un enfant, mais attaqué un fourgon blindé, utilisant une arme contre des hommes armés.

Le président, au vu de sa fiche pénale et des quelques mouvements de revendication, posa ironiquement la question pour l'impartialité des débats :

— Mais il ressortirait du dossier que vous auriez des opinions politiques ?

Franck haussa les épaules et, quitte à morfler un maximum, autant y mettre de la mauvaise volonté. Les jeux étant déjà faits, il lança son dé :

— De moins en moins…

— Eh bien dites-nous-en un peu plus sur vos idées.

— Je peux parler comme je le pense Monsieur le président ? En toute franchise avec mes mots à moi ?

— Bien sûr.

— Eh bien voyez-vous, avec l'âge, à trente-trois ans bientôt, je me suis demandé si c'était pas naturel… Si c'était pas normal quoi ! Dans l'ordre des choses !

— Mais… quoi donc ?

— Ben qu'une multitude de cons soit gouvernée par une poignée d'enculés, M'sieur l'président !

Un ange passa avec le visage du convoyeur décédé des suites de ses blessures pour avoir dégainé son arme dans un réflexe stupide et de suite regretté, programmé par l'entraînement subi au cours du stage.

Depuis, Franck avait tout fait pour obtenir un transfert en rapprochement familial, car il interdisait à sa femme Jeanne de se paupériser en lui rendant visite. Le coût du voyage aller/retour en train. Les repas et l'hôtel pour deux. Il ne voulait priver de rien sa petite et, travaillant en prison, il envoyait même un mandat tous les mois sur le peu qu'il gagnait.

Le lendemain du procès, au parloir il avait dit à sa femme en la serrant dans ses bras de toutes ses forces :

— L'important c'est que tu sois là quand la porte s'ouvrira. Tout ce que tu feras n'a aucune importance, tu m'entends ? Aucune, quoi que tu fasses. Soyez juste là le jour de ma sortie, Élise et toi. Sois là et en attendant ne pense qu'à vous deux et qu'il ne vous arrive rien sinon j'en deviendrais fou. Prends

soin de vous deux chérie… Je t'aime, tu sais ? Hein, tu sais, pas vrai ?

Le parloir s'acheva dans le métal de la voix du surveillant : « Parloir terminé. » Puis il fut vite transféré à l'autre bout du pays. Ni une punition ni un dysfonctionnement, juste une froide indifférence et cette évidence qu'une peine aussi longue que lourde le ferait tourner de Centrale en Centrale, dont une plus proche de chez lui à un moment ou un autre. En fait cette peine éliminatoire faisait qu'au ministère de la Justice il ne comptait plus parmi les vivants. Aucune raison de s'intéresser à un homme qui ne pourrait même pas, même plus, récidiver en apportant de l'eau au moulin sécuritaire. Sous la meule qui le broyait, Franck ne transpirait plus une goutte. L'extérieur l'avait condamné, la prison l'exécuterait à feu doux, l'indifférence l'enterrerait. C'est dans ce climat mortifère que Monsieur Paul se fit son tourmenteur. La prison c'est l'enfer, disait-il avec d'autres… Il n'avait pas encore perçu la présence du diable et que l'enfer n'était en rien les autres, mais bien soi-même, l'étau-portrait.

N'y prenant pas garde, il s'était à peine étonné du sourire salace du surveillant d'étage qui lui remit le courrier, une grande enveloppe estampillée « sous pli discret », tant il était absorbé par ce foutu cavalier attaquant en fourchette sa tour et son fou noir. Son ami, avec qui il partageait presque tout depuis dix-huit mois, la douleur de la musculation, la fatigue de la balle au mur et la sacro-sainte partie d'échecs dans sa cellule avant la fermeture des portes où chacun retrouverait l'intimité de ses fantômes. Il laissa donc le surveillant jeter le courrier sur le lit. Son ami s'étira et sourit du piège dans lequel il venait de le faire tomber, et, lui conseillant de coucher son roi, regarda l'enveloppe avec envie. Depuis onze ans il n'avait touché aucune lettre en dehors de celles des huissiers qui lui réclamaient quelques centaines de milliers d'euros pour les parties civiles et, véridique, les courriers des banques l'invitant à confier à leurs bons soins son magot pour le faire fructifier !

— Fais une pause, ouvre ta bafouille.

Il lui tendit l'enveloppe. Franck l'ouvrit, sortit un magazine qui le laissa bouche bée de stupeur. D'incompréhension. Son ami le regarda, rouge de honte pour lui et, se levant comme on fuit, quitta la cellule avec une moue de dégoût qui glissa sur la couverture glacée et tomba sur le visage cramoisi de Franck tenant à la main un magazine pornographique gay.

Il ne retint pas son ami, car il n'y pensa même pas, le cerveau bloqué et les mains prises, comme électrocuté. Il murmura pour lui-même dans un hoquet à vomir :

C'est quoi cette merde ?

Il relut dix fois le libellé de l'adresse. C'était bien lui. Une sale blague de permissionnaire ? La vengeance vacharde d'un libéré à qui il aurait fait du tort ? C'est là qu'il engloba toute l'horreur de ce qui allait se produire. Sa réputation ? Sa parole ? Son carnet d'adresses ? Sa dureté et sa capacité à faire face ? Son kit de survie éventé… Son ami avait eu un tel regard… Son pote à qui il confiait sa peau lorsqu'il soulevait cent vingt kilos de fonte allongé sous la barre.

— Tu m'assures ?

Allez pousse ! Pousse ! Bingo… Et de deux et de trois… Respire. Respire !

Les courbatures après la séance :

— Ah putain, j'ai le dos en compote et les épaules en marmelade.

— Attends, j'te passe de la pommade…

Et sous les douches ensuite à discuter virilement en hurlant sous l'impolitesse du jet d'eau qui noie à moitié les blagues à la con :

— T'as deux mecs qui sortent d'une banque.

— Ouais ?

— Y en a un qui part tranquille et l'autre en crachant par terre !

— Et alors ?

— Ben, lequel des deux a braqué la banque ?

— Çui qui crache de dégoût passque y a pas rab d'oseille ?

— Non ! L'autre, le peinard, car il a pas eu besoin d'sucer le banquier pour avoir un prêt…

— Ben pourquoi y glaviote l'autre ?

— Le sperme du banquier connard !

— Ah ah putain, elle est bien bonne celle-là !

— Hey !

— Quoi ?

— Si t'as b'soin d'quèque chose tu m'demandes… J'te prête !

Franck imaginait son ami dans les couloirs. La gueule dure, fermée, violemment triste et bourrée de tics de déception. Le pire dans une prison : la gamberge. La putain de mauvaise gamberge. Franck donna du crédit à son pote en étant sûr et certain qu'il ne dirait rien lorsque ressurgit le sourire torve du maton remettant le courrier. Ce petit maton malingre qui tremblait devant les masses musculaires des détenus bourrés de sport. Ce gardien porte-clefs d'abruti, déchet du fonctionnariat, consanguin de la misère qui, à genoux pour du boulot, pleurait hier encore à l'A.N.P.E. et qui aujourd'hui jouait les caïds lorsque à dix ils emmenaient un garçon au mitard, fou d'on ne savait plus quelle souffrance muette. Ce gaffe pour qui l'École nationale de l'Administration pénitentiaire avait dû baisser en dessous du seuil de pauvreté intellectuelle le niveau des questions ! Le surveillant, bordel de putain de Dieu… Il défroissa le magazine et l'enveloppe qu'il venait de détruire et relut le nom, l'adresse et vit le second tampon : ABONNEMENT. Franck hurla sa rage de ne rien piger. Il n'y avait rien à comprendre. Ces deux jeunes mecs s'enculant en couverture le lui disaient dans de grands sourires…

Quelqu'un venait de la lui mettre bien profond.

C'est aux ateliers que le bal commença :

— Paraît qu'y a un transfert pour la 3C ! Y en a qu'ça intéresse ?

La Centrale des Culs Cassés, la 3C ou la 33, devait sa célébrité et sa réputation au fait d'être une prison où quatre-vingt-dix pour cent des prisonniers purgeaient leur peine pour des crimes sexuels. Les homosexuels et les travestis s'y retrouvaient. Des couples existaient officiellement et les sous-vêtements féminins n'étaient pas prohibés. Le magasin de lingerie fine du coin appartenant à l'épouse d'un surveillant-chef avait fait une O.P.A. sur le marché de la frustration et obtenu le monopole de la misère sexuelle. L'homosexualité en prison n'était mise au ban que dans le cas où un Homme se muait Bibiche dans une sexualité de circonstance. C'était un signe de défaite, de toutes les défaites. De faiblesse. Un homosexuel incarcéré pour crime ou délit était respecté dans les centres de détention et centrales. L'un d'eux d'ailleurs se promenait en toute confiance, rabrouant qui ne le connaissait pas d'un lapidaire :

— J'suis p't'être un enculé des talons au nombril, mais du nombril à la tronche j'vaux dix mecs comme toi !

Et c'était bougrement vrai. Tata Zouzou était un braqueur de première. On disait même de lui qu'il aurait bien de la chance s'il pouvait se la faire avec un compagnon. Il n'avait pas eu droit à la 3C du fait qu'il ne supportait pas les taulards qui se mettaient à quatre pattes dans leur tète pour sortir moins bien, mais plus vite, l'adage voulant que celui qui se mettait à genoux en prison en ressortait idem et vivait dehors pareillement :

— Pédé dehors ? Pédé dedans ? Rien à redire ! Chibré dehors ? Fourré dedans ? Tss-tss, c'est pas la même…

Tous pratiquaient la masturbation et la solitude sexuelle était telle en prison que certains prisonniers, en se branlant,

avaient parfois l'impression de tenir dans la main le sexe d'un autre. Le poète de la prison avait gagné un concours de poésie organisé par le Conseil régional en traitant le sujet :

Onan
Les pieds froids et la main glacée
dans la solitude des hommes hantée
de spectres féminins
Entre les ronflements de l'un
et les flatulences de l'autre
– flux et reflux – du rêve au cauchemar
Apprendre à jouir les dents serrées
pour ne pas réveiller l'obscénité du rire
la pornographie de la honte

Le peintre de la prison l'avait illustré d'une encre magnifique, un dessin montrant un homme à sa fenêtre emprisonné derrière des barreaux-pénis et son cerveau visible, décalotté de sa boîte crânienne, montrait un enchevêtrement stylisé de corps féminins nus.

L'œuvre était titrée *Pénis-tencier*.

Franck n'eut pas le temps de répliquer à l'allusion que tous les yeux lui tombaient dessus. Avant de réagir, une voix s'éleva, celle de son pote s'adressant au crétin de service :

— Ferme ton cul !

— Quoi ?

Raoul, l'ami de Franck, soulevait cent soixante kilos en musculation au développer-coucher et en faisait trois à cinq tractions. Un monstre. Personne n'allait contre lui. Personne ne s'y serait risqué sans une bonne lame en pogne :

— J't'ai dit ferme ton cul !

— Mais un maton m'a dit…

— M'a-t-on dit ? Maton dit ! Tu crois à la parole des matons maint'nant espèce d'enculé ?

L'insulte était une déclaration de guerre. Les diplomates, poète et peintre coude à coude, s'interposèrent :

— Vous voyez pas qu'on lui a fait un travail, à Franck ! Putain de merde, il pète des tirelires Brink's ce mec… Hein Franck ?

La question postait tous les doutes. Raoul appelait au secours son pote, son copain, son ami… sa béquille. Franck se détourna et quitta l'atelier.

— Qui ne dit mot…

— Ta gueule toi ! Y paraît qu't'as dénoncé ta mère à la brigade des Mœurs…

— À l'inspection du travail !

L'éclat de rire fut général et même le fils de pute aiguisa un fou rire. Sa mère étant en effet une gagneuse, il ne l'avait jamais caché et s'en glorifiait. Tout gosse, un jour qu'il s'était perdu, un passant qu'il ne savait pas être un flic de la Mondaine avait l'amené sur le lieu de travail de sa mère le fiston ignorant que celle-ci se défendait dans la rue en tenant le mur. Il était flic. Elle était tapin. Chanson réaliste, ils se mirent en ménage. Puis beau-papa avait un peu trop gonflé les joyeuses adoptives en tentant de le retourner en indic maison. Sur Mario, né quasiment dans la rue ou plutôt réellement sur un zinc de bistrot, le beau-père avait gravement manqué de psychologie en ne tenant pas compte des fées Résille et Porte-Jarretelles penchées sur le seau à roteuse, qui avaient arrosé l'heureux événement de vœux dont le premier :

— Tu ne s'ras pas une balance mon fils !

Depuis, il purgeait une peine perpétuelle pour assassinat avec actes de barbarie. Ce n'était que son beau-père après tout, mais quand bien même ça n'aurait rien changé qu'il fut son père, sauf qu'il l'aurait, peut-être, fait souffrir davantage. Pour abandonner un aussi joli chérubin ? Il fallait vraiment être une bordille ou avoir le nez sacrément creux. D'ailleurs, son père géniteur pourvu d'un don de voyance disait lire l'avenir dans

les plis et replis des foufounes qu'il affirmait être personnalisées au même titre que les empreintes digitales. Sa dernière cliente l'envoya au ballon après qu'il lui eut bouquiné le futur en suivant les lignes à l'index… Elle trouva qu'il avait un gros doigt !

Mario avait ordonné à sa mère de se porter partie civile contre lui afin de toucher « le million » des dommages et intérêts versé par l'organisme d'État en attendant la saint-glinglin pour recouvrer l'argent auprès des condamnés non solvables. Blindée d'oseille, la veuve mère venait voir Mario au parloir tous les mois et même le directeur de la taule lui donnait du Madame en veux-tu en voilà. Mario avait déjà brûlé deux prisons à lui tout seul. Une pour manque de respect et l'autre pour quiproquo… Un malentendu auditif lorsqu'il confondit ce que le directeur au prétoire, tribunal intérieur de la prison, lui disait suite à une tentative d'évasion :

— Avouez donc, vous êtes acculé…

Le directeur eut tout juste le temps de plonger sous son bureau que Mario partait en vrille, façon cartoon, à la diable de Tasmanie :

— Quoi ? Moi j'suis enculé ? Moi ? Moi ! Quoi quoi ?! Moi… Arghaaaa…

Six surveillants obtinrent des I.T.T. dont les trois quarts par opportunisme. De son côté Mario paya le prix fort, des années en quartier d'isolement à ne voir que les uniformes des gaffes qui le dérouillèrent tellement au cachot qu'il en perdit un œil.

Depuis, avec Mario, tout le monde articulait et évitait certains mots comme… nyctalope. Il n'y avait vraiment que fils de pute… qu'il acceptait, traitant même en frères ceux qui le lui disaient.

Monsieur Paul étalait les preuves sous les yeux du directeur effaré. La lettre que la poste lui avait remise, comme d'habitude lorsque le bureau de tri dont dépendait la Centrale trouvait une enveloppe pliée en deux, signe qu'elle sortait

clandestinement de la prison à l'occasion d'un parloir. Les personnels des P.T.T prenaient leurs repas au mess de la prison et, en bonne entente, échangeaient des services. Les uns étant mariés ou proches des autres qui tenaient des commerces alentour, ils comptaient garder la clientèle de la prison, prisonniers inclus et pour ce faire, la logique voulait que l'on maintînt de bonnes relations pour le profit de tous dans une collaboration totale. Dès qu'une lettre était douteuse. Monsieur Paul était prévenu et la récupérait au bureau de poste de la ville. Ce jour-là, le cas était si grave qu'il n'avait pu faire autrement que de la montrer au directeur :

— Vous pensez que…

— Il niera.

— Mais…

— Il dira que c'est un coup monté. Que ce n'est pas son écriture…

— Je ne vois pas d'autre solution qu'une note interne officieuse et un transfert rapide sur une Centrale sécuritaire.

— Il peut faire des recours et nous causer des tracas.

— Le détenu Raoul Ramane n'est pas un procédurier.

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

— Alors, dans le doute transférez-le… en urgence, Monsieur le directeur.

Monsieur Paul quitta le bureau, laissant le directeur tourner et retourner la lettre dans ses mains. Regardant pour la centième fois le plan de sa prison au complet et à l'échelle. Tout ! Les miradors, les murs de ronde et les horaires des patrouilles. Tout. Sa prison et son mode de fonctionnement. Tout était là. En un mot SA carrière ! Raoul Ramane ? Qui aurait pu penser que ce type pouvait préparer une évasion ? Ses tests psychologiques en faisaient un soldat, pas un

stratège. Il l'avait échappée belle, Monsieur le directeur, et pas une fois l'idée n'effleura son esprit qu'aucun prisonnier de l'intérieur ne pouvait voir le dispositif extérieur que le plan montrait. Seul un surveillant qualifié pouvait le traduire noir sur blanc. Monsieur le directeur de la Centrale était un con comme le sont tous les fusibles. Il soupira dans un murmure :

— Eh bien, Monsieur Paul, je vous dois une fière chandelle.

Il prit le téléphone, appela sa maîtresse pour lui raconter comment il venait de déjouer les préparatifs d'évasion d'un de ses plus dangereux clients. Il lui raconta tout et rigola de plus belle en lui donnant des nouvelles de son plus prestigieux locataire à l'isolement : un vrai terroriste tout neuf transféré de la 3C où il avait craqué, puisqu'il n'en était pas… Une façon bien vicieuse et très maligne de l'isoler au milieu des autres prisonniers sans qu'une ribambelle d'avocats fassent le siège du ministère à coups du bélier des Droits de l'Homme.

Il appela sa hiérarchie puis attendit le fax de confirmation.

À trois heures et demie du matin, le détenu Raoid Ramane fut réveillé par un commando de six surveillants en tenue de combat et entravé aux chevilles, menotté dans le dos, en short, T-shirt et tongs. Son paquetage, en puzzle, suivrait. Il n'essaya pas de se débattre, ne fut ni effrayé ni étonné par les supermatons cagoulés. Il ne les méprisa pas en leur demandant d'ôter leur cagoule voir si c'étaient des hommes, sachant déjà que dessous ils n'avaient pas de visage. Il ne chercha même pas à comprendre puisque la seule chose qu'il avait besoin de savoir pour survivre dans l'Absurdité restait cette certitude que, lui, n'existait pas… plus, depuis tellement longtemps. À l'instar de toutes les longues peines, Raoul se soumettait à vivre l'éternité d'un présent brut dans une amnésie du passé.

Franck envoyait lettre après lettre et ne recevait de réponse qu'une fois par mois, puis tous les deux mois, puis trois, puis six, puis plus du tout. Il commençait à se recroqueviller sur lui-même. Le transfert de son ami Raoul n'avait pas arrangé

les choses. Les lâches avaient relevé la tête, du genre de ceux qui, de la merde plein la bouche, se vantent de n'avoir pas de sang sur les mains. Il avait écrit au sujet de l'abonnement obscène pour le résilier, mais il recevait encore le magazine, toujours aussi graveleux selon les critères de sa pauvre éthique. Il tenta d'écrire à Raoul à l'adresse qu'une rumeur faisait circuler. Il ne répondit pas. Jeanne et Élise tournaient dans sa tête, son cœur, son ventre et bientôt il n'osa plus les harceler – croyait-il – de ses lettres. Elle avait refait sa vie, se disait-il en se regardant dans la glace, et plus il se voyait plus il se dégoûtait et ce faisant, plus il lui donnait raison :

— Qu'est-ce qu'elle a à foutre d'un minable comme moi ? Qu'elle vive !

Pour comble de misère il se torturait en écoutant en boucle une chanson que le poète maison avait enregistrée dans le cadre de l'activité Musique :

Tu viens d'ouvrir les yeux
Sur une carte postale
Soleil jaune et ciel bleu
Mer verte rien d'anormal
Tu viens juste de naître
Un jour qui sait peut-être
Je sortirai de prison
Pour t'aimer mon garçon

Aux ateliers, il s'isolait seul à son établi et ne parlait plus à personne. Surveillant tout de même Mario qui, cherchant un voleur parmi les quarante, le fixait de son œil unique et plein de soupçons. Les voleurs d'autres prisonniers étaient mis au ban lorsqu'ils se faisaient prendre, au même titre en moins grave que les violeurs d'autres prisonniers qui, eux, n'osaient même plus sortir de leurs cellules, sachant que la peine de mort n'était en rien abolie dans cette communauté où régnait la loi du Talion. Un pointeur de taulard était cuit à l'ancienne sans autre échappatoire qu'une demande d'isolement à perpétuité.

Le voleur qui se glissait dans les cellules finissait toujours par se faire prendre quand, deux ans après le vol d'un vêtement, il l'exhibait dans la cour de promenade en oubliant l'avoir volé. Mais, avant l'erreur, il fallait des preuves pour qu'un groupe de taulards organise une perquisition dans une cellule. Surtout si le locataire de celle-ci avait le « Papier », le sésame le glorifiant comme « Garçon ». Mec de Mentale. Le « Papier » n'étant rien d'autre qu'un extrait du casier judiciaire mentionnant le motif de la peine en cours. Mario s'était fait voler. Il s'en foutait, mais le malhonnête, maladroit, avait cassé le cadre ouvragé par ses soins de mille sept cent quatre-vingt-neuf allumettes taillées, polies, vernies, collées où trônait la photo de sa maman. Le voleur n'avait pas respecté le cadre ni la photo, souillée au sol, sous la fenêtre grande ouverte à l'orage. Le surveillant en poste ce jour-là avait bouclé Mario dans sa cellule avant qu'il ne se retourne contre lui pour demander une explication à ce carnage, à ce crime dû, d'après lui, à une fouille brutale de la part de l'Administration pénitentiaire. Ils revinrent à dix avec le directeur qui jura, preuves en main, qu'ils n'y étaient pour rien, pas plus lui que son personnel :

— Vous n'êtes pas sur la liste des fouilles de la journée ! Regardez la liste !

C'est là que Mario vit qu'il manquait quelque chose. Un rien pour certains, mais, en prison, un vrai bonheur pour qui le possédait – son codétenu :

— Où est Tarzan ?

— Tarzan ?

Le directeur bégaya au point qu'un surveillant-chef lui glissa à l'oreille :

— Son rat.

— Un rat ?

— C'est interne, Monsieur le directeur… Heu, nous l'avons autorisé à avoir cette bête. Heu, ça le calme… Merd… Heu,

pardon Monsieur le directeur mais vous savez bien de quoi ce fauve est capable !

— Le rat ?

— Non monsieur, le détenu Mario !

— Tarzan ! hurla Mario.

Il partit dans les couloirs, demandant à tout le monde s'ils avaient vu, croisé Tarzan. Il cassa trois-quatre gueules qui eurent la mauvaise idée de faire de l'humour entre Tarzan, Jane et Cheetah, promettant de rechercher en priorité les deux dernières sus-citées. Mario réfléchissait au point que son œil valide lui sortait de l'orbite. Il se disait que, la cellule ouverte, Tarzan avait fui. Personne ne connaissait son existence en dehors de lui et des matons. Il le gardait en cellule et ne le laissait gambader que la nuit, porte et fenêtres fermées. Il le nourrissait aux céréales multifruits avec des raisins secs en prime. Tarzan était un putain de vrai rat ninja, gros comme un york avec une fourrure chocolat magnifique, une queue peinte en rouge vif et un piercing à l'oreille, un rongeur qui l'amusait de tendresse et d'amour réciproque. Mario, au début, chabraque de première, l'avait apprivoisé dans le but de lui faire creuser un tunnel. Mario était un vrai taulard, un évadé en chair et en os du monde réel.

Primo : trouver Tarzan. Deuxio : tuer celui qui était entré dans sa cellule sans y être invité. Non, pas le tuer : l'ébouillanter à l'ancienne. Faire chauffer une casserole d'huile ! À l'ancienne. Ouvrir la porte et hop ! t'as l'bonjour de La Frite ! À l'ancienne quoi !

Franck trouva le rat pendu dans les douches. Éviscéré. Il le ramena avec délicatesse à son propriétaire, le déposa sans un mot dans les pattes de Mario et quitta la cellule sans formuler de condoléances. Ce n'était pas le moment de risquer le lapsus verbal.

Mario ne l'enterra pas. Il resta dans sa cellule avec le petit cadavre. Les matons de garde défilèrent à l'œilleton, chaque

heure de la nuit dans leur ronde, pour observer le rat sur la table entouré de petites bougies offertes par l'aumônier de la détention et Mario qui priait diaboliquement en psalmodiant des incantations très intimes où Dieu souhaita d'être sourd. Personne ne le vit manger Tarzan tout cru pour le faire revivre en lui. Et l'esprit de Tarzan lui susurra à l'oreille :

— Celuiiiiiii quiiiiiiiiiii n'a rien est jaloux de celuiiiiiiiii quiiiiii a tout.

Mario, une lame en poche se mit en quête du jaloux en question, le plus pauvre mec de la détention qui l'avait privé de sa richesse. Le clochard attitré de la prison fit dans son froc quand Mario le serra, mais, philosophe comme toutes les cloches, il expliqua que ce n'était en rien une histoire de richesse spirituelle que cette jalousie de celui qui à rien envers lui qui a tout, mais, matérielle. La voix de Tarzan entendue par Mario avait bien révélé la jalousie du petit rien sur le grand tout, mais économiquement parlant.

Mario s'était mis à entendre des voix, et il en avait même parlé à sa mère qui était pourtant morte depuis deux ans, ce qui ne l'empêchait pas de venir au parloir installé dans sa cellule tous les mois comme d'hab' entre une heure et quatre heures du matin !

Mario virait schizo-Fresnes grave tout en l'étant sans l'être, car Mario n'était pas le vrai Mario qui lui n'était plus du tout Mario, expliqua, tremblant de peur, le psy du service médico-psychologique régional qui venait de les recevoir tous les trois en tête-à-tête, seul dans son bureau pendant quelques minutes d'un siècle chacune.

Mario coinça le plus riche de la détention, un caïd corse respecté de tous, qui lui donna sa montre, sa chaîne, ses bagues, le tout en or, et même ses CD (dont les polyphonies), son poste radio-réveil-cassette-laser, sa cafetière, toute la cellule si Mario voulait bien le lâcher et en plus de tous ces cadeaux il pourrait bien sucer Mario si Mario en avait envie. Il jura qu'il n'avait pas vu Tarzan depuis son plus jeune âge,

quand Mémé Guérini avait fait flinguer il ne savait plus qui sur la Cannebière en face du ciné où Johnny Weissmuller poussait le même cri que lui en ce moment même et qu'à la vérité, il était marseillais par son père.

Mario couillu d'or le lâcha. En Centrale le caïdat ethnique ne voulait plus dire grand-chose face à un psychotique qui avait décrété le branle-bas de combat. Mario retourna dans sa cellule et trouva un livre posé sur son lit.

L'Homme Seul

La quatrième de couverture vantait l'histoire d'un gars H.S… paumé d'avoir perdu femme et enfant. Mario s'installa pour lire sans se poser la question de la présence de ce livre inconnu dans sa cellule. Il mit la cassette que le PO(è)TE avait généreusement offerte à tous, prisonniers, directeur et sous-directeur, matons-chefs, psychologue, psychiatre, éducatrice, médecin, dentiste, juge d'application des peines, sans oublier Monsieur le président du Conseil régional. Ensuite il avait tenté de poser sa demande de mise en liberté conditionnelle refusée pour raison de fausses notes dans son dossier. La clef de sol ne s'était pas changée en clef de porte. Il avait pourtant chanté à se pendre à ses propres cordes vocales :

Je suis sûr que ta mère
Fera de toi quelqu'un
Malgré toutes les galères
Elle est forte et si bien
Dans quelque temps patience
Nous serons réunis
Il faut avoir confiance.
Bien que passe la vie
…
Bien que vienne l'oubli

— C'est l'autre pédé là ! L'autre pédé que sa femme et sa fille ont laissé tomber… Hein m'man ?

— Ouiiiiii mon fiiiiiiiils.

On te dit n'est-ce pas.
Que tu es sans papa
Ne les crois pas surtout
C'est rien que des jaloux
Tu fais croire que j'étais
Un homme grand et fort
Crois-moi elle a bien fait
Ta mère n'a pas eu tort
...
Il me vaudrait mieux mort

— Ouais c'est ça, mort de chez mort, putain de ta race.

— Maaaaaaaariiiiiooooo…

— Pardon m'man. Pas putain, O.K. ! L'enculé d'sa race.

Dans la tête de Mario, Tarzan creusait enfin un tunnel pour se tirer de ce monde de fous. Il l'entendait gratter son cerveau et ça lui faisait un mal de chien :

— Pas de chat ! De chien, pas de chat ! Pas de chat… se persuadait-il avec un… lapin dans la gorge !

Sous camisole physique et chimique, piqué six fois par jour, Mario se pissait et se chiait dessus au cabanon de la prison-hôpital la plus dure. Celle dont on ne revenait pas. Il avait ébouillanté un détenu mouchard dénoncé par un autre prisonnier lui-même indicateur notoire qui ne souffrait pas la concurrence. Le malheureux s'était caché épouvanté derrière un surveillant, bouclier humain. Les deux furent placés en C.H.U. dans un état critique. Mario n'avait pas fait bouillir une casserole d'huile, mais une bassine, une baignoire, une piscine. Pour l'attraper, il avait fallu faire appel aux groupes d'intervention de la police et de la gendarmerie réunies. Le directeur préconisait, lui, d'en appeler à une unité combattante de l'armée.

Mario était de taille moyenne, un mètre soixante-dix pas plus, mais pesait cent dix kilos. Un gorille. Un ours. Un dragon de Komodo. Un cube tout en force brute. Poilu, court

sur pattes, idem pour les membres supérieurs, des épaules aux poings, tout juste à peine articulés. Le cou vissé à même les épaules. Une tête chauve ronde et un œil bourré de tendresse, un œil de phoque qui regarderait le monde gentiment. Mais qui sait ce que peut penser un phoque, un morse, un éléphant de mer ? Mario, en taureau, avait chargé tête baissée et là, ils l'avaient eu en trois coups de tazer. Pistolet électrique. Un million de volts ! Au réveil, Mario le rhino féroce avait rué dans les brancards et depuis quinze jours il n'émergeait plus d'un coma que pour supplier qu'on cesse de le piquer. Mario fit scandale dans la presse et se posa la question dans l'opinion publique de la place de ce genre de cinglé dans les prisons dont on sortait un jour ou l'autre alors que de l'asile… Il aurait pu tuer quelqu'un, pensait humidifiée l'intelligentsia qui suivit l'affaire de près lors de débats télévisés où le psy maison développa la trinité des gueules de Mario attachée à un corps de chien de type Rottweiler gardant jalousement son propre enfer intérieur.

C'est dans l'année qui suivit que Franck mit officiellement fin à ses jours. Il laissa juste une lettre pour Élise. Une lettre qu'il confia à la mer, aux vagues, à l'océan. Il n'avait plus confiance en personne sauf en elle. Il s'était persuadé que Jeanne, ne l'aimant plus, censurait ses courriers vers sa fillette. Il se faisait tant de films. Tant de chansons :

Souvent je fais le tour
De l'immeuble où vous êtes
Je l'avoue chaque jour
Derrière un arbre je guette
Elle s'est remariée
Je ne lui en veux pas
Manquerait plus que ça
Comment va ton papa

Lorsqu'on le décrocha, il se balançait au rythme de la mélodie fut-il dit, affirmé et constaté avec témoins à l'appui par le vaguemestre et deux détenus auxiliaires servant les repas. Le médecin légiste de la ville signa l'acte de décès sans

se préoccuper de quelques étrangetés tant, en dix-sept ans de service, il savait les prisonniers vicieux au point de se présenter à lui morts avant leur suicide… rien que pour emmerder le personnel !

N'ayant pas eu gain de cause pour une liberté conditionnelle, le poète maison prit le maquis en compagnie de son pote le peintre. L'art inspirant confiance, ils allaient d'une activité culturelle à l'autre en promenant dans toute la détention leur allure bohème. Mazur décida de peindre des fleurs et il eut l'autorisation de se rendre, sous bonne garde, dans le jardin personnel du directeur. Debez attaqua la biographie de Madame la directrice et celle-ci organisa un salon littéraire dans le sien en invitant même des notables, ravis de voir et rencontrer cet auteur lauréat d'un prix de poésie qui, d'ailleurs, trônait sous verre en compagnie du poème dans le bureau du directeur. Villon, Sade, Genet… Debez était vraiment le digne descendant de cette chaîne d'auteurs carcéraux :

— Mettez un oiseau en cage, il crève ou il chante ! minaudait Madame la directrice. Une prison sans poète c'est…

— Comme un serial killer sans humanité ! marmonna Debez, le tableau de chasse d'un carnage en tête, tandis que tous et toutes regardaient les entraves à ses chevilles qui traînaient sur la moquette.

C'est cette liberté de mouvement qui leur permit de s'associer à un terroriste dont la femme avait séduit le directeur.

L'évasion fut sanglante.

Ils ne furent arrêtés que quatre mois plus tard, lors d'une prise d'otages où ils n'osèrent pas aller jusqu'au suicide collectif de peur de manquer de pot et de survivre, s'étant dit l'un l'autre que, la peine de mort abolie, ils n'avaient aucune envie de finir à perpétuité dans une petite cellule. Si la guillotine avait pu mettre un point final à leurs problèmes, ils

auraient sans aucune « scrulpabilité » charcié tous les otages pour se faire le plaisir de plagier la phrase célèbre d'un décapité qui écrivit en son temps au Président de son époque : « Faites-moi la grâce de ne pas me gracier[1] ».

Oui, la peine capitale avait du bon, on pouvait agir à sa guise sans souffrir sur la durée des conséquences, en payant bref et cash, et non pas comme de nos jours à chrom' et à vie. C'était cela souffrir pour les deux compères. L'autre option ? Ils appelaient ça : déguster sévère ! Sévère, mais rapides ! En plus, on restait dans les archives historico-sociales !

Ils s'étaient donc rendus, confiants en la Justice ; la preuve avait été établie scientifiquement par la balistique que le terroriste pas présumé du tout s'était taillé un chemin directement dans la viande à l'explosif sans aucune complicité. Mazur et Debez avaient juste suivi le mouvement. La femme du dynamiteur succomba, étranglée par Monsieur le directeur en personne qui plaida la légitime défense en tant qu'otage nu souffrant du syndrome de Scrotum. Depuis, il avait démissionné et pris un poste dans un hôpital psychiatrique pour malades dangereux où il retrouva finalement Mario.

Ils n'avaient pas prévu la mauvaise foi de la magistrature qui les condamna solidairement à la perpétuité malgré la plaidoirie extraordinaire des avocats, fondée sur les expertises dépeignant l'un comme souffrant du complexe de Peter Pan et l'autre de celui de Pinocchio. Ils étaient tous deux âgés d'une cinquantaine d'années le dernier jour du procès de la Cour d'Assises.

Mazur dégoûté en fit un triptyque dont le premier volet était la salle d'Assises vide, le deuxième une salle où se déroulait une partouze sado-maso géante avec chiens et tout le tremblement, et le troisième la même Cour d'Assises avec les magistrats et jurés tous très sérieux dans leurs rôles, personnages identiques à ceux qui venaient de s'envoyer en l'air dans la salle des délibérés, dans une orgie monumentale au lieu de juger. On découvrait les volets l'un après l'autre

comme pour une BD. Les codes sociaux étant calqués sur les codes religieux, la Cour d'Assises était une représentation de la Cène avec les trois magistrats et les neuf jurés. Ce qui donnait onze, lui fit remarquer Debez. Le numéro douze, à l'écart, celui qui dénonce, était :

— L'avocat général ! rigola Mazur en ajoutant : Quant à celui de la défense, désolé ou pas, il s'en lave forcément les mains…

Leur athéisme moins religieux que social fut plus durement condamné que leurs actes criminels. Quant à Jésus, ils savaient tous deux que son vrai nom était Spartacus, arrêté, jugé, condamné, crucifié sous alias avec faux et usage de faux à la clef !

Ils fêtèrent leurs quatre-vingt-dix ans poussiéreux le jour de leur sortie, Debez avait récupéré son diplôme de poète et son chef-d'œuvre, Onan. C'est entre le poème et le fond du cadre qu'il découvrit un jour vers l'âge de soixante-treize ans la lettre de Franck Saltony. Debez se souvint de lui avoir dit :

— La poésie tu sais c'est, c'est… Comment dire ?… La mer ! Oui c'est ça, la mer ! L'océan, y a tout dedans !

Franck avait hoché la tête. Debez confia la trouvaille à Mazur et ces deux-là se jurèrent de donner la lettre jetée dans le vague, en mains propres.

— Pas innocentes ?

— Non, j'ai dit propres.

— Ouf.

— Dis, poète de mes couilles, j'ai écrit à ma correspondante catho : « Je te remercie de ta verve et de ta prose… » et pis là, hop en carafe ! Qu'est-ce que j'peux dire pour raccrocher les wagons ? Un truc mimi, qu'elle m'envoie un p'tit mandat-poste !

— En attendant ma verge dans ton prose ! Peintre de mon cul !

Élise Saltony ? Ils avaient calculé qu'elle aurait dans les cinquante carats quand ils pourraient lui porter la lettre de son papa et qu'elle saurait enfin comment, achevé, il avait fini.

---

1. Buffet.

Gangrène

Les fantasmes sexuels des prisonniers deviennent – dans l'esprit humain et sur le temps – de plus en plus violents comme si l'excitation et la frustration se concurrençaient dans une compétition aux enchères de la Folie.

J'ai pris ma décision lorsque j'ai vu les enfants courir après un paquet de gâteaux ailé voletant dans les airs, plongeant en rase-mottes et looping dans les nuages. Les enfants, en couple mixte et paritaire, cavalaient devant ou derrière une caméra.

Sur mon lit, la main dans mon froc comme à mon habitude, l'ennui me faisait tripoter non-stop le caoutchouc qu'est ma queue comme s'il s'agissait d'un de ces antistress en latex qu'on torture de la même façon qu'une fille tourne éternellement une mèche de cheveux au rouet de son index guidé par le pouce.

Allongé dans le lit de la B.19, taulard n° 181068, bienheureux ayant tout à portée de main le long de mes flancs, du cendrier au programme TV, de la télécommande au paquet de Kleenex, du livre grand format (en alibi en cas d'ouverture de l'œilleton) aux dix cigarettes roulées d'avance, j'ai fait un faux mouvement et zappé d'un bout de fesse osseuse sur la télécommande. C'est là que les enfants ont envahi l'écran dans une cavalcade récréative. C'était terrible pour moi, car, la seconde d'avant, j'étais sur une chaîne passant quasiment en boucle des films pornographiques et, comme beaucoup de taulards, je m'étais projeté dans les images. Voyeur dédoublé, se voyant voyeur. Là, je me suis retrouvé, cul nu en marcel, au milieu des enfants avec ma queue dans la main, et juste le fait de ne pas débander illico m'avait fait horreur. D'où ma décision. Aller voir le psy ? Il n'en était pas question, il bossait

pour la détention et lui confier un tel secret repousserait ma date de libération. Le secret professionnel existe pour les professionnels, en prison il n'y en a pas : il n'y a que des dealers de pharmacopée. De toute façon mon problème les dépassait au point qu'ils n'en connaissaient même pas l'existence. Il préférait s'occuper, main dans la main avec l'aumônier, des taulards ayant rencontré Dieu en prison sans savoir qu'il était là pour escroquerie.

Il me restait peu à tirer, purger, ramer, baver, crever. Neuf mois plein pot. Ce qui n'était plus rien qu'un léger souci par rapport aux tonnes de galères trimballées en et depuis dix-sept ans.

Comment et quoi couper ? La verge ou les testicules ? Les deux ? D'un coup ou en deux fois ? Je passais du temps devant la glace à regarder ce sexe mien et autre à la fois. Je le cachais en le ramenant vers l'arrière, croisant les jambes sur un rêve de féminité : une image. Je jouais la comédie avant d'apprendre le rôle que je m'étais donné.

J'avais croisé un gars taciturne qui ne parlait jamais à personne, si seul que je doutais qu'il se parle à lui-même dans l'intimité de sa cellule à l'heure où la porte se ferme jusqu'au lendemain. Cette heure comme un placebo qui nous fait tous soupirer de bonheur et de liberté. Un effet qui dure peu, quelques minutes avant le coup de masse des somnifères ou le sédatif du joint de chichon. L'un et l'autre pour euthanasier les mémoires, celles du corps et de l'esprit.

Le Taciturne avait les deux pouces amputés et, sur sa gueule dure, je voyais à qui il avait dit deux fois « Pouce c'est pas du jeu, plus l'Enjeu ». Un juge, un ministre avaient dû recevoir par la poste les trophées d'un Spartacus en guerre contre la Rome judiciaire. Les pouces, symboles de grâce ou de mort, de la Rome antique comme de la moderne.

Le pouce qu'on suce aussi lorsque à n'importe quel âge on se recroqueville sur sa douleur interne et qu'en fœtus on se

place dans la machine à remonter non pas le temps, mais la vie.

Ce n'était pas n'importe quoi qu'il avait envoyé. La grâce ou la mort. Pas l'index qui accuse ou qui presse la queue de détente, le doigt du juge et du bourreau. Le pouce ! Le dieu des phalanges, celui sans lequel on ne tient quasiment plus rien et plus à rien.

C'est à ce gars que j'ai demandé « Comment ? » Et la question affreuse qui me remontait les couilles dans l'aine et les boules dans la haine et la crainte : « Ça fait mal ? » Il m'a regardé en rigolant d'un rire qui n'en était pas un, plutôt un écho de grelots dans la gorge, il se raclait de rire comme atteint d'un cancer comique. Sans rien dire, pas un mot, il m'a fait signe de le suivre jusqu'à sa cellule. Elle était froide, sans le confort du décor carcéral qui fait croire qu'on est comme dehors. Sur le mur, punaisés, des brouillons de poème :

... De ma débauche je retire
De drôles d'ébauches de petits corps
Boite à souv'nirs ou de Pandore
Je ne sais plus où j'ai perdu
L'amour des femmes
Trou de mémoire
J'enterre l'histoire
De mes fantasmes...

J'ai osé lui demander en signes pour ses… hum… Il m'a répondu qu'il ne les avait pas tranchés pour qu'on lui rende justice, mais en hommage aux Lapins. Devant mon incrédulité il m'a expliqué son admiration, son respect pour les Lapins. Leur capacité extraordinaire à se ronger la patte pour se libérer d'un piège. Oui, il y avait d'autres bêtes qui s'arrachaient un membre pour fuir tant ils tiraient, mais le Lapin, lui, rongeait sa patte et entre ronger et tirer sur le collet, les rets – nuance… – ce n'était pas la même chose. Le Lapin s'évadait tandis que les autres se désespéraient et parfois, la chance faisait que, du fil de fer ou de la patte, l'un des deux lâchait ! Mais la

Justice ? Souriant, il garda le silence comme le Loup de Vigny. Ensuite il m'expliqua comment il fallait trancher dans le vif. Il croyait que j'en voulais à mes doigts pour pointer au bout de dix-sept ans on ne savait plus quelle injustice… Il suffisait de serrer un élastique à la base du doigt. Le sang ne passant plus il s'ankylosait et une fois anesthésié ainsi, on plaçait la lame dessus et, avec l'autre main, on mettait un grand coup de marteau improvisé. Ça tombait net, sans bavure ni douleur. Bien désinfecter le tout à l'eau de Javel, avant et après l'opération. Le mieux étant un bon copain qui veut bien couper pendant qu'on regarde ailleurs ; au fond de soi.

J'avais trop insulté, jugé, haï les criminels sexuels de tout type pour me résoudre à être devenu membre de leur confrérie. Celle des malades mentaux. Les plus graves, ceux qui le deviennent pour une raison extérieure à leur vie la plus intime. Un adulte ayant subi un trauma non pas dans l'enfance, mais un trauma d'enfant dans sa vie et son corps d'adulte. Personne au monde ne pouvait se préparer à ça. Cette abomination née et grandie dans mon ventre. Ce cancer qui montait de jour en jour, de nuit en nuit, à l'assaut du cerveau sans que je puisse rien faire. Même le sport intensif – X heures par jour – n'empêchait pas la Gangrène. Je savais comment la combattre, mais pas comment en guérir. Comme ces femmes embellies sous chimiothérapie ont honte de leur crâne chauve alors que personne n'est en droit de se moquer et que personne n'oserait le faire ; elles se perruquent et se foulardent sans savoir que cette honte qu'elles portent en elles est solidaire de toutes les femmes tondues, les humiliées par la lâcheté des vainqueurs qui n'ont pas combattu. J'avais cette honte et trouvais, moi aussi, un moyen de me cacher, de me le cacher, et c'est à ce moment que je me suis mis en chasse des pointeurs, pointus et autres turlututus. De ne pas savoir d'où venait cette honte visqueuse, rampant aux pieds de l'orgueil, je cherchais un débiteur, quelqu'un à qui faire payer ce que je voulais être une contagion, une contamination, un virus qui faisait que je ne me reconnaissais pas.

Les délinquants sexuels couraient devant moi, refluaient comme la vermine innocente découverte sous une pierre et soudainement exposée au soleil. J'étais mauvais avec eux. Tristement con ! Cela ne changeait rien, dès la fermeture des portes se dressait, avocat général, mon sexe. Je n'allumais plus la télé et ne lisais plus de revues. Je passais mon temps assis serrant mes mains jointes entre mes cuisses, tête baissée et dos voûté. Je travaillais la censure de mon cerveau en copié/coupé/collé afin de refaire le montage de mes vidéos intérieures. Je mettais des femmes adultes et consentantes, des travestis et même des hommes attachés et battus par des amazones bardées de cuir et de piercings. J'appelais à moi tous les fantasmes masculins, des dogues aboyaient dans les partouzes les plus hard-crades, les plus cruelles, mais toujours, toujours, toujours… un enfant surgissait de nulle part pour me regarder, en arrêt sur image, dans les yeux. Le dernier cauchemar m'avait mis en scène avec une femme enceinte dont le bébé naissait spontanément, grandissait à vue d'œil et me poursuivait lubriquement à travers une pièce sans porte ni fenêtre.

Je m'étais réveillé en érection. Le lendemain, alors que j'avais la tête en sang de l'avoir cognée contre les murs, l'infirmière m'a aguiché en vantant mes muscles stalloniens. Je lui ai jeté le regard qu'Adam avait dû jeter à Ève… après la chose.

J'étais en prison pour avoir flingué un mec, un homme, un dur comme moi. C'était dans mon dossier, j'avais toutes les preuves qui me titraient Homme, Hombre, Man, Rhâjel, etc. Garçon ! Dans toutes les langues du monde entier ! Putain de pauvre mec que je devenais.

N'arrivant à rien et me dégoûtant moi-même de me tromper de cible, j'arrêtais de semer la terreur parmi les pédophiles et, rallumant la télévision j'acceptais de me mettre en face. De me battre ! Je riais même comme un débile en me disant que j'avais des couilles et que tout le problème était bien là, je les avais sacrément accrochées ! J'attendais de pied ferme,

justement, les pubs mettant le travail des enfants à l'étal cathodique. Prostitution enfantine artistiquement masquée par les griffes de monstrueuses marques. Je ne me souviens plus du nom de ce produit qui les ferait petites stars avant de les rendre obèses.

Je me mis à l'affût, en attente de revoir les enfants hurlants, riants, heureux – garçons et filles –, unis dans leur chasse aux gâteaux.

Plus tard, lorsque les gars ont appris ça, ils ont tous eu mal. À neuf mois de la quille, certains se sont étonnés, indignés. Certains, plus qu'on ne croit, savaient l'indicible de mon geste. M'automutilant je n'avais fait que me désamorcer. Je ne voulais pas sortir dans un tel état de dangerosité. Monstre, chimère, loup-garou, vampire, serial killer, n'importe quoi, mais pas ça, pas cette damnation-là, pas le viol d'enfants.

Au moment où, solidaires, ils allaient attraper le paquet de bonheur sucré, j'ai envoyé dans l'écran quelque chose que je n'ai pas reconnu et qui les a figés tous et toutes.

Faisant cercle autour de la petite chose rabougrie, granuleuse et fripée, voyant cela dans la pelouse, un gamin chagrin a dit aux yeux d'une fillette triste que c'était « un petit oiseau tombé du nid ».

C'est à ce moment que la douleur s'est ajoutée à la souffrance et qu'en étau les deux m'ont pris dans leurs mâchoires. La douleur ? Je l'attendais pendant et après l'acte, mais la souffrance, elle, était venue bien avant, restée pendant et avait continué après ; les deux mêlées m'arrachaient des hurlements que ma gorge refusait de traduire en sons, je ravalais mes cris blancs avec de grandes bouffées d'air prisonnières de bulles rouges. Entre mes cuisses la chaleur du sang giclant m'anesthésiait flot à flot, et c'est enfin sans avoir mal que j'ai franchi l'écran de télévision vissé sur la potence.

Je suis allé courir avec tes enfants de la pub dans la TV et, comme j'étais le plus grand des tout-petits, j'ai attrapé le

paquet de pain d'épices et tous ensemble, après un partage équitable, nous l'avons mangé.

Sur une branche basse, j'ai posé l'oisillon dans un creux. J'étais heureux d'avoir, d'une certaine façon, déposé les armes, enfin une – la plus meurtrière dans un sens –, devant des enfants. Il n'y a qu'eux qui méritaient ma reddition. De tous mes échecs, celui-là resterait un succès personnel. Le risque paie mais ne s'achète pas. En tranchant dans la chair vive de la haine, tout l'amour du monde venait de jaillir, fontaine, en flots d'abondance.

Dans une autre cellule, en entendant la note aiguë d'un cri d'humanité, le Taciturne, sans aucun pouvoir autre que celui de capter les ultrasons, leva haut, en signe de victoire, les fantômes de ses pouces amputés.

Il s'installa devant sa machine à écrire et, citant il ne savait plus qui, frappa à deux doigts – les index – les touches de sa machine à boxer l'alphabet :

« D'un organe de plaisir la prison fait un objet de torture… »

L’homme de paille

« L’esclavagisme des Africains est un crime que l’humanité a commis contre elle-même. »

AHB

1899. Au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit, un moine belge aidé d’un autre français m’ont ouvert de la gorge au nombril. Leurs mains froides aux ongles glacés ont vidé mon corps du chaud des organes. Mon cœur, mon foie, mes poumons, mes viscères. J’ai senti ma cervelle couler de mes narines. Puis ils ont cousu mes paupières et mes lèvres. Ils m’ont mis debout et le squelette de mes doigts brisés s’est accroché pour une éternité de cent ans de solitude à la sagaie de mon père, la lance de mon grand-père. Moi qui étais fils de… ! et arrière-petit-fils de… ! et arrière-arrière-petit-fils de… !, j’ai fait le grand voyage en quittant ma terre natale pour franchir les frontières en points de suture aux plaies de l’Afrique. J’ai voyagé debout dans une caisse d’un mètre soixante-cinq entre le lion aux yeux de porcelaine et la girafe au long cou condamnée à la fierté.

1900. À Paris j’ai vu passer des milliers de gens devant moi. Une petite fille m’a regardé dans mes yeux cousus, elle attendait des mots et des chants, des cris de guerre et des prières de mes lèvres excisées du jouir de la parole. Debout devant la case, je me suis fait sentinelle de l’horreur en m’escargotant dans la coquille de ma mémoire. Sentinelle qui ne gardait que moi je suis resté là avant de retrouver mon cercueil, moi, voyageur et bagage confondus. J’ai vu beaucoup de pays blancs. Prisonnier déplacé dans la rigidité des cadavres sans jamais déranger l’immobilité des vivants.

1914. J’ai senti sous mes pieds le sang bouillonnant de la terre et le feu de la guerre. Le blanc mangeait le blanc, mais pas une étincelle ne m’a atteint. Ma sagaie comme l’aiguille dans cette botte de foin que j’étais n’a pas attiré la foudre du ciel. De joie j’ai frotté des silex non pour le feu, mais pour la lumière ! J’ai frotté dans l’invisible du cœur de mon cœur ! L’invisible du foie de mon foie ! L’invisible des poumons de mes poumons ! Éviscéré, j’ai senti dans l’invisible des tripes de mes tripes grouiller le rire, le chant et le cri de mes ancêtres nourris d’un peu de lait de chèvre et de beaucoup de sang de bœuf.

En 1920, un jeune couple libertin s’amusait de savoir si j’étais homme actif sous mon pagne. Vingt et un ans plus tard, ils étaient cendres.

1936. L’Espagne frappait des talons dans la marche et la danse. Le chant des hommes et la danse des femmes portaient sur l’Europe la flamme noire des libertés. Peste, lèpre et choléra se glissèrent dans les cœurs et les âmes. À l’abri, j’ai tendu mon oreille fanée, séchée, et sur ce tambourin de soie diaphane l’écho de la haine est venu à moi. Je m’en suis réjoui trois fois.

1940. Des ombres sont venues, marchant vite en regardant à droite et à gauche. Ils notaient, inspectaient et pour une fois ils se sont arrêtés vraiment devant moi. J’ai vu leurs visages démultipliés tandis qu’ils grossissaient, derrière leur monocle, chaque partie de moi. Puis ils ont parlé du lion aux yeux de porcelaine, de la girafe au long cou condamnée à la fierté, du grand singe des hautes montagnes et ils les ont comparés à mon animalité. Ils levèrent tous le bras droit en hurlant un nom qui n’était pas le mien. Ils sont repartis et j’ai senti chez ces guerriers que le blanc et le noir seraient enfermés dans le rouge pour mille ans.

1950. Un homme blanc recouvert d’une peau noire m’a observé sans reconnaître en moi le cousin de son cousin. Incrédule, il a souri avant de rentrer chez lui pour dire aux

blancs qu'il n'était pas bête à manger du foin et que le pouvoir lui appartenait aussi en partage. Quatre ans plus tard, ils retournaient, comme un gant, sa peau noire écorchée. Ils l'ont ensuite accroché à un porte-manteau aligné à d'autres d'un seul côté d'un long couloir interdit aux blancs.

1960. La dame aux deux bébés dans le dos. Ma sœur noire, ses petits noués dans le pagne, chantait en nettoyant sous les pattes du lion aux yeux de porcelaine et sous le ventre de la girafe au long cou condamnée à la fierté. Elle fredonnait l'absence du « R » qui fait de tous nos peuples un joyeux ca'nage pour la moquerie :

App'enez-moi ce que je dois
Pou' pas m'avoi' ga'dé esclave
Malg'é ses nouvelles ent'aves
Aux pieds de la F'ate'nité
Aux chevilles de l'Égalité
Aux moignons de la Libe'té
Pou' que ma'chent ve's l'aveni'
Les culs-jatte de l'Humanité

Elle ne m'a pas touché en se signant de la croix pour conjurer le gri-gri autour de mon cou, là où la couture dessinait le V boursouflé de la vengeance. La poussière est restée aussi longtemps que le souvenir. Dans le dos de la dame, deux bébés me fixaient et de ma bouche ourlée de fil de fer je leur ai souri et ils m'ont rendu le sourire caché de ceux qui savent les choses avant de les vivre.

1966. La panthère noire est venue au-dessus de ma tête s'allonger sur la branche en béton de bois. Elle ne redoutait pas ma lance et je ne craignais pas ses crocs. Elle m'a dit, dans notre langage de disparus, d'oubliés, qu'elle venait de là où des milliers d'hommes et de femmes noirs avaient coulé au pied d'une statue de liberté. Elle m'a parlé de ses petits là-bas qui levaient haut le poing après avoir tendu la main, la fleur-main venait de donner le bouton-poing. La vie s'inversait. Elle m'a annoncé le monde à l'envers à cause de l'apocalypse.

Sous le pied de la statue de la liberté, un billet d'un dollar promettait tous les rêves pour qui l'arracherait. J'ai dit à la panthère noire que j'allais enfin rentrer chez nous puisque ses fils et filles viendraient me chercher. Le gaz et l'électricité, la balle et le bidule, le mot et le geste ont dispersé les fils et filles de la panthère et le temps des hyènes, saupoudrées de blancs cristaux, est venu.

1970. Un homme jaune est passé. Toute la sagesse dans ses yeux fermés. Il me regardait et mes yeux cousus ont vu dans les siens. Il a souri deux fois. Une fois pour lui, une fois pour moi avant d'ouvrir les yeux pour détourner son regard. J'ai ri à sa sagesse. Lui, jaune, était le dieu taxidermiste. Il avait enterré avec ses empereurs des millions d'hommes en armes. Il attendait son heure, son jour, sa nuit, son temps.

1990. Les vendeurs d'esclaves sont revenus sur des petits chevaux galopant au travers de l'échiquier. Sabrant en diagonale tous les fous. Renversant les tours. Détruisant roi et reine. Ils criaient la grandeur et, derrière eux, rien ne repoussant ils se sont affamés en mangeant du sable mêlé à la boue liquide et noire du centre de la terre. Leur cri de guerre – Allah Akbar – est devenu pleurs de prières.

Je suis resté cent ans entre des caves et des greniers de musées. Durant cent ans, j'ai vu par l'invisible des yeux de mes yeux l'homme blanc, l'homme jaune, l'homme noir travailler, jouer, mourir, naître devant moi. Je les ai vus tirer des cartes et toujours le roi de Pique fasciste et la dame de Cœur démocrate sortir ensemble du jeu pour rafler la mise de l'or malade et de l'argent mort. J'ai compris le chagrin de l'émeraude, la souffrance du diamant, la peine du rubis.

2000. Enfin, un homme multicolore a dit qu'il fallait que je rentre chez moi. Un homme arc-en-ciel a regardé dans le miroir de mes yeux cousus. Un homme arlequin a défait l'ourlet en fil de fer cousant ma bouche. Le lion aux yeux de porcelaine et la girafe au long cou condamnée à la fierté, le grand singe des hautes montagnes et la panthère noire sont

restés exposés. Cent ans après l'exposition universelle de 1900 en France, j'ai su que je rentrais à la maison pour retrouver mon cœur, mon foie, mes poumons dans le chaud de la terre africaine. L'homme *prisme* va m'ensevelir, mais je repousserai en épouvantail au-delà des gratte-ciel transparents, les dépassant de mes yeux cousus !

En 1899, un moine belge aidé d'un autre français m'ont empaillé pour m'exposer aux yeux du monde entier, témoin coupable et muet, dans un village africain reconstitué sous la pluie et la neige d'Europe. Cent ans de vraie solitude.

Moi qui ne me savais plus de territoire fixe, j'ai marché cent ans tout debout sur mes racines jusqu'à aujourd'hui, en l'an 2000 après l'Empaillé, je rentre chez moi la mémoire pleine d'éléphants !

Je suis aussi, à moi seul
parmi tant, victime d'un crime
contre l'Humanité.

Imprimé en France

Achevé d'imprimer en Août 2006
sur les presses de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
pour le compte
des Éditions Payot & Rivages
106, bd Saint-Germain – 75006 Paris

Dépôt légal : août 2006
N° d'imprimeur : 06-1856